

Le mouvement littéraire socialiste depuis 1830 / J.-M. Gros.

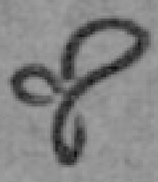



gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

J.-M. GROS

Le Mouvement Littéraire Socialiste

Depuis 1830



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
59, RUE DES MATHURINS, 59

LE MOUVEMENT

LITTÉRAIRE SOCIALISTE

DEPUIS 1830

DU MÊME AUTEUR

A PARAÎTRE :

LE LIVRE DE LA VIE ET DE LA MORT

J.-M. GROS

LE MOUVEMENT
LITTÉRAIRE SOCIALISTE

DEPUIS 1830

Je ne propose rien, je ne suppose rien ; j'expose.

WERNERT-SOMBART



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
59, RUE DES MATHURINS, 59

LE MOUVEMENT
LITTÉRAIRE SOCIALISTE
DEPUIS 1830

PREMIÈRE PARTIE
DE 1830 A 1848

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DES ESPRITS SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET

« Le difficile pour le vulgaire, c'est de distinguer, dans les phénomènes convulsifs des révolutions d'un peuple, les crises de croissance des crises de décadence, la jeunesse de la vieillesse, la vie de la mort. Les philosophes superficiels s'y trompent eux-mêmes, ils disent : « Tel » peuple en est à sa décadence parce que ses » vieilles institutions se décomposent. On l'avait » entendu à la décadence de la féodalité, on l'avait » entendu à la chute de la théocratie, on l'entendit » à la chute de la monarchie constitutionnelle. » On le répétera à l'agonie de la bourgeoisie.

Décadence, signe de mort, le mouvement de 1848 ? Non, mais élan superbe d'un peuple jeune vers la vie, d'un peuple enthousiaste, encore mystique, vers l'idéal humain.

Conséquence naturelle de ces deux conquêtes du dix-huitième siècle : la liberté de penser pour les lettrés, la liberté d'agir pour les travailleurs, « éclosion du droit et de l'intérêt des masses dans le gouvernement », produit d'une aspiration vers un meilleur ordre de direction et de société, édifice bâti sur une terre d'espérance pour abriter sous le même toit l'aïeul, le père et l'enfant, ainsi se présente l'état républicain démocratique proclamé et adopté le 24 février.

Oui, en vérité, c'était la maison du bonheur social qu'espéraient les classes laborieuses, c'était vers elle que se dirigeait cette foule hâve des travailleurs qui apparut trop « comme une marée montante, prête à tout engloutir. » Que de cris de désespoir, que d'appels, que de sanglots durant cette marche vers le mieux, sous l'ombre portée de l'infini, marche qui dure depuis que le monde est monde et qui laissera toujours derrière elle de longues traînées de sang.

Alors, — nous sommes à la deuxième période de la monarchie de Juillet —, la France industrielle qui remplaçait la France agricole de l'ancien régime se débattait dans des efforts inouïs provoqués par la concurrence. L'ouvrier des

usines qui avait abandonné les champs, attiré par un salaire pouvant lui assurer une aisance relative, se trouvant en chômage, connaissait la faim exigeante qui ose réclamer son dû. L'intelligence de la basse classe, développée, voulait satisfaction. On ne parlait plus au nom de la pitié, on ne demandait plus la manne divine, mais simplement justice à la société. De plus, la petite bourgeoisie, séparée de la grande qui l'oppressait, qui l'écrasait, s'était solidarisée avec le prolétariat pour arriver par lui à la puissance publique. Mais ce que l'on appelait le pays légal et le gouvernement « à l'entendement épaissi, aux entrailles muettes » ne voulait rien voir, rien entendre, vivait dans le mensonge, semblait se tromper à plaisir, se hâtait de prendre des jouissances tout ce que l'on peut en tirer de périssable. Quant à ceux qu'on pourrait nommer les économistes officiels, leurs doctrines de libéralisme scientifique étaient impuissantes, ne tenant guère compte des liens qui unissent le bien-être des classes laborieuses à l'intérêt de la civilisation en général.

Cependant des échos montaient du peuple jusqu'au trône.

M. Delessert, préfet de police, dans un rapport au roi sur l'état des esprits, avait déjà signalé « la tendance *des partis anarchiques* à négliger les questions de politique proprement dite pour se

jeter dans les idées de rénovation sociale, tendance plus vive que jamais et qui méritait de la part de l'autorité une attention sérieuse. » M. Delessert énumère dans son rapport les principales publications socialistes. Ce sont d'abord les journaux, la *Fraternité,* « organe du communisme athée et absolu » ; le *Populaire*, « organe du communisme mitigé de M. Cabet » ; la *Revue Sociale* de M. Pierre Leroux; l'*Enquête Sociale* de M. Dubouchage qui prêche le retour aux anciennes corporations ; l'*Atelier* qui prêche l'association volontaire. Outre la réimpression de brochures de Cabet répandues avec une persévérance infatigable, le préfet signale parmi les livres qui ont le plus d'influence sur le peuple et l'entretiennent dans les tendances socialistes : les *Évangiles* traduits et annotés par M. de Lamennais, *Le Vrai Christianisme d'après Jésus-Christ* de Cabet, *Organisation de la liberté et du bien-être universel* par M. Dezamy, *Les Contradictions économiques* de Proudhon, *L'Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine* de Daniel Stern.

D'autre part, des voix prophétiques se faisaient entendre. Chateaubriand qui mourut en 1848, au lendemain des journées de juin, avait le pressentiment de la métamorphose profonde qui transformait le monde.

« La société, telle qu'elle est aujourd'hui, écrivait-il, n'existera pas. A mesure que l'instruc-

tion descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde, plaie qui est la cause de tous les malaises et de toutes les agitations populaires. La trop grande inégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'organisation factice de la cité; mais aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté. Recomposez, si vous le pouvez, les fictions aristocratiques; essayez de persuader au pauvre quand il saura lire, au pauvre à qui la parole est portée chaque jour par la presse, de ville en ville, de village en village, essayez de persuader à ce pauvre, possédant les mêmes lumières et la même intelligence que vous, qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que tel homme, son voisin, a, sans travail, mille fois le superflu de la vie; vos efforts seront inutiles; ne demandez pas à la foule des vertus au delà de la nature.

» Le développement matériel de la société accroîtra le développement des esprits. Lorsque la vapeur sera perfectionnée, lorsque, unie au télégraphe et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas seulement les marchandises qui voyageront d'un bout du globe à l'autre avec la rapidité de l'éclair, mais

encore les idées. Quand les barrières fiscales et commerciales auront été abolies entre les divers Etats comme elles le sont entre les provinces d'un même Etat ; *quand le salaire qui n'est que l'esclavage prolongé* se sera émancipé à l'aide de l'égalité établie entre le producteur et le consommateur; quand les divers pays, prenant les mœurs les uns des autres, abandonnant les préjugés nationaux, les vieilles idées de supériorité et de conquête tendront à l'unité des peuples, par quel moyen ferez-vous rétrograder la société vers des principes épuisés !... Un avenir sera, un avenir puissant, libre dans toute la plénitude de l'égalité évangélique... Mais avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la démocratie naturelle, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être... »

Tandis que de vulgaires grands hommes du jour s'agitaient tumultueusement autour des urnes, croyant faire entendre au monde d'impérissables choses, d'autres hommes de grand cœur, de belle intelligence, de génie rayonnant, qui avaient écouté les cris d'appel du peuple, veillaient.

Parmi ces esprits extraordinaires certains ont pu être traités d'utopistes, voire d'ambitieux. Qu'importe ! Leurs travaux dominent encore le mouvement de notre temps.

Alors, dans les veines de ces combattants coulait le sang des déshérités; dans leur cerveau éclatait en magnifiques gerbes ce qui était en germe chez les petits dont les misères étaient leurs misères. Ils ne disaient pas tu souffres, mais nous souffrons. Viens à nous, ô toi dont le martyre est notre martyre, viens, tu aideras dans la mesure de tes forces à construire l'édifice du futur bonheur social. Regarde sur l'avenir comme notre idéal est beau. Ta jeunesse douloureuse « promet de glorieuses périodes de croissance aux races. » Viens à nous qui t'aimons plus que nous-mêmes. Soyons le cœur et l'esprit d'un même être.

A offrir ou à promettre le pain du corps et le pain de l'âme, la conquête fut facile. Une partie du prolétariat se porta vers l'idée nouvelle, dégageant du socialisme l'idée fondamentale, l'idée juste, celle d'amélioration morale et matérielle.

Le peuple lisait avidement les écrivains propagateurs de la doctrine, tous croyants ou inspirés, ayant tous le sentiment d'une théorie complète qui a été développée vigoureusement par certains.

Les romanciers, auteurs dramatiques, journalistes qui vulgarisèrent la pensée des philosophes socialistes eurent l'influence la plus directe sur la masse.

Interprète de la vie réelle ou idéalement socia-

liste, le roman devint une protestation impérieuse.

Le drame, par la mise en scène de ses tableaux les plus douloureux, montrait jusqu'à quel degré d'avilissement l'homme peut descendre par la faute d'une mauvaise organisation de la société.

La statistique apportait des chiffres concernant l'état des prisons, des bagnes, des hospices et des maisons spéciales. Quant aux journaux et aux revues, ils luttaient, les uns contre un gouvernement inhabile à guérir les plaies qu'on découvrait chaque jour dans les faits divers et politiques, les autres pour faire triompher des idées personnelles. Les chansonniers, eux, s'adressaient au sentiment poétique de la foule.

CHAPITRE II

PRÉCURSEURS ET DISCIPLES
SCIENCE ET RELIGION — SAINT-SIMON — FOURIER
VICTOR CONSIDÉRANT — PIERRE LEROUX

Les premiers qui comprirent que l'avenir appartenait au prolétariat, qu'en lui était la force de la société moderne furent Saint-Simon et Fourier.

Améliorer le plus rapidement et le plus possible le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre par l'établissement d'un pouvoir religieux directeur des mouvements industriel, scientifique, artistique, voilà ce qui se dégage de la partie pratique du système de Saint-Simon qui, le premier, dans ses livres, entreprit le renouvellement complet de la société pour la mettre en harmonie avec le progrès. On en trouve le développement dans : *Introduction aux travaux scientifiques du*

dix-neuvième siècle (1807) ; *Mémoire sur la science de l'homme* (1813); *Système industriel* (1821); *Catéchisme des industriels; Nouveau christianisme*, (1821), et dans les articles de l'*Organisateur*.

Fourier, plus vaste, plus profond, élevé, il semble, sur le saint-simonisme, étendit sa doctrine « à la mesure d'un apostolat, la grandit à la hauteur d'une religion de la société », d'après la *Théorie des quatre mouvements* (1808), *le Traité de l'unité universelle* (1822), *le nouveau monde industriel et sociétaire* (1829), et *la Fausse industrie* (1835). Dégagée des bizarreries et des rêveries, son œuvre a formé comme un terrain dans lequel le socialisme actuel a de nombreuses racines.

Mais alors, les doctrines de ces deux grands précurseurs qui confondirent trop, pour leur temps, le monde des réalités avec le monde des chimères ne furent comprises que de zélés disciples. Favorisée par la liberté de discussion qui amena la Révolution de 1830, la propagande par la parole et par l'écrit fit merveille. Ce ne furent plus, dans les milieux intellectuels aussi bien que dans le prolétariat intelligent, que polémiques créées par les livres qui devaient remuer un peu plus tard si profondément toute la société.

Les saint-simoniens demandaient « à chacun suivant sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » Ils voulaient aussi relever la femme, la

mettre au niveau de l'homme dans la famille et dans l'État. Cette tendance féministe leur attira de nombreux adeptes.

« En tête de ce groupe de novateurs convaincus, écrit Benoist Malon, marchaient Enfantin, le futur père de la famille de Ménilmontant, homme qui joignait à une grande intelligence la beauté remarquable qui fit de lui la personnification de cette réhabilitation de la chair qu'il prêchait avec tant d'ardeur; Bazard, personnalité puissante, homme à volonté forte et à tempérament de fer.

» Après ceux-là venaient Auguste Comte, le futur créateur de la philosophie positive ; Pierre Leroux, futur chef d'école lui aussi ; Michel Chevalier, futur économiste, futur sénateur ; Félicien David, futur auteur du *Désert*, d'*Herculanum* et autres chefs-d'œuvre qui en font l'un des plus grands compositeurs de notre siècle ; Perdonnet, le futur fondateur des cours polytechniques du soir ; Augustin Thierry, l'historien, Pereire le financier, Ferdinand de Lesseps, Jean Reynaud, Carnot, Arlès Dufour, Buchez, Alisse, Rouland, Dubochet, la Meillanderie, Louis Jourdan, Barral, Transon, etc. »

Le saint-simonisme disparu, il resta de l'œuvre les belles idées de réhabilitation, d'émancipation, d'organisation scientifique et industrielle, de solidarité.

Les fouriéristes commencèrent leur propagande

vers 1825. Fourier, mort en 1837, Victor Considérant prit la tête du mouvement. Il groupa autour de lui des hommes comme Cantagrel, Toussenel, Vital, Laverdant. L'école se présentait non pour contraindre mais pour convaincre. Elle demandait la paix aux nations, l'ordre aux citoyens. Elle prêchait l'association sous forme de phalanstères, sortes de sociétés industrielles et agricoles. « Le système fouriériste, basé sur le libre jeu des passions, le libre exercice des facultés et des talents et la nécessité d'assurer à chacun le minimum dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre matériel, ne confisque pas la propriété, mais la répartit aux groupes, séries et phalanges qui en auront le revenu. »

D'après le manifeste de l'Ecole sociétaire, les effets de l'application du système phalanstérien auraient eu pour résultat immédiat d'opérer « l'association du capital, du travail et du talent ; d'augmenter la production dans une proportion considérable ; de changer en plaisirs ardents les travaux, de développer au plus haut degré les facultés morales et les facultés intellectuelles des sociétaires ; de créer le désintéressement, la concorde générale, l'unité d'action et d'harmonie. » En quinze ou seize années la doctrine qui comptait des partisans nombreux en France et dans le monde entier fit dix fois plus de disciples, affirme Considérant, et accumula dix fois plus de travaux

que pendant le même laps de temps aucune doctrine antérieure. Ces travaux en effet sont considérables. Il reste en livres, brochures ou écrits divers une bibliothèque extrêmement importante.

En 1836, deux ans après la disparition de la *Réforme industrielle* où il avait largement collaboré, Considérant prit la direction de la *Phalange*. Il continua dans ce journal la lutte pour l'idée, lutte ouverte, car il avait été question, durant 1834-35, d'agir dans l'ombre, de se glisser dans les journaux au pouvoir, et là, par un coup de maître, d'installer le principe dans le gouvernement.

La doctrine, d'un accès difficile tant qu'elle ne fut formulée que par Fourier, devint d'une étude à la portée de tous dans les ouvrages élémentaires de vulgarisation de la seconde période. Après les esprits cultivés, les esprits à former purent puiser largement dans les richesses du vaste édifice. Le lecteur curieux put s'engager sur la route du phalanstère « qui conduit aux plus somptueux domaines de l'intelligence et qui ouvre à la pensée humaine le monde philosophique, social et religieux de l'avenir dans toute sa splendeur. »

A la mort de Fourier, investi de la direction suprême, Considérant, qui avait un certain sens de la vie pratique, comprit que dans le monde il

y a le possible et l'impossible. Aussi fit-il des concessions. La *Phalange* fut destinée en principe à exposer des projets économiques. Elle adopta le thème de l'association prise au point de vue matériel. Par ses efforts elle ameuta nombre de journaux de province contre l'incurie de la capitale et engagea sur plusieurs points des polémiques avec les grands organes de la presse parisienne, acquérant ainsi de l'autorité.

Vers 1843, à la *Phalange* il substitua un organe d'un caractère moins spécial, la *Démocratie Pacifique* où, à la théorie purement sociologique et phalanstérienne la politique apporta ses tendances. Ses principales devises étaient : « Progrès social sans révolution. Richesse générale. Réalisation de l'ordre, de la justice et de la liberté. Organisation de l'industrie. Association volontaire du capital, du travail, du talent » ; toutes devises bien faites pour contenter ceux qui ne demandaient qu'une amélioration de leur sort.

Dans le manifeste du journal qui prêche l'union des peuples et des gouvernements, la forme constitutionnelle avec un monarque héréditaire et une chambre élective est indiquée comme plus parfaite et plus solide que toutes les autres formes de gouvernement, y compris la forme républicaine. On y trouve que l'unité du peuple et de son gouvernement est l'expression du but supérieur de la politique. Cette unité politique a

comme condition *sine qua non* l'unité sociale, l'association des diverses classes. Sur la question du droit politique, de la participation électorale au gouvernement de l'Etat, la *Démocratie* ne se montre pas favorable au suffrage universel direct, immédiat, « mais très disposée à appuyer des combinaisons qui introduiraient plus d'intelligence, de capacité et en même temps plus de liberté, de vérité et d'ordre dans le très vicieux système électoral. »

Plus tard, sous l'influence des événements, la ligne de conduite du journal changea. En désaccord avec son titre et son programme sociétariste, « réforme sociale sans révolution », il devint un organe politique révolutionnaire. « C'était l'époque où travaillaient dans l'ombre au renversement de la royauté les sociétés secrètes dont Blanqui, Barbès, Sobrier, Caussidière étaient les chefs avérés. Ces sociétés étaient toutes communistes, sans rien connaître des grands principes de Fourier, qui n'a jamais cru à la valeur sérieuse et durable du procédé révolutionnaire, et n'apprécie que la valeur du moyen scientifique. C'est la même époque qui a vu naître le mot socialisme inconnu jusqu'alors. Louis Reybaud et Pierre Leroux revendiquent l'un et l'autre la paternité de ce terme dont les communistes s'emparèrent aussitôt. Voyant que le communisme les discréditait dans l'opinion, ces sociétés prirent le

nom de socialistes, qui leur parut moins inquiétant pour le public (1). »

Considérant s'unit alors aux socialistes. Au nom de la liberté et du progrès, au nom de l'ordre lui-même, le journal se retourna contre les tendances d'un gouvernement jadis accepté : « Retirez-vous aujourd'hui, y était-il écrit, si vous ne voulez pas exposer avec vous la société, la couronne et la France. » Cet article faisait suite à un autre, saisi et poursuivi pour sa violence, et qui venait à son temps, quelques jours après l'assassinat retentissant de Preslin, dans un moment où se levaient petit à petit les coins du voile qui couvrait les cloaques de la société officielle : « Oui, une société qui tombe... ou plutôt une société qui s'affaisse dans sa corruption parvenue à l'état de consommation et de pourriture. Quels enseignements terribles ! Voilà où ils en sont arrivés en dix-sept ans de pouvoir, ces tribuns hypocrites de la bourgeoisie, ces princes de la banque, ces héros de la spéculation, ces hommes qui ayant en main le gouvernement d'une noble nation, ont cru pouvoir dompter, au profit de leur immonde égoïsme, les généreuses tendances de sa destinée libératrice !... La peur les gagne. La stupeur s'empare d'eux. A la vue d'une société qu'ils ont empoisonnée, les voilà, comme le meurtrier in-

(1) Alhaiza. *Historique de l'Ecole societaire.*

terrogé devant la victime sanglante, tremblants, balbutiants, pétrifiés... Le défenseur patenté du matérialisme officiel, l'organe de la corruption systématique, ce *Journal des Débats* qui, par son exemple, par sa servilité, par le cynisme de ses complaisances, a tant contribué à faire perdre le sentiment moral à la tourbe des repus, des satisfaits, des gorgés, dont il est l'évangile quotidien, essaie de balbutier quelques dénégations indignées... Vous connaissez bien votre culpabilité; vous savez bien que toutes ces révélations, toutes ces corruptions et ces crimes de honte et de sang, qui impriment leur sceau à une époque historique que vous gouvernez et que vous avez faite à votre image, vous savez bien que ce sont des signes du temps... Allez, vous tremblez. Vous tremblez parce que vous sentez que votre heure est proche. Et, nous vous le disons en vérité, nous qui voyons en vous les plus grands ennemis de l'ordre aussi bien que de la liberté, si vous vous aveuglez assez sur vos propres intérêts pour ne pas donner, en vous retirant, prompte satisfaction à l'indignation publique, l'indignation publique se changera en colère du peuple... Repus, nous vous aurons au moins avertis. »

Pour en revenir à la vulgarisation plus ou moins impersonnelle de la pensée de Fourier, en ce qui concerne Considérant, nous retrouvons dans ses œuvres, avant tout, le souci de voir ac-

cepter la doctrine en la faisant intervenir dans toutes les questions alors d'actualité. En ce sens, il réussit à augmenter considérablement le nombre des adeptes, à se rendre lui-même très populaire : il fut conseiller général de la Seine, conseiller municipal de Paris, et, à la chute de Louis-Philippe, représentant du peuple à l'assemblée où il siégea à la Nouvelle Montagne pour le département du Loiret.

Enthousiaste ardent, sympathique, dit-on, ce rêveur pratique contribua largement à l'éclosion du socialisme. Plus qu'éloignés du parti républicain jusqu'en 1848, Considérant et les fouriéristes se rallièrent à la République vers ce temps.

Comme toutes les doctrines nouvelles, le fouriérisme connut la moquerie. Caricaturistes, vaudevillistes et journalistes s'amusèrent longtemps de certaines idées bizarres — incomprises, — du maître.

Pour sa part, Considérant se vit portraicturé avec une queue munie d'un œil — celle qui devait allégoriquement pousser aux phalanstériens après un certain temps d'harmonie.

« Un autre chef d'école, sorti du saint-simonisme à l'époque où Bazard et Enfantin se séparèrent, Pierre Leroux, prit rang parmi les réformateurs. Porté par nature aux contemplations synthétiques, doué d'une grande puissance d'intuition, Pierre Leroux s'absorba dans une sorte de panthéisme

emprunté aux Indes et à l'Allemagne. Il prit aux philosophes des âges primitifs leur symbolique, à Pythagore sa métempsycose, au catholicisme sa conception ternaire, et tenta, au moyen de ces matériaux hétérogènes, d'édifier une philosophie religieuse de l'humanité. Peu à peu, Pierre Leroux s'efforça de dégager ses conceptions et de les condenser en un système d'organisation sociale et politique, mais il n'y parvint jamais entièrement (1). »

Entré dans le saint-simonisme vers 1841, après avoir collaboré au *Globe* en compagnie de Cousin, Jouffroy, Guizot, de Broglie, etc., il fit de ce journal l'organe officiel de son parti. Ayant abandonné la direction de la *Revue encyclopédique*, il fonda avec Jean Reynaud l'*Encyclopédie nouvelle* où se répandirent ses connaissances philosophiques. Entré à la *Revue des Deux Mondes* dans l'intention de poursuivre son idéal socialiste, il s'en détacha bruyamment — la revue devenant l'organe du gouvernement — pour fonder avec George Sand et Viardot la *Revue Indépendante.* Il publia là, entre autres : *Réfutation de l'éclectisme, et de la mutilation d'un écrit posthume*, de Théodore Jouffroy. A part, on a encore : *Sept discours sur la situation actuelle de la société et de l'esprit humain. — D'une religion nationale. —*

(1) Daniel Stern. *Histoire de la Révolution de* 1848.

De l'humanité, solution pacifique du problème du prolétariat. — Projet d'une constitution démocratique et sociale. — Le carrosse de M. Aguado. — Du gouvernement des riches. — Du christianisme et de ses origines démocratiques. — De l'égalité. — Malthus et les économistes, ce dernier datant de 1849. En 1843 sa traduction du *Werther* de Gœthe fut bien accueillie.

C'est dans *la Doctrine de l'humanité* que sont résumés les principes de ses différents ouvrages. « Sous le nom de Doctrine de l'humanité, dit-il, nous présentons au monde un ensemble de vérités qui ne sont que le développement, approprié à notre temps, du christianisme et de toutes les grandes religions antérieures. La doctrine de l'humanité est ce qu'a toujours été la révélation, la Vie prenant conscience d'elle-même, triple et une à la fois, dogme, organisation, subsistance. Le dogme forme la première partie de la doctrine et répond à l'Economie politique. Le dogme est un ensemble de vérités touchant la vie en Dieu, dans l'humanité et dans la nature, reliées ensemble par un même principe et unissant les êtres humains dans une conception commune et progressive de la vie.

» La morale est l'association humaine telle qu'elle résulte des lois véritables de notre nature. La morale n'est pas seulement une règle des mœurs, c'est la société même se manifestant,

c'est une Politique. Le mot organisation exprime exactement cette idée.

» L'économie politique est la science de la consommation, de la production et de la répartition des choses nécessaires à la vie. Elle a pour cause et pour effet cet aspect du fait universel de relation qu'on appelle nutrition. Le mot subsistance exprime cette idée. »

Dans la première partie concernant le dogme, « Dieu est l'être des êtres, l'esprit d'amour, la lumière universelle. » Il y apparaît comme contenant tous les êtres et étant contenu dans tous. L'humanité y devient un être idéal dans lequel vit chaque humain, et chaque humain est l'humanité. Chaque être humain s'y unit avec les autres hommes, avec Dieu et avec l'Univers : directement avec ses semblables, indirectement avec Dieu et l'Univers dans une communion directe avec ses semblables.

Plus loin, le but de la vie n'est qu'une réalisation, par le progrès, de l'*Unité dans cette diversité qu'est l'humanité.*

Quant à la deuxième partie qui traite de l'Organisation, la société y est définie le milieu naturel à l'image de l'homme où est assuré son développement normal. La femme doit être l'égale de l'homme en tant qu'être. La loi du mariage y rend l'amour stable.

Propriété, Famille, Cité forment le premier

ternaire qui doit satisfaire la nature humaine. Liberté, Egalité, Fraternité forment le second qui sert de base au droit et au devoir dans la cité, lesquels s'expriment par un troisième ternaire de condition des êtres : citoyens, associés, fonctionnaires.

La souveraineté du peuple y est montrée à l'état latent dans l'individu, à l'état d'expansion dans la commune, à l'état de manifestation dans l'Etat.

Parlant de l'organisation de la commune et de l'Etat, la commune est « l'association occupant une partie déterminée du territoire et formant un atelier d'industrie, un atelier d'art, un atelier de science, reliés et administrés par un triple pouvoir émanant de l'élection directe des associés. »

L'Etat, expression et garantie des droits de tous, relie les communes. L'administration de la commune comprend une triade administrative, une ou plusieurs triades éducatrices et judiciaires, une triade législative, toutes nommées directement par les citoyens de la commune, puis une gérance se composant de trois membres élus par les fonctionnaires administratifs, judiciaires éducateurs, législatifs, et qui ont le soin des rapports extérieurs de la commune. L'Etat comprend ces trois mêmes ordres de fonction, avec, à leur tête, la gérance.

Dans la troisième partie de la doctrine com-

prenant la subsistance, l'homme producteur-consommateur, qui a des besoins se rapportant à naître, engendrer, se conserver, a droit à l'habitation, à la nourriture, au vêtement, « le droit de chacun à ces choses étant limité par le droit de tous. »

Le travail, « manifestation de la vie de chaque être humain, soit par l'industrie, soit par l'art, soit par la science, crée l'association entre l'industriel, l'artiste et le savant. »

Répartition, production, consommation forment le ternaire donné par Leroux comme étant toute la science économique. « La répartition, dit-il, est l'acte par lequel le pouvoir administratif préside au partage général des produits et des instruments de travail. La production, accomplie sur la demande de l'administration, doit satisfaire les besoins présents et prévoir les besoins à venir; elle doit être maintenue par le travail au niveau de la consommation qui est à la fois l'expression des besoins et l'appel aux produits. Quant à la formule de rétribution, elle est triple et une : à chacun suivant sa capacité, à chacun suivant son travail, à chacun suivant ses besoins. » La capacité se rétribue par la fonction et impose la fonction. Le travail accompli se rétribue par le loisir; et le besoin est satisfait par des produits, soit naturels ou industriels, soit artistiques, soit scientifiques.

Après son rêve d'association égalitaire concernant l'imprimerie de Boussac où il publia l'*Eclaireur* et la *Revue Sociale*, élu représentant de la Seine à l'Assemblée en 1848, devenu l'un des apôtres les plus populaires du socialisme, Pierre Leroux fut un instant l'espoir d'une partie de la Constituante, de celle qui croyait voir en lui l'homme qui pourrait allumer ou éteindre les brandons de la guerre civile. D'autre part, comme orateur, ses paroles prophétiques lui valurent de nombreux témoignages de sympathie et d'admiration. Mais à proposer, à un gouvernement qu'il accusait de méconnaître la situation, des doctrines socialistes comme remède au mauvais état de la société, que pouvait-il espérer de mieux que des félicitations sur son talent, que pouvait-il espérer d'une Assemblée qui finissant par se trouver trop républicaine, se voyait reprocher de ne l'être pas assez? « La république actuelle n'est pas la république vers laquelle l'humanité aspire, leur avait-il dit, mais bien la mère d'une nouvelle république. Il ne faut pas qu'elle détruise le germe qu'elle porte dans son sein. »

Le germe ne fut pas détruit, mais l'éclosion fut bien retardée.

CHAPITRE III

LE COMMUNISME ET CABET

« Oui, la communauté est une assurance mutuelle et universelle de tous pour tout. Moyennant un travail modéré, la communauté assure ou garantit à chacun l'éducation, la faculté de se marier, la nourriture, le logement, en un mot tout. » Résumant ainsi son *Voyage en Icarie*, avec la devise : à chacun suivant ses besoins, de chacun suivant ses forces, Cabet devait encore grossir les rangs des Icariens.

Vivant à une époque troublée par l'idée chrétienne de la primitive Eglise, Cabet devait réunir sous son nom la fraction du peuple vaguement spiritualiste, mais très idéaliste, qui recherchait dans l'amour de l'humanité, dans la fraternité non seulement le bonheur spirituel, mais aussi les avantages matériels qui en résultent.

« La communauté c'est le christianisme, est-il écrit dans ce livre. Jésus-Christ lui-même a non seulement prêché, commandé la communauté comme conséquence de la fraternité, mais il l'a pratiquée avec les apôtres. Les Apôtres l'ont ensuite pratiquée entre eux, puis avec les premiers chrétiens. Et pendant longtemps les premiers chrétiens l'ont pratiquée à l'exemple de Jésus-Christ. Si les communautés religieuses avaient été mieux organisées, si elles avaient réuni des familles, et si chacune avait compris un grand nombre de membres, elles auraient probablement établi la communauté sur la terre. Mais ces communautés ne comprenant que des hommes seulement ou des femmes seulement, et en petit nombre, c'était toujours une espèce d'individualisme, et la communauté s'est arrêtée, au mépris du commandement de Jésus-Christ. Les communistes actuels sont donc les disciples, les imitateurs et les continuateurs de Jésus-Christ. » Ce sont eux qui agissent et pensent dans le *Voyage en Icarie*.

Cet ouvrage qui compta cinq éditions de 1841 à 1848 fut écrit pour le peuple, dans la pensée de l'auteur avec l'intention de tout éclaircir, de faire de la science sans le dire, de tout faire comprendre dans une langue simple.

Le système social et politique de Cabet est exposé là, dans cette sorte de code du commu-

nisme. Il y considère en général comme principe de la communauté : que les droits naturels ou divins « sont ceux qui sont accordés par la nature ou par la divinité »; que les droits sociaux ou humains sont « accordés par la société ou imaginés par les hommes » ; que les principaux droits naturels sont « le droit d'exister et le droit d'exercer toutes ses facultés physiques ou intellectuelles. »

User de tous les produits de la nature, se défendre contre toute agression, voilà le droit d'exister. L'exercice des facultés physiques comprend le droit de faire suivant ses désirs sans nuire au prochain, d'avoir une famille pour obéir au vœu de la nature. Quant au droit d'exercer les facultés intellectuelles, c'est le droit d'employer tous les moyens de s'instruire.

Tous les hommes ont les mêmes droits naturels ; ils ont droit à une part égale car ils sont tous enfants et héritiers de la nature, mais cette égalité est « relative aux besoins de chaque individu. » Occuper du superflu est une injustice, une usurpation, un vol à l'égard de ceux qui n'ont pas le nécessaire, mais le superflu peut être occupé quand il ne nuit à personne.

Les devoirs naturels se résument dans l'amour du prochain, dans le respect de ses droits au milieu de la société désirée : « réunion d'hommes qui librement et volontairement conviennent de s'associer dans leur intérêt commun » ; car la so-

ciété actuelle, la nation, n'est pas une véritable société; cette société n'existe qu'entre les riches, mais pas entre les riches et les pauvres; elle est vicieuse en ce sens que l'aristocratie a du superflu sans travailler, et le peuple n'a pas le nécessaire en travaillant excessivement, et son vice, cause des malheurs du monde, tient à l'inégalité des fortunes et de pouvoir, à la propriété individuelle et à la monnaie. Les supprimer et les remplacer par l'égalité en tout et par la communauté, voilà le bon moyen : la nation devenue une famille, une seule personne morale, « où tous les biens sont en commun et ne forment qu'un capital social, le territoire ne formant qu'un domaine exploité en commun, chacun travaillerait un même nombre d'heures par jour *suivant ses moyens* et recevrait une part égale, *suivant ses besoins*, dans tous les produits. » Le talent et le génie étant selon lui le résultat de l'éducation que donne la société, l'homme de talent ou de génie n'aurait qu'une part égale à celle des autres.

En passant aux bizarreries de cette vie rêvée, nous apprenons que la nourriture, le vêtement, le logement et l'ameublement sont « autant que possible les mêmes pour tous, préparés par la communauté et fournis par elle à chacun : tout est fait d'après un modèle adopté par la loi. » Quant aux villes et aux maisons, elles sont bâties sur un plan unique.

En revenant aux choses sérieuses, le principe de l'organisation politique est dans le peuple souverain : « Tout est fait par le Peuple et pour le Peuple. »

« La communauté assure-t-elle le bonheur commun, demande-t-il? Certainement : toute la puissance publique est exercée par le peuple, et par conséquent pour le bonheur du peuple ; l'Égalité d'éducation, de travail, de fortune et de droit prévient l'inquiétude et la jalousie, les vices et les crimes et procure toutes les jouissances dont l'homme est susceptible. »

Pour lui le problème à résoudre est de trouver un moyen de rendre heureux les hommes et le peuple. La raison le lui indique « dans un nouveau système d'organisation qui rende : 1° la vertu facile ; 2° le vice et le crime difficiles, et pour ainsi dire impossibles, et ce nouveau système ne peut être que la communauté qui, par l'éducation, habitue l'homme à la fraternité et à toutes les vertus sociales, tandis que, par l'égalité d'aisance et de bonheur sous la seule condition d'un travail modéré, elle ne lui laisse aucun intérêt à nuire à ses frères. »

Pour arriver à ce régime, il pense qu'un régime transitoire est indispensable, régime dont la durée serait de trente à cent ans, suivant les pays et qui, conservant la propriété, détruise la misère au plus tôt et progressivement l'inégalité de

fortune et de pouvoir, « qui forme, par l'éducation, une et plusieurs générations pour la communauté ; qui donne d'abord la liberté de discussion et d'association, et qui donne le suffrage universel. »

Pour arriver au but, il faut d'abord faire accepter le principe de la communauté en discutant, en prêchant, en convertissant « par la seule puissance de la raison et de la vérité », jamais par la violence. « Et ma conviction sur ce point est tellement profonde, dit-il, que, si je tenais une révolution dans ma main, je la tiendrais fermée, quand même je devrais mourir en exil. »

Venant bien après ses lectures de Thomas Morus et sa fréquentation des amis de Robert Owen lors de son séjour en Angleterre, le *Voyage en Icarie* est, en somme, le traité complet du communisme où est exposée, décrite et racontée sous forme de voyage, de roman, une grande communauté nationale dans un grand pays imaginaire appelé Icarie. Du style on ne peut guère dire mieux qu'il est clair. Nulle discussion scientifique ou métaphysique : des descriptions, des peintures, que saisit plus facilement l'esprit populaire.

L'apparition du *Vrai Christianisme* en 1846 prit l'allure d'un véritable événement dans le prolétariat. Au peuple désabusé des choses d'ici-bas, à tous les croyants encore imbus d'une cer-

taine idée de matérialisme, qui voulaient aussi satisfaire pour le mieux les besoins du corps, il apportait une espérance. Alors fatigué d'un long régime qui l'avait débilité, l'homme cherchait à renaître à une vie nouvelle. L'esprit français profondément chrétien d'une partie du peuple trouva dans ce livre une espérance. « Soyez donc communistes, vous tous qui vous dites chrétiens, termine-t-il, et soyez-le pour votre salut comme pour le nôtre. »

« Quant à nous, communistes, vrais chrétiens, fils ou frères, puinés ou cadets, continuons ou reprenons l'œuvre de nos aînés. Serviteurs et soldats de la Fraternité, humbles disciples de ce Jésus qui l'a proclamée, avançons hardiment, les yeux fixés sur notre Maître ! Nourris et inspirés de son Evangile, éclairés par sa Lumière, guidés par ses Commandements, embrasés de son amour et cherchant à l'imiter en tout, en avant !

» En avant pour l'affranchissement des Travailleurs, pour la félicité des femmes et des enfants, pour le bonheur de l'humanité, pour le salut de tous, sans exceptions. »

CHAPITRE IV

LE SOCIALISME CHRÉTIEN ET LAMENNAIS

Léon XII, qui poursuivait les sociétés secrètes, avait déjà formulé avant 1830, dans des déclarations spéciales, qu'il condamnait la liberté de religion et de presse. Mais les catholiques suivirent naturellement le mouvement qui les emportait vers le régime libéral qui aboutit à la révolution de 1848.

Vers 1828 apparut le parti catholique libéral « qui essaya de concilier les nouvelles doctrines avec le pouvoir traditionnel de l'Église. »

Vint Lamennais.

« M. de Lamennais, petit, maigre et souffreteux, n'avait qu'un faible souffle de vie dans la poitrine. Mais quel rayon dans la tête! L'œil clair lançait des flammes, le front droit, sillonné de grands plis verticaux, indices d'ardeur dans la volonté, la

bouche souriante et le masque mobile sous une apparence de contraction austère, c'était une tête fortement caractérisée pour la vie de renoncement, de contemplation et de prédication.

« En ces premiers jours où je le vis (1), il arrivait à Paris et malgré tant de vicissitudes passées, malgré plus d'un demi-siècle de douleurs, il redébutait dans le monde politique avec toutes les illusions d'un enfant sur l'avenir de la France. Après une vie d'étude, de polémique et de discussion, il allait quitter définitivement sa Bretagne pour mourir sur la brèche, dans le tumulte des événements, et il commençait sa campagne de glorieuse misère par l'acceptation du titre de défenseur des accusés d'avril.

» C'était beau et brave. Il était plein de foi, et il disait sa foi avec netteté, avec clarté, avec chaleur; sa parole était belle, sa déduction était vive, ses images rayonnantes, et chaque fois qu'il se reposait dans un des horizons qu'il a successivement parcourus, il y était tout entier, passé, présent et avenir, tête et cœur, corps et biens, avec une candeur et une bravoure admirables. Ceux qui, l'ayant rencontré perdu dans ses rêveries, n'ont vu de lui que son œil vert, quelquefois hagard, et son grand nez acéré comme un glaive, ont eu peur de lui et ont déclaré son aspect dia-

(1) George Sand. *Histoire de ma vie.*

bolique. S'ils l'avaient regardé trois minutes, s'ils avaient échangé avec lui trois paroles, ils eussent compris qu'il fallait chérir cette bonté tout en frissonnant devant cette puissance, et qu'en lui étaient versées à grandes doses la colère et la douceur, la douleur et la gaieté, l'indignation et la mansuétude. On l'a dit et compris, lorsqu'au lendemain de sa mort les esprits droits et justes ont embrassé d'un coup d'œil cette illustre carrière de travaux et de souffrances; la postérité le dira à jamais, et ce sera une gloire de l'avenir de l'avoir reconnu et proclamé sur la tombe encore tiède de Lamennais : ce grand penseur a été sinon parfaitement, du moins admirablement logique avec lui-même dans toutes ses phases de développement. Ce que, dans des heures de surprise, d'autres critiques, sérieux d'ailleurs, mais placés momentanément à un point de vue trop étroit, ont appelé les évolutions du génie, n'a été chez lui que le progrès d'une intelligence éclose dans les liens des croyances du passé et condamnée par la Providence à les élargir et à les briser, à travers mille angoisses, sous la pression d'une logique plus puissante que celle des écoles, la logique du sentiment. »

« M. de Lamennais est né triste, dit M. Caro, son âme est l'image de l'Océan natal. » A l'encontre de son compatriote Chateaubriand qui portait aussi en lui l'infini et la tristesse de la mer, mais

pour qui la vie ne fut « qu'un long rêve d'ennui et de gloire », Lamennais fut un combatif, un apôtre.

Après l'apologie du catholicisme romain contenue dans l'*Indifférence en matière de religion*, qui réveilla la nation en ce qui concerne les affaires religieuses, comme Lamartine avait donné le signal du renouvellement de la poésie, comme d'autres l'avait donné pour tous les rouages de la machine intellectuelle, Lamennais passa « du christianisme autoritaire et ultramontain de l'*Essai sur l'indifférence*, au catholicisme libéral de l'*Avenir*, puis au christianisme révolutionnaire des *Paroles d'un Croyant*, pour aboutir à la religion progressive des *Affaires de Rome* et du *Livre du peuple*. »

Avec Lacordaire et Montalembert comme principaux rédacteurs, il trace dans l'*Avenir* le programme du rôle de l'Église. Il demandait la liberté de la presse et la liberté d'association, d'enseignement et de conscience, les libertés politiques, le suffrage universel, la séparation de l'Église et de l'Etat, car « quiconque est payé dépend de celui qui le paye », s'écrie à ce sujet Lacordaire. Voyant la souffrance et la misère du peuple, il supplie l'Église de venir à son secours, de prendre les intérêts des humbles, en réclamant la justice sociale. Il faut que l'ouvrier occupe dans le monde une situation possible, que

de nouvelles associations s'harmonisent avec la situation actuelle. C'est principalement la partie sociale de ce programme qui occupe aujourd'hui le socialisme chrétien, tandis qu'alors la question politique avait le plus d'importance. Encore bien sincèrement catholique, suivant sa confession de foi, l'*Avenir* sentit bientôt que le haut clergé lui était hostile. Les Jésuites s'en mêlant, une lutte sourde s'engagea contre lui. Les royalistes maltraités dans le journal confondent déjà Lamennais avec les révolutionnaires parce qu'il avait rêvé d'une « république chrétienne dont le pape serait non le dominateur mais le modérateur et l'arbitre. » Blâmés presque universellement, Lamennais, Lacordaire et Montalembert partirent pour Rome consulter le pape. Dans les *Affaires de Rome* est contenu le récit de ce voyage, leur foi ardente, leurs généreuses aspirations égarées à la cour pontificale. Mais on ne veut pas frapper ces dévoués de l'Église, Grégoire XVI espérant « que le temps couvrirait de ses plis leurs personnes et leurs actes ». Aussi pas un mot n'est-il prononcé par lui à ce sujet durant la réception des pèlerins. Ce n'est qu'un peu plus tard, en août 1832, que par une encyclique le pape, après avoir loué « la vertu et la religion éprouvée, la prudence singulière et la vigilance assidue des trois rédacteurs de l'*Avenir* », condamna la doctrine de ce journal. — Il y traite la liberté de cons-

cience une sorte de délire et la liberté de la presse une chose funeste dont on doit avoir horreur.

« Il avait cru, dit M. Molien, prêtre de l'Oratoire, que l'Eglise devait se mettre à la tête de l'évolution qui se continue de nos jours. Rien de plus vrai. *Tous les catholiques le croient avec lui.* Mais en 1830 le moment n'était pas encore venu. Grégoire XVI remplaça le désir des choses nouvelles par la crainte des risques qu'on y court, assuré que la véritable pitié pour les hommes consiste à conserver à la société le repos. Lamennais ne voulut rien entendre et s'adressa au peuple directement. Les événements ont bien montré qu'il n'y avait là qu'une question de prudence et de temps, puisque nous voyons de nos jours le pape Léon XIII *imprimer à l'Eglise la direction demandée par Lamennais.* »

Nous prétendons, nous, que cette direction est détournée. L'Eglise ne cherche pas le bien du peuple par esprit de charité pure et désintéressée, elle fait croire qu'elle le cherche parce qu'elle voit en lui l'instrument de domination, parce qu'elle comprend qu'en lui est la force moderne qui doit changer le monde.

M. Molien ajoute que « la doctrine du pape de 1890 ne diffère pas de celle du pape de 1830, mais en soixante ans les circonstances ont changé, et aujourd'hui la sociologie chrétienne a trouvé sa formule dans l'encyclique *Rerum novarum.* »

Au reçu de l'encyclique de 1832, Lamennais n'avait pas hésité à se soumettre. Mais son âme en resta bouleversée. L'Eglise prétend que c'est l'orgueil seul qui le poussa « à ne pas croire qu'il s'était trompé », que c'est l'orgueil seul qui le força à se séparer d'elle. « Je suis allé à Rome, s'écrie-t-il à ce moment, et j'ai vu là le plus infâme cloaque qui ait jamais souillé des regards humains. L'égout gigantesque de Tarquin serait trop étroit pour donner passage à tant d'immondices. Là, nul autre Dieu que l'intérêt. On y vendrait les peuples, on y vendrait les trois personnes de la Sainte Trinité, l'une après l'autre ou toutes ensemble, pour un coin de terre ou pour quelques piastres. J'ai vu cela et je me suis dit : Le mal est au-dessus de la puissance de l'homme; et j'ai détourné les yeux avec dégoût et avec effroi. » Puis, ailleurs, dans une lettre à Montalembert : « La hiérarchie veut obstinément tout ce que les peuples ne veulent pas et repousse obstinément tout ce que les peuples veulent... Par conséquent laissons aller le pape et les évêques, et mêlons-nous de ce qui nous regarde et de ce qui ne les regarde pas... Plaçons-nous sur le terrain politique et social; parlons désormais comme Français et amis de l'humanité. » Alors parurent les *Paroles d'un Croyant* dont la forme, paraît-il, lui fut inspirée par le *Livre des pèlerins polonais* d'Adam Mickiewicz.

Ce livre fut écrit en une semaine dans les bois de la Chesnaie où l'apôtre s'était retiré. A son apparition, en avril 1834, ce fut comme « un éclair illuminant à la fois tous les horizons. » Ce jour-là Chateaubriand s'écria : « Mais à quoi donc songe ce prêtre, il ouvre un club sous un clocher. »

L'auteur pressentait le bruit, les cris qui accompagneraient son nouveau livre. Il en avait été averti par Sainte-Beuve qu'il avait chargé du soin de l'édition. Les compositeurs de l'imprimerie avaient tous été soulevés et transportés d'enthousiasme.

La foi, renouvelant le cœur des hommes et les emportant sur les plus hautes cimes de la fraternité, « voilà ce que Lamennais chante dans cet hymne sublime à l'universelle religion d'amour. »

Là, on vint se « reposer sur les flots calmes de la religion pure et écouter l'appel émouvant à la foi glorieuse des premiers apôtres. »

C'est dans ce livre que le socialisme chrétien de nos jours puise « pour y trouver des pages débordantes du plus ardent amour pour le pauvre. »

Toute incertitude sur la pensée de Lamennais fut, dès cette époque, écartée. Il abandonnait bien le catholicisme.

Ses ennemis le virent avec plaisir s'affirmer ainsi : il leur paraissait désormais facile de le tuer dans l'esprit de ceux qui restaient encore indécis. Le *Constitutionnel* put dès lors l'appeler

« un mauvais prêtre, un ambitieux dévoré de la soif de se faire chef de parti, et qui, au nom de la charité, prêche la révolte contre les puissances que saint Paul commande d'honorer, lors même qu'elles seraient fâcheuses. »

Avec le *Livre du peuple* (1837) se manifeste la suite logique de ses phases intellectuelles. En ce moment il est en butte aux pires persécutions du gouvernement. Ce *Livre du peuple*, « véritable traité de morale individuelle, civique et sociale », est destiné aux travailleurs « pour les faire vivre de la vie qui convient à un peuple libre. »

Les droits et les devoirs qui y sont enseignés contribuent par « les vues élevées à spiritualiser sa politique de la démocratie. »

Attaché à la rédaction du *Monde* où il connut Béranger, Listz et George Sand, il publia là des articles réunis dans *Politique à l'égard du peuple*, qui sont de polémique courante, mais de méditation profonde, d'inspiration large et puissante en ce qui concerne les idées générales...

Maintenant le libelle prend place en son œuvre. Dans l'*Esclavage moderne* (1839) il fait voir, succédant aux antiques esclaves, les prolétaires, les travailleurs, pas tout à fait esclaves de corps, mais absolument de volonté. Il s'efforce de démolir l'organisation de son temps, il se soulève comme un flot de colère contre les injustices, contre la douleur sociale. Dans le pays et le gou-

vernement il signale la tyrannie sur la masse, critique la politique extérieure, combat tous les abus. « O peuple, qu'es-tu ? dit-il. Ce que tu es ! Si j'ouvre la Charte j'y lis une solennelle déclaration de ta souveraineté. Cela fut écrit après ta victoire. Si je regarde les faits, je vois qu'il n'est point, qu'il ne fut jamais de servitude égale à la tienne : car l'esclavage ancien ne privait l'homme que de sa liberté, le tien te prive de la vie même. Paria dans l'ordre politique, tu n'es, en dehors de cet ordre, qu'une machine à travail. »

Au sujet de son influence, Proudhon écrivait avoir vu des ouvriers qui, après lecture de ce dernier ouvrage, demandaient des fusils et voulaient marcher à l'instant. Par un procès politique qui fit grand bruit, le gouvernement condamna le pamphlétaire redouté à un an de prison et mille francs d'amende. *Voix de prison* fut composé dans une cellule de Sainte-Pélagie, ainsi que *le Passé et l'avenir du peuple* et *Discussions critiques.*

Dans le *Passé et l'avenir du peuple* est fait l'historique de la masse, ce qu'elle fut, ce qu'elle deviendra : « Un instinct divin l'avertit que le monde ayant accompli une période de son développement va se transformer et que dans le nouvel âge qui s'ouvre, sa place doit être tout autre que celle qui fut la sienne dans les âges précédents. »

En 1843 parut le pamphlet intitulé *Amschas*-

pands Szeds Daroudjs et Darvands, composé en partie dans sa prison. « Il rugit là comme un lion et pleure comme une mère. C'est une satire de son temps, une vision des hommes et des choses avec des portraits à l'acide. » Les bons génies Amschaspands luttent contre les mauvais Darvands.

Les commentaires de la *traduction* des Évangiles (1845) sont une recherche des bases, de la confirmation des doctrines sociales dans l'Évangile.

Il travaillait depuis longtemps à l'esquisse d'une philosophie quand vint la révolution de février. Nommé député de la Seine, il prit place à l'extrême gauche de l'assemblée. Il déposa un projet de constitution qu'il retira aussitôt, embrassa la cause de l'insurrection... Retiré après le coup d'État du 2 décembre, il acheva sa vie dans la solitude après avoir refusé, à ses derniers moments, tout secours religieux.

De ce mouvement provoqué par Lamennais, nous connaissons les résultats indiqués par ces paroles de Léon XIII : « Etabli pour durer autant que les siècles, le catholicisme suit, avec une vigilance pleine d'amour, la marche de l'humanité et ne se refuse pas, comme le prétendent faussement ses détracteurs, à s'accommoder, dans la mesure du possible, aux besoins raisonnables des temps. »

CHAPITRE V

PROUDHON ET L'INDIVIDUALISME

D'une famille de tonneliers, si pauvre qu'elle ne pouvait lui acheter les livres indispensables au collège, même lui payer un chapeau et des souliers, il allait à l'école en sabots, obligé d'abandonner ses études, Proudhon entra comme correcteur dans une imprimerie de Besançon, puis il fit, comme ouvrier typographe, son tour de France. A force de travail, il obtint la pension Suard, soit 1.500 francs, légués par madame Suard à l'Académie de Besançon, pour être donnés tous les trois ans à un jeune homme du Doubs reconnu le plus capable pour l'étude des sciences, du droit ou de la médecine. La profession de foi qu'il adressa aux membres de ladite Académie en ce temps indique exactement sa vocation pour la philosophie socialiste : « Né et

élevé dans la classe ouvrière, dit-il, lui appartenant encore par le cœur et les affections, et surtout par la communauté des souffrances et des vœux, ma plus grande joie serait de pouvoir travailler sans relâche, par la science et la philosophie, à l'amélioration morale et intellectuelle de ceux que je me plais à nommer mes frères et mes compagnons ; de pouvoir répandre parmi eux les semences d'une doctrine que je regarde comme la loi du monde moral... »

Le premier ouvrage du philosophe date de 1839 : c'est une brochure publiée pour le concours de l'Académie de Besançon sur l'*Utilité de la célébration du dimanche* considérée sous les rapports de l'hygiène publique, de la morale, des relations de famille et de cité. En 1840, il donna son *Premier mémoire sur la propriété*, suivi d'un deuxième adressé à Blanqui, l'économiste, frère du révolutionnaire. L'*Avertissement aux propriétaires* parut ensuite, sous forme de lettre, à Victor Considérant. Il lui valut d'être poursuivi mais acquitté. *De la création de l'ordre dans l'humanité* date de 1843. En 1846 il fit imprimer le *système des contradictions économiques* et une brochure sur la *Concurrence entre les chemins de fer et les voies navigables ;* en 1845 parut le *Miserere* ou la *Pénitence d'un roi;* en 1848 la *Solution du problème social* où il combat avant tout la création des ateliers nationaux de Louis Blanc « qui ont

amené les journées de juin 1848. » A cette époque, son journal, le *Représentant du peuple*, fut condamné, suspendu, et cessa de paraître. Puis vint le *Droit au travail; Les Confessions d'un révolutionnaire* ont été écrites vers la fin de 1849. Plus tard, il publia nombre de volumes dont l'influence fut énorme sur le mouvement de notre temps : ayant une vue nette des besoins de la civilisation moderne, Proudhon n'a cessé de répéter que c'est à la science seule qu'il appartient de guérir les plaies sociales. Sa correspondance, qui forme 14 volumes, fait mieux comprendre ses ouvrages. Sainte-Beuve disait que cette correspondance serait la partie la plus accessible et la plus attrayante de son œuvre.

« Nous ne devons point poser l'action révolutionnaire comme moyen de réforme sociale, parce que ce prétendu moyen serait tout simplement un appel à la force, à l'arbitraire, bref une contradiction. Je me pose ainsi le problème: faire rentrer dans la société, par une combinaison économique, les richesses qui sont sorties de la société par une autre combinaison économique (l'intérêt, le fermage, le loyer, l'usure). En autres termes, tourner en économie politique la théorie de la propriété contre la propriété, pour assurer la liberté et l'égalité. Je préfère donc faire brûler la propriété à petit feu plutôt que de lui donner une nouvelle force, en faisant une

Saint-Barthélemy de propriétaires. Telles me semblent être aussi les dispositions de la classe ouvrière en France; nos prolétaires ont si grand'-soif de science qu'on serait fort mal accueilli d'eux si on n'avait à leur présenter à boire que du sang. Bref, il serait d'une mauvaise politique pour nous de parler en exterminateurs; les moyens de rigueur viendront assez. » (2e volume de la correspondance à Karl Marx, 17 mars 1846.)

Proudhon ici tient aux mesures transitoires, ce n'est pas le Proudhon théoriquement révolutionnaire que l'on peut retrouver ailleurs, quand il dit par exemple : « Dans les temps féodaux, le travailleur avait la conviction de son infériorité; il croyait à la providentialité de sa condition, il portait dans son cœur le respect de la noblesse, l'amour de la royauté, la religion du sacerdoce. Ces sentiments qui lui faisaient prendre son sort en patience aujourd'hui n'existent plus. Le travailleur hait ou soupçonne tout ce qu'il accuse de l'exploiter, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas comme lui travailleur.

« A moins d'une transaction amiable la bataille est forcée. Et vainqueur ou vaincu, *le travail imposera la loi au capital ;* car ce qui est dans la logique des faits arrive toujours; contre le droit il n'y a rien de plus inutile au monde que la victoire. »

Après avoir défini son problème social, nous

verrons comment il en cherche la solution :

« Etant donné l'homme, la famille, la société, un être collectif, sexuel et individuel, doué de raison, de conscience et d'amour, dont la destinée est de s'instruire par l'expérience, de se perfectionner par la réflexion et de créer sa subsistance par le travail, organiser la puissance de cet être de telle sorte qu'il reste perpétuellement en paix avec lui-même et qu'il tire de la nature qui lui est donnée la plus grande somme possible de bonheur. »

Pour arriver à ce but, le mutuellisme de Proudhon propose une substitution du régime économique et industriel au système de l'ordre social basé sur le principe d'autorité. Par régime industriel, il entend une constitution de la société ayant pour base, non plus la hiérarchie des pouvoirs politiques, mais l'organisation des forces économiques, conforme au travail, à la science, à la justice et dont il assure le fonctionnement :

1° Par la liquidation de la dette publique et des dettes personnelles qu'il pense réaliser en enlevant aux capitaux particuliers l'industrie de l'escompte et en fixant l'intérêt du commerce à un taux extrêmement bas, un quart ou un demi pour 100, afin de faire affluer les capitaux à la Bourse pour convertir et amortir jusqu'à extinction. Les paiements annuels éteindraient les dettes personnelles, la propriété de rapport serait

ainsi remboursée annuellement pour passer aux communes;

2° Par la création de compagnies ou associations ouvrières établies d'après le principe des contrats individuels et liées entre elles par un contrat social. Le contrat social établit la propriété de la compagnie, fixe ses droits et ses obligations envers la société; le contrat individuel détermine les droits et les devoirs de chaque membre. Toute entreprise industrielle ou autre, exigeant l'emploi combiné d'un certain nombre d'individus, devient une compagnie ouvrière. Mais il n'y a pas lieu à association quand le produit peut s'obtenir par l'action d'un individu ou d'une famille qui alors sont unis au corps social par contrat direct;

3° Par l'organisation du crédit gratuit;

4° Par l'échange des produits contre les produits;

5° Par l'universalisation de la propriété.

Au principe de propriété individuelle et capitaliste Proudhon substitue le principe de la possession par lequel l'homme jouit de tous les produits de consommation, est usufruitier du fond qui lui est confié, mais qu'il doit conserver, améliorer, qu'il ne peut transmettre, qu'il ne peut capitaliser productivement; quant à l'épargne elle doit être simplement consommée. Cette théorie de la possession ne s'élève pas contre

l'appropriation individuelle niée par les communistes que Proudhon a continuellement combattus.

Dans son premier mémoire de 1840, *Qu'est-ce que la Propriété?* la propriété productive de revenus est considérée comme illégitime, et tant que le principe de propriété ne sera pas ramené au principe de possession, y est-il dit, la propriété constituera une spoliation, un vol.

« La propriété, c'est le vol... Voici le tocsin de 1793! voici le branle-bas des révolutions : je ne suis pas un agent de discorde, un boute-feu de sédition. J'anticipe de quelques jours sur l'histoire; j'expose une vérité dont nous tâchons en vain d'arrêter le dégagement; j'écris le préambule de notre future constitution. Ce serait le fer conjurateur de la foudre que cette définition qui nous paraît blasphématoire : la propriété c'est le vol, si nos préoccupations nous permettaient de l'entendre; mais que d'intérêts, que de préjugés s'y opposent!...

» Tel auteur enseigne que la propriété est un droit civil, né de l'occupation et sanctionné par la loi, tel autre soutient qu'elle est un droit naturel ayant sa source dans le travail; et ces doctrines, tout opposées qu'elles semblent, sont encouragées, applaudies. Je prétends que ni le travail, ni l'occupation, ni la loi ne peuvent créer la propriété, qu'elle est un effet sans cause. »

Ce défi jeté à toutes les opinions reçues, la vigueur, l'âpreté du style servant parfaitement l'idée, causa dans ce temps une indignation violente, car on n'avait pas exactement compris.

Ces cinq propositions tendent à résoudre le problème de la production collective et de la division du travail.

Arrivons à la dernière : la constitution de la valeur qui résout le problème de la concurrence.

C'est là pour Proudhon le contrat des contrats, celui qui résume tous les autres : « Lorsque, par la liquidation des dettes, l'organisation du crédit, l'improductivité de l'argent, la constitution de la propriété, l'institution des compagnies ouvrières, la pratique du juste prix, la tendance à la hausse aura été définitivement remplacée par la tendance à la baisse, les perturbations du marché par la norme des mercuriales; lorsque le consentement universel aura accompli cette grande volte-face dans la sphère des intérêts, alors la valeur, la chose à la fois la plus idéale et la plus réelle, pourra être dite constituée; et tout en conservant son mouvement par le progrès éternel de l'industrie, elle exprimera à chaque instant, en tout genre de produit, le rapport vrai du travail et de la richesse. »

Au point de vue philosophique, on peut dire que le mutuellisme repose sur l'athéisme, le respect de la dignité humaine, la justice. Il faut con-

sidérer la société « non comme une hiérarchie de fonctions et de facultés, mais comme un système d'équilibrations entre forces libres, dans lequel chacun est assuré de jouir des mêmes droits à la condition de remplir les mêmes devoirs, d'obtenir les mêmes avantages en échange des mêmes services, système par conséquent égalitaire et libéral, qui exclut toute acception de fortune, de rang et de classes. »

Proudhon n'est pas athée rien que dans le champ des abstractions philosophiques. Pour lui, propriété et théocratie s'unissent afin d'opprimer les faibles et d'empêcher le règne de l'égalité par la justice. Et la croyance religieuse compromet la justice. L'Église, « organe de la pensée religieuse, est le principe de toutes les décadences humaines, la source des obscurités qui nous cachent la justice. » L'Église, c'est la rivale de la Révolution.

Sa négation de la divinité est véhémente autant que l'est celle de la propriété individuelle : « Quiconque me parle de Dieu en veut à ma bourse ou à ma liberté. Dieu, c'est l'égoïsme parfait, la solitude absolue, la concentration suprême. Je ne connais point de Dieu ; c'est mysticisme, Dieu, c'est l'ombre de la conscience projetée sur le champ de l'imagination... Dieu, c'est sottise et lâcheté Dieu, c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est le mal. »

Abordant la question de l'Etat, de l'autorité, Proudhon le rend responsable du mal social : « Nous disons : *plus d'autorité* ni dans l'Eglise, ni dans l'Etat, ni dans la terre, ni dans l'argent! Or, plus d'autorité, cela veut dire ce qu'on n'a jamais vu, ce qu'on n'a jamais compris : accord de l'intérêt de chacun avec l'intérêt de tous, identité de la souveraineté collective et de la souveraineté individuelle. Plus d'autorité, c'est-à-dire dettes payées, servitudes abolies, hypothèques levées, fermages remboursés, dépenses du culte, de l'Etat et de la justice supprimées; crédit gratuit, échange égal, association libre, valeur réglée, éducation, travail, propriété, domicile, bon marché garantis ; plus d'antagonisme, plus de guerre, plus de centralisation, plus de gouvernement, plus de sacerdoces. N'est-ce pas la société sortie de sa sphère, marchant dans une position renversée, sens dessus dessous? Plus d'autorité! c'est-à-dire encore le contrat libre à la place de la loi absolutiste; la *transaction volontaire* au lieu de l'*arbitrage de l'Etat;* la justice équitable et réciproque au lieu de la justice souveraine et distributive ; la morale rationnelle au lieu de la morale révélée ; l'équilibre des forces économiques substitué à l'équilibre des pouvoirs; l'unité économique au lieu de la centralisation politique. »

CHAPITE VI

L'HISTOIRE ET LA POLITIQUE — LOUIS BLANC BLANQUI — BARBÈS — RASPAIL

« L'impartialité de l'histoire n'est pas celle du miroir qui reflète seulement les objets, c'est celle du juge qui voit, qui écoute et qui prononce. Des annales ne sont pas de l'histoire ; pour que l'histoire mérite ce nom, il lui faut une conscience, car elle devient plus tard celle du genre humain. Le récit, vivifié par l'imagination, réfléchi et jugé par la sagesse, voilà l'histoire telle que les anciens l'entendaient et telle que je voudrais moi-même en laisser un fragment à mon pays (1). »

Louis Blanc fut un de ces juges qui voient, qui écoutent et qui prononcent.

Le nom de Louis Blanc ne rappelle pas le sou-

(1) Lamartine. Préface des *Girondins*.

venir de quelqu'une de ces grandes réformes qui marquent les étapes du progrès social. C'est l'écho d'une voix vertueuse qui vient murmurer à notre oreille et le mal d'alors et le besoin de bonheur, l'aspiration à un meilleur devenir. Résumant lui-même son idéal social, « je voudrais, dit-il, un état où, grâce à l'éducation commune, gratuite, obligatoire, tous les citoyens seraient admis à s'élever aussi haut que possible, par l'intelligence et par le cœur; où, par conséquent, seraient étouffés à leur origine les vices, les crimes et les malheurs qui naissent de l'ignorance; où la religion consisterait dans une philosophique et sincère application des lois de l'Evangile; où le domaine de l'industrie et de l'agriculture, au lieu de présenter le spectacle d'un champ de bataille couvert de ruines et de morts, serait fécondé par des associations fraternelles liées l'une à l'autre, où la distribution du travail et la répartition de ses fruits seraient basées sur ce principe qui est aujourd'hui le principe constitutif de la famille : *A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses facultés;* où l'intérêt de chacun se trouvant inséparablement uni à l'intérêt de tous, l'émulation cesserait d'être dans l'envie, dans la cupidité, dans l'orgueil et dans la haine; où la richesse publique, dont la concurrence aveugle et anarchique arrête le progrès, recevrait de l'harmonieuse combinaison de toutes les apti-

tudes et de toutes les forces un accroissement indéfini ; où ne se presserait pas, pour en dévorer la substance, cette foule d'agents parasites que la séparation des intérêts et leur antagonisme rendent seuls maintenant nécessaires; où la fraternité, rapprochant les peuples après avoir rapproché les individus, finirait par rendre la guerre impossible et aboutirait à la suppression des armées; où l'Etat ne serait qu'une réunion d'hommes dévoués et intelligents, librement choisis par leurs égaux pour jouer à l'égard de la société le rôle que dans l'organisme humain la tête joue à l'égard du corps ; où l'impôt ne serait qu'une portion du bénéfice commun affectée aux choses d'utilité générale; où, les méchants étant considérés comme des malades, on songerait moins à s'en venger qu'à s'en préserver et moins à les torturer qu'à les guérir; où enfin la civilisation qui fait reculer devant elle, en s'avançant, les êtres fauves, et tend à en détruire la race, serait arrivée de même à détruire la misère, et avec la misère tous les vices, tous les crimes, tous les malheurs dont elle est la source. »

Dans ce formidable mouvement de 1848, Louis Blanc, socialiste évolutionniste, représente l'alliance de la politique et du socialisme. Socialiste, il voulait donner au prolétariat incohérent la conscience de sa force. Politique, il espérait, en montrant à la classe capitaliste cette force calme,

organisée, arriver à une évolution qui rendrait toute violence inutile. Cette tendance organisatrice donne de nos jours les résultats heureux que nous connaissons. Quant à l'idée de convaincre, elle a amené au parti socialiste des intelligences utiles qui se dirigent vers la lumière, vers la vie, au lieu de retourner à l'obscurité du tombeau. Certes, pour celui que le destin a choyé, que la fortune a nourri, le charme du passé est attrayant plus que pour tout autre et la mollesse et l'oisiveté lui semblent parfois indispensables. Mais ceux qui ont compris que les beaux jours de l'été sont partis, que le repos et la quiétude donnent la mort, ceux-là se sont lancés dans la bataille, seule raison d'être de notre temps, se servant pour vaincre de toutes les armes léguées par le passé.

A vrai dire, l'illusion qui fit penser que la révolution se ferait par la vertu des sacrifices volontaires a été payée cher au lendemain de 1848. Mais que de biens labourés alors et que de fruits à cueillir !

« Si je n'ai pas été ouvrier comme Albert et comme vous, s'écriait Louis Blanc à la tribune du Luxembourg, j'ai subi de votre existence tout ce qu'elle peut contenir de plus amer. Moi aussi j'ai été pauvre, j'ai vécu à la sueur de mon front : dès mes premiers pas dans le monde j'ai porté le fardeau d'un ordre social inique, et c'est alors

que devant Dieu, devant ma conscience, j'ai pris l'engagement, si je cessais un jour d'être malheureux, de ne jamais oublier ce qui a fait le malheur d'un si grand nombre de mes frères. »

L'éducation soignée de sa jeunesse ne l'avait cependant pas préparé à la pauvreté. La ruine de sa famille, provoquée par la chute des Bourbons, le laissait sans ressources. Mais plein de cette douce espérance qui chante dans un cœur de vingt ans, vigoureux de pensée, fier de sentiments, il se jeta dans la lutte pour la vie : ses souffrances précoces donnèrent à ses idées une impulsion décisive. Une loi de la nature et de l'association unit les cœurs malheureux. Les douleurs des autres nous sont révélées par nos propres douleurs. Ame généreuse portée à généraliser ses affections, Louis Blanc découvrit dans les circonstances de sa vie personnelle le secret de la destinée de tous.

Subissant l'influence du romantisme qui triomphait des traditions académiques, Louis Blanc s'essaya, vers 1832, à faire des vers, mais Béranger, dit-on, lui conseilla de quitter ce genre. Godefroy Cavaignac et Armand Carrel attirèrent d'abord ses sympathies. A Arras, il avait collaboré au *Propagateur*. En 1834, la presse de Paris l'accueillit au *Bon Sens* qui professait des idées aussi avancées que le *National*. A la retraite de Cauchois Lemaire, Louis Blanc partagea

la rédaction du journal avec Rodde, puis, à la mort de celui-ci, devint rédacteur en chef. C'était en 1837. Il avait vingt-trois ans.

Dès lors, il ne cessa de travailler à réunir dans l'unité du mouvement démocratique les élans divisés des diverses écoles socialistes. La révolution politique lui apparut comme le moyen d'arriver à la réorganisation économique de la société.

Ardent adversaire de l'individualisme, voyant dans Voltaire celui qui avait assuré la victoire et la domination de la bourgeoisie, il fut porté tout naturellement à admirer « Jean-Jacques qui avait allumé la révolution sociale, qui proclamait à la Convention le principe de la fraternité humaine et le triomphe de la démocratie », opinion qu'il développa dans son *Histoire de la Révolution Française.*

Au *Bon Sens,* — il écrivit aussi dans la *Nouvelle Minerve,* — sa polémique d'opinions hardies fut toute de délicatesse. Il ne sut point descendre à l'injure « si familière à ces verves cyniques trop souvent recherchées par les partis pour le service de leurs passions ».

La question des chemins de fer, qui selon lui devaient être exploités par l'État et non par des compagnies particulières, fut la cause de son départ du *Bon Sens* dont les propriétaires soutenaient la thèse contraire.

Aidé de quelques amis, il fonda la *Revue du Progrès*. Un article qu'il publia dans cette revue le 15 août, jour de la fête de l'Empereur, contre *les Idées Napoléoniennes*, brochure de Louis Bonaparte, lui valut la vengeance d'un fanatique césarien qu'on ne rechercha pas. Cette manifestation éloquente de l'idée napoléonienne le laissa plusieurs jours entre la vie et la mort.

Destinée à propager dans certains milieux les vérités de la démocratie, sa mission accomplie, la *Revue du Progrès* disparut. Tout en y traitant les grandes questions politiques, sociales, financières, commerciales, industrielles et littéraires, Louis Blanc s'occupait de son *Organisation du travail*. A son apparition en 1840, on put dire qu'il exprimait toutes les aspirations les plus vives du moment ; huit ans plus tard, organisation du travail fut le premier cri que poussa la révolution victorieuse.

L'ouvrage eut un tel succès que quatre éditions s'enlevèrent coup sur coup. Et quatre éditions, à cette époque, c'était vraiment un succès.

Il abordait là un des problèmes de la science économique qui avait usé des générations de penseurs. Il proposait de le résoudre par les efforts combinés de tous. « Ce qui manque aux prolétaires pour s'affranchir, dit-il, ce sont les instruments de travail : la fonction du gouver-

nement est de les leur fournir. Si nous avions à définir l'État dans notre conception, nous répondrions : l'État est le banquier des pauvres. »

Il fait intervenir l'État au point de vue de l'initiative afin de ruiner la concurrence et de soustraire l'industrie au régime du laissez-faire et du laissez-passer. Il voulait qu'une fois fondé et mis en mouvement, l'atelier social se suffît à lui-même, et ne relevât que de son principe. Il demandait que les ateliers sociaux, destinés à remplacer graduellement et sans secousses les ateliers individuels, fussent régis par des statuts réalisant le principe d'association, et ayant forme et puissance de loi.

On a pu dire de son système qu'il avait ses racines dans le saint-simonisme. Laissant de côté la religion d'école, l'atelier industriel devint le pivot du monde nouveau qu'il espérait. « L'État, considéré comme dépositaire de la richesse commune, l'État capitaliste, distribuant à la société des travailleurs la tâche et la récompense, réglant la production et la consommation », telle était la base du socialisme d'État de Louis Blanc.

« Pour atteindre le but, on procéderait d'abord à une suppression graduelle du prolétariat au moyen des associations ouvrières subventionnées par l'État, qui garantirait, en outre, l'intérêt des capitaux empruntés par les sociétaires.

» Dans ces associations transitoires, les béné-

fices seraient répartis sur les bases suivantes : 1° part distribuée *également* entre les membres associés ; 2° part consacrée à l'entretien des vieillards, des malades, des infirmes ; 3° part consacrée à la fourniture, à l'entretien, et au perfectionnement de l'outillage ; 4° part réservée pour faire face aux crises industrielles.

» Afin de garantir à ces associations ouvrières le droit au travail, l'État procéderait au rachat immédiat des chemins de fer, des canaux, des mines et des grandes industries privées. Les banques, les assurances, devenues associations nationales, donneraient leurs services, sinon gratuitement, du moins à très bon marché.

» On s'acheminerait ainsi à l'état définitif, atteint le jour où les associations, corporations, seraient transformées en *ateliers sociaux ;* alors, les ateliers d'échange, avec leurs entrepôts, leurs magasins, leurs bazars, centraliseraient toutes les transactions. »

La conception socialiste de Louis Blanc, au mode de répartition près, a été reprise par Lassalle et par les socialistes de la Chaire. Ajoutons que Karl Marx et les collectivistes contemporains se sont beaucoup inspirés de ces idées.

Dans l'*Organisation du Travail*, il laisse subsister la hiérarchie des fonctions, et reconnaît l'existence d'une classe d'hommes plus intelligents et meilleurs, d'hommes élus, destinés à

conduire le peuple des travailleurs. Dans cet ouvrage, l'organisation des salaires tient une place importante. Si l'on voulait trouver dans ce livre des pages éloquentes, des tableaux admirables, certes, ils ne manqueraient pas ; mais si l'on recherche la science vraiment. pratique, même théorique, si l'on recherche un plan positif de réorganisation sociale, une vue d'ensemble, on sera déçu. C'est ce qui a sans doute valu à Louis Blanc d'être appelé par un pur le « littérateur du socialisme (1). »

L'abondance, la verve, la clarté, l'âpreté du pamphlétaire unies à l'élévation de l'historien peuvent être les qualités littéraires de l'*Histoire de dix ans* (1830-1840).

Le Pouvoir, encore debout au moment de la publication de l'ouvrage, y était rudement attaqué. Louis-Philippe et son règne y sont malmenés de main de maître.

Le parti légitimiste, dont il s'était amusé à rehausser quelques vertus de la branche aînée pour mieux faire ressortir les vices de la branche cadette, s'attacha au succès de ce livre dont il sentait toute la puissance de dénigrement à l'égard du gouvernement établi.

L'époque envisagée était féconde en événements puérils et tragiques d'un haut enseigne-

(1) Vermorel.

ment. Des masques y sont arrachés, des coupables traduits devant le public.

Manquant de certains documents dont il ne pouvait même songer à avoir communication, il y suppléa par des témoignages certains, par des souvenirs.

La passion, l'esprit lucide, le style coloré des teintes mâles et énergiques du génie indigné font oublier quelques accusations de rhétorique, que l'on porta également contre son *Histoire de la Révolution Française*.

Retrouvant dans la Révolution de 89 le secret de la destinée des sociétés, le nœud d'une longue civilisation, ébloui devant le présent et l'avenir confondus chez lui dans une même pensée, il ouvre son livre par cette phrase : « L'histoire ne commence et ne finit nulle part. Comment donc fixer le vrai point de départ de cette Révolution française, issue des plus lointains soulèvements de l'esprit humain, et qui semble contenir toute chose dans sa profondeur? » Où commencent, où finissent les révolutions morales? demande Charles Robin dans une étude sur Louis Blanc, les dates sous lesquelles elles s'inscrivent dans l'histoire ne sont que celles de leur éclosion, et, quant à la Révolution française, on peut lui donner pour prologue toute l'histoire du monde avant 89.

Cette *Histoire de la Révolution* apparut en partie comme une nouvelle bataille livrée à la

concurrence et à la bourgeoisie. Cette dernière y représente une idée, un principe funeste : l'individualisme. Après avoir montré la Révolution s'accomplissant partout dans les idées, le peuple s'éclairant sur ses droits avant de les faire reconnaître par la force, Louis Blanc éclaire dans le second volume le grand drame qui fut la conséquence inévitable de la succession des faits qu'il vient d'analyser. Ce second volume est consacré à l'examen des causes plus prochaines de la Révolution, causes secondaires, avant-coureurs des grands événements que fait revivre l'historien.

L'importance de cet ouvrage fut considérable dans le mouvement qui se dessinait. Il faut reconnaître ici l'influence directe des œuvres individuelles sur les grands mouvements populaires : Louis Blanc fut un de ceux qui décidèrent l' « héroïque transport de Février », qui éleva la démocratie sur les débris de la royauté.

Les deux premiers volumes avaient à peine paru que les événements poussaient l'historien dans la mêlée pour en faire un chef. Mais les hommes qui en eurent la direction n'étaient pas prêts : « l'effet d'une révolution qui poursuit un but réel et défini étant — sans doute — de rompre l'ancien équilibre pour rétablir un équilibre nouveau sur des bases nouvelles (1). »

(1) Vermorel. *Les Hommes de la Révolution de 1848.*

Au Luxembourg, Louis Blanc fit plutôt office de prud'homme, s'entremettant pour arranger les différends : il a recueilli les documents de ces arbitrages dans *Pages de la Révolution de Février*, où il rétablit le caractère de son rôle dans le gouvernement provisoire.

*
* *

Bien que nous n'ayons pas à étudier, à approfondir, dans le cadre ici tracé, la conduite politique des individus qui préparèrent ou firent la Révolution de 1848, il est indispensable de regarder en passant les belles figures de certains penseurs qui, comme Blanqui, Barbès, Raspail, représentent une forme importante du mouvement.

*
* *

Sur un rocher de Belle-Isle, Blanqui disait à un de ses camarades de prison, Louis Combes : « Nous sommes dans une période, et pour en voir la fin, il faut vivre, il faut durer systématiquement, et durer de longues années. On veut tuer les générations républicaines : vivons obstinément malgré les persécutions et les misères ; abreuvons-nous impassiblement de toutes les amertumes, avalons tranquillement la lie, sé-

chons le calice ; mais vivons, mais durons, pour culbuter à la fois les ennemis du peuple et de la liberté. »

« La vie de Blanqui est comme une légende. Il semble qu'il soit né prisonnier. Tous les dix ou quinze ans on lui connaît un quart d'heure de liberté. Il fait un acte, il dit un mot ; puis il retombe aux prisons (1). »

A vingt-deux ans, il est déjà mêlé aux luttes politiques. Nous le trouvons blessé d'une balle au cou, dans l'émeute de la rue Saint-Denis, lors des élections de 1827.

A la fin de 1829, il est rédacteur au *Globe*, en compagnie de Cousin, de Villemain, de Sainte-Beuve. Au moment de la Révolution de Juillet, il prit le fusil. Désolé de cette révolution qui était, pour lui comme pour tous les hommes avancés du parti républicain, la classe bourgeoise absorbant à son profit les promesses de 1789 et de 1792 et empêchant les conséquences des principes posés à cette grande époque de s'étendre jusqu'au prolétariat, dorénavant, Blanqui représentera dans sa vie de complots, d'insurrections et de cachots, la lutte du travail contre la bourgeoisie.

Après la Révolution de Juillet, se forma la *Société des amis du peuple* dont Blanqui devint

(1) L. Combes.

l'âme. Il mena une telle campagne, aussi bien au club que dans le journal, que le Gouvernement le poursuivit. Acquitté par le jury, auquel il exposa lui-même ses théories, publiées sous le titre de *défense du citoyen Louis-Auguste Blanqui devant la Cour d'assises*, il fut condamné à la prison et à l'amende par la Cour « pour avoir proclamé la nécessité de la guerre entre les riches et les pauvres. »

Vint le procès d'Avril. Il y figure comme défenseur des accusés. Pendant les débats une société secrète s'était organisée sous le nom de *Société des familles.* En 1838, aidé de Raisant, Lamieussens et Martin Bernard, Blanqui la transforma en *Société des saisons.*

Les sociétés secrètes réunissaient alors des affiliés qui communiquaient directement avec le peuple, exerçaient sur lui une pression considérable en faveur des apôtres du socialisme, dirigeaient une partie de l'opinion, le peuple n'ayant ni le temps ni les connaissances nécessaires pour analyser les œuvres.

Après l'insurrection de mai 1839 qu'il prépara, Blanqui fut condamné à mort. La peine fut commuée, comme celle de Barbès, en une détention perpétuelle. On l'envoya au mont Saint-Michel.

Quand il y arriva, en février 1840, Barbès et Martin Bernard y étaient déjà. Martin Noël, assassiné par ses gardiens, s'y mourait. Staub venait de se tuer avec un rasoir. Austen était devenu fou.

Fulgence Gérard a écrit des pages lugubres, détaillant les horreurs des drames souterrains qui se passèrent sur ce petit coin de terre où l'Océan seul pouvait couvrir la plainte des agonisants. Louis-Philippe s'était souvenu d'une visite faite à la prison, alors que duc de Chartres, en compagnie de sa sentimentale gouvernante madame de Genlis, il avait brisé d'un coup de hache une cage de chêne destinée aux méchants prisonniers, — cage qu'on montrait comme curiosité. Il trouva que c'était là un bon endroit pour tenir les républicains à l'abri. Blanqui connut tout ce que la misère humaine peut trouver de souffrance, dans ce lieu sinistre, rempli d'oubliettes, d'*in pace*, de cachots et de mystères funèbres. Les sévices exercés contre les détenus n'avaient pas de bornes ; on ne peut en avoir une idée que par l'inquisition espagnole. Blanqui nous a laissé ce témoignage pris parmi tant d'autres, témoignage qui confirme le récit d'un jeune étudiant républicain :

« Béraud là-dessus n'exagère pas, dit-il. J'ai entendu ses hurlements tandis qu'on le torturait; et, de tous mes souvenirs de ces affreuses journées, celui-là est resté le plus terrible dans mon esprit. Ni les fureurs des gardiens, ni leurs invasions le sabre nu, ni les violences exercées sur Barbès et Bernard, ni les cris de Barbès : « On m'assassine ! » tandis qu'on le frappait, ni cet effroyable tumulte de vingt hommes frappant, se

poussant, se débattant dans l'étroit corridor des loges, rien n'approche dans mon souvenir de l'effet produit par les hurlements de Béraud éclatant tout à coup dans le silence de la nuit. Ces cris : « Ah ! ah !... vous me brisez ! » poussés par une voix entrecoupée et par éclats perçants, ces cris me retentissent encore aux oreilles. Nous étions livrés à la rage discrétionnaire de ces bourreaux, et ils usaient largement de leur puissance.

» C'est une guerre à mort, disait d'une voix farouche Gaillard, qui est bien sans contredit le plus atroce des sicaires de bas étage de notre Spielberg ; c'est une guerre à mort, disait-il en ouvrant et visitant les loges le 23 mai. Le premier qui dit un mot, pas de rémission.

» L'un de nous, Bordon, ayant essayé d'adresser la parole à un camarade qui était dans une loge voisine, un simple gardien accourut en criant : « Taisez-vous ! si vous dites un mot, je vous ferre. » Or tu sais ce que c'est que ferrer (la vis, tournée vigoureusement, serre les fers contre les chairs, fait jaillir le sang et broie les os). Ces misérables avaient la faculté de nous ferrer à volonté. De ma loge j'entendais à chaque instant un épouvantable bruit de fers et de chaînes retentissant sur les planches et qui accompagnait tous les mouvements de mes camarades, chargés de ces fers. Cela aussi était bien horrible... Jour et nuit j'entendais ce fracas sinistre, tantôt plus près, tantôt

plus loin, selon la distance des loges où s'agitait le prisonnier. Quelles journées! Quels monstres!... »

Après un an de captivité, Blanqui apprit la mort de sa jeune femme qu'il adorait. Les misères le tuaient. Barbès luttait aussi contre la mort. Cette sorte d'agonie, le gouvernement ne voulait pas la voir finir : il craignait l'effet que produiraient ces deux morts dans l'opinion. Barbès fut envoyé à Nîmes et Blanqui à Tours. La Révolution de Février ramena ce dernier à Paris. Il y ouvrit un club qui porta le nom de *Société républicaine centrale* et qui devint le foyer des colères révolutionnaires.

« Ce club de la rue Bergère, dit Lamartine, était un instrument de révolution dont il maniait sous sa main le clavier pour soulever et pour diriger les passions des masses... Blanqui parlait avec une violence contagieuse : il dirigeait avec l'infatigable génie des conspirateurs... » « Tribun supérieur, par le tact, par l'esprit, par la diplomatie populaire », il savait par une parole pénétrante, habile, manier les hommes. Ses discours montrent toujours un plan, une ligne, des moyens, un but. Grand mangeur de livres, ce partisan de la force, dit-on — elle était au service d'une grande pensée — avait une élévation d'esprit que certains ont eu tort de lui méconnaître, quand on prétend qu'il avait horreur de l'idée. Il

connaissait Tacite par cœur, adorait Horace et Virgile. Peut-être parce qu'il ne crut pas au prestige de l'idée pure, l'idée l'abandonna-t-elle. Il ne put généraliser son influence. S'il avait acquis une réputation intellectuelle comme Louis Blanc, Arago, Lamartine, il eût pu, au moment de la révolution, conquérir un avantage considérable sur les hommes du pouvoir, car s'il était enflammé d'une passion dévorante pour la cause du peuple, il avait le sentiment de l'action.

Chaque individualité porte en soi son mystère. Nous ne connaissons du rôle des hommes que certains traits que nous arrivons difficilement à découvrir, tant l'âme est enveloppée.

Nous ne parlerons pas des dissentiments de Barbès et de Blanqui, de l'habileté de ses ennemis pour exaspérer ce dernier par de savantes et ignobles calomnies. Le 2 avril 1849 il fut condamné à dix ans de détention et transféré à Belle-Isle où il tenta une évasion qui échoua. Transporté à Corté en Corse, puis interné à Mascara en Algérie, il ne recouvra la liberté que par l'amnistie d'août 1859.

Il prit part, à la Commune de Paris, fut condamné par suite à subir la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée. Mais, pour cause de santé, il fut enfermé à Clairvaux. Gracié en 1879 il faisait paraître en 1880 son journal *Ni Dieu, ni maître*, et publiait vers ce

temps *l'Armée esclave et opprimée.* En 1885, Granger a réuni les écrits ayant trait à l'économie politique et sociale de Blanqui sous le titre de *Critique sociale* (2 vol.).

Blanqui fut d'une génération qui ne vécut que par l'âme, les nerfs et la passion, qui avait la trempe, la finesse et le ressort de l'acier.

« On l'a maté, non vaincu. On a eu prise sur son corps, non sur son esprit. Lui, comme le rebelle de Baudelaire, a dit : Non! Je ne veux pas! Il eut en lui, toujours, son cachot et sa tombe... Cette vie surhumaine de douleur consentie, de sacrifice obstiné, cette vie ne peut être perdue. Elle a privé l'homme des joies habituelles, lui a infligé la douleur de ne pas être compris, aimé, lui a donné ce visage offensé. Mais l'exemple est acquis pour jamais. Dans le même individu ont cohabité deux sentiments égaux : la résignation, la révolte. Résigné pour lui, révolté pour tous. La résignation le met à la hauteur des plus stoïques. L'esprit de révolte du vieux Blanqui, salubre comme le sel de la mer, imprégnera l'Histoire. Il n'a pas voulu le bonheur, il a refusé d'être payé de son vivant. Il est même plus grand que les martyrs et les saints des religions, qui n'acceptent de souffrir et de mourir qu'avec la certitude d'une vie future, d'une récompense de paradis. Lui ne veut être ni consolé ni récompensé. Il accepte hautainement

le sort sans l'espoir d'une rémunération. C'est le Héros nouveau d'accord avec l'idéal du siècle, d'accord avec l'humanité (1). »

*
* *

« Le 21 mai 1821, dit Louis Blanc, trois jeunes gens, MM. Bazar, Flotard et Buchez, se trouvaient assis devant une table ronde, rue Copeau. Ce fut des méditations de ces trois hommes inconnus, et dans ce quartier, un des plus pauvres de la capitale, que naquit cette charbonnerie qui, quelques mois après, embrasait la France. »

Les règlements de la charbonnerie italienne, appropriés par eux aux tendances du parti libéral français, avaient été rapportés de Naples par un membre de la loge des « Amis de la Vérité », Duguel, ami de Flotard. Le pays fut bientôt enveloppé comme d'un filet par l'organisation nouvelle dont le but touchait à la souveraineté nationale.

Raspail, élevé dans la haine des Jésuites « qui étouffent le monde », se fit recevoir carbonaro. Né au moment de la tourmente révolutionnaire, il gardait en lui le portrait de la nation debout pour affirmer ses droits. Les passions ardentes, le dévouement, l'enthousiasme firent de lui un

(1) Gustave Geffroy. L'*Enfermé*.

apôtre. Tout jeune il embrassa la cause qu'il défendit pendant plus d'un demi-siècle, sans défaillance. Jusqu'en 1830, il partagea sa vie entre la politique et les sciences physiques et naturelles dans lesquelles il fit des découvertes qui lui valurent une certaine gloire.

L'émeute le trouva dans la rue faisant le coup de feu contre la royauté au nom des lois inéluctables de la Révolution et du Progrès. Par son attitude à la *Tribune* qu'il rédigeait, en opposition à la nouvelle monarchie, il fut condamné à la prison et à l'amende (mai 1831). *Les Amis du peuple*, société secrète puissante, qui inspirait de vives inquiétudes au gouvernement, fut actionnée en ce temps pour avoir comploté l'établissement de la République. Les poursuites furent réduites contre 15 membres, accusés seulement de délit de presse. L'accusation visait un certain nombre de brochures publiées par la société, entre autres : *l'Opinion publique sur les émeutes des 14, 15, 16, 17 juin; Au peuple, la Société des Amis du Peuple.* Raspail, en compagnie de Blanqui, d'Antony Thourel, gérant de la *Révolution*, de Trélat, Gervais, Bonnias, etc., comparut et se défendit lui-même. Il formula dans son plaidoyer la doctrine républicaine et fut condamné pour sa part à 15 mois de prison et à l'amende. Captif, il redevint l'homme de science que nous n'avons pas à étudier. Cependant nous ne pouvons

nous empêcher de citer ces paroles de Spüller qui montrent le savant lié à l'homme politique : « Il est impossible de nier l'heureuse influence que sous beaucoup de rapports son système médical a exercée dans les couches profondes de la classe ouvrière. Les livres de M. Raspail contiennent d'excellents conseils d'hygiène, de sages exhortations à la paix domestique, au respect de soi-même et des autres, aux sérieuses habitudes d'ordre, de règle, de propreté qui sont dans la vie comme autant de demi-vertus... Le *Manuel Raspail* est un livre vraiment populaire qui a plus fait pour mériter à son auteur les bénédictions de la foule que toutes les souffrances qu'il a endurées à diverses reprises pour la démocratie. »

Le *Procès des vingt-sept* succéda à de nombreux procès. Ce sont des membres de la *Société des Droits de l'Homme et du Citoyen* qui ont à répondre cette fois du crime de complot, d'excitation à la guerre civile. L'instruction avait placé en première ligne Kersausie et Raspail comme ayant tout conçu, tout dirigé par leurs écrits, tout secondé par leur exemple.

Après six mois de prévention, Raspail fut rendu à la liberté. C'est alors qu'il fonda le *Réformateur* (1834-1835), qui a laissé sa trace dans l'histoire de la presse républicaine et dont le programme comprenait l'établissement du suffrage universel.

Mais le journal succomba sous les amendes. Après l'attentat de Fieschi (6 juillet 1835) un mandat d'amener était décerné contre Raspail et une perquisition opérée dans les bureaux du *Réformateur,* car le gouvernement voulait considérer certains représentants de la presse comme responsables de l'acte. Arrêté, il fut jugé sous la prévention d'outrage à un magistrat, lequel prétendait avoir été insulté dans l'exercice de ses fonctions à propos d'une question adressée par lui à l'accusé ; sa condamnation à deux ans de prison et à cinq ans de surveillance de haute police fut réduite à six mois d'emprisonnement. Arrive 1848. Le 27 février, Raspail accueille ainsi, dans le premier numéro de l'*Ami du peuple,* le nouvel état des choses : « Salut ! toi qui as béni mon berceau et toi qui béniras désormais ma tombe, République, gouvernement des peuples majeurs et dignes de la liberté. Salut ! culte de ma vie, et que je n'ai jamais eu le malheur de renier une seule fois dans ma carrière déjà longue d'un demi-siècle ! toi pour qui j'ai combattu, pour qui j'ai tout souffert de la part des parjures que le souffle du peuple vient de disperser comme la feuille et de renvoyer à l'étranger aussi humiliés qu'ils avaient été arrogants ! Oh ! qu'on est fier de ces souvenirs au spectacle sublime de l'insurrection populaire et de la lutte gigantesque de ces enfants du peuple qui s'étaient formés, pour l'amour de

la liberté, au cliquetis de nos fers et à la tribune de nos procès politiques. »

Au sujet de l'*Ami du peuple* et de la presse en générale, disons que du 24 février au 4 mai 1848 on dénombra l'éclosion de 142 périodiques parmi lesquels : *la République, l'Amour de la Patrie, les Droits de l'Homme, Franches paroles, L'Ordre, Le Travail, La Vérité, La Liberté, L'Harmonie universelle, L'Ère nouvelle, Le Bonheur public et général, le Peuple, l'Esprit du peuple, la Voix du peuple, L'Echo du peuple, La Cause du peuple, La Souveraineté du peuple, Le Réveil du peuple, La Sentinelle du peuple, Le Représentant du peuple, Le Tribun du peuple, Le Triomphe du peuple, L'Enfer et le Paradis du peuple, Le Salut public, Le Nouveau Cordelier, La Guillotine, Le Pere Duchène, Le Petit Homme rouge, La Voix des femmes, Le Flâneur, L'Épilogueur, Le Garde national, L'Omnibus, L'Éventail républicain.*

Avant 1848, la vente des journaux au numéro ne se pratiquait pas encore. On allait lire au Salon de lecture, ou on s'abonnait au journal, ce qui coûtait cher. Aussi, quel succès quand la presse organisa la vente au numéro, à un ou deux sous. (Ce furent les journaux communistes, en particulier celui de Cabet, qui reprirent ce système abandonné depuis la Révolution.)

A ce moment, dit Lamartine, « Raspail, moins

politique, mais plus sectaire que Blanqui, exerçait par son nom, par son journal et par son club un ascendant plus modéré, mais plus intime sur les faubourgs. Quinze ou vingt mille hommes de ces quartiers, véritables monts aventins de Paris, fréquentaient ses séances, aimaient sa personne, se réglaient sur sa voix. Raspail tendait au communisme par ses doctrines et par ses prédications ; mais son communisme de sentiment plus que de subversion était empreint d'une philosophie inoffensive et d'une charité pratique qui aspirait à l'égalité par le nivellement volontaire et non par les expropriations violentes. Il fanatisait le peuple d'espérances sans le fanatiser de haine contre les riches et les heureux. Sa philosophie sociale n'avait pas d'imprécations contre la société, encore moins contre le gouvernement. Il prêchait la patience, l'ordre et la paix. Il promettait seulement plus que la République ne pouvait tenir. Ses théories vagues et dorées étaient de la nature des nuages, qui présentent mille perspectives à l'imagination, mais que l'on ne peut atteindre que du regard. »

Elles sont maintenant à portée de la main.

« Le 15 mai 1848, il parut à la tribune de l'Assemblée et donna lecture d'une pétition en faveur de la Pologne qui fut le prétexte de cette journée funeste. Pour cette cause, il fut enfermé à Vincennes ainsi que Barbès et Blanqui. Pen-

dant sa détention provisoire, il fut élu représentant par les électeurs de Paris, le 17 septembre. Le 10 décembre, lors de l'élection présidentielle, le parti socialiste lui donna plus de 36.000 voix. Condamné pour la manifestation du 15 mai à six ans de prison, il fut enfermé à Doullens. Gracié en 1853, mais banni, il se remit à ses travaux de savant. Après l'amnistie, il se décida à rentrer en France. Il mourut député de Marseille. »

*
* *

« Le nom de Barbès sonnait aux oreilles du peuple comme un tocsin contre la monarchie et contre la bourgeoisie. Barbès parlait peu et sans éclat; mais il avait l'accent du soldat et la foi du martyr : C'était un Spartacus sorti des cachots. Il ressemblait à la statue de l'esclave vengeur, beau, mais flétri par les fers, et dévoré du feu inextinguible des révolutions (1). »

Né à la Guadeloupe, il était venu avec sa famille se fixer en France, où il fit ses études. Nous le voyons en 1830, à Paris, intimement lié aux hommes avancés du parti républicain. Il fut de tous les complots, de toutes les agitations contre Louis-Philippe. Avril 1834 le trouva dans l'insur-

(1) Lamartine. *Histoire de la Revolution de 1848*, Livre XI.

rection; il paya sa dette au gouvernement par cinq mois de détention à Sainte-Pélagie. Membre influent de la *Société des Droits de l'homme* puis de celle des *Saisons*, à la tête des insurgés de mai 1839, condamné à mort pour fait s'y rattachant, sa peine commuée en celle de la déportation, il resta dans les prisons de Nîmes jusqu'en 1848. Libre, revenu à Paris, élu président du *Club de la Révolution*, nommé gouverneur du Palais du Luxembourg, il soutint Ledru-Rollin et indirectement le gouvernement, par animosité personnelle contre Blanqui, prétend-on.

Il prit part au mouvement du 15 mai, fut un des envahisseurs de la Chambre.

Condamné à la détention perpétuelle, il fut enfermé à Belle-Isle.

Du fond de son cachot, le prisonnier faisait des vœux pour l'armée d'Orient partie en guerre contre les Russes. Napoléon pour cette attitude le gracia. Barbès qui n'avait rien demandé, qui attendait la victoire sur son rocher, répondit par cette lettre que Jules Claretie considère comme « un des plus beaux actes de l'histoire contemporaine » :

« *A monsieur le Directeur*
du « Moniteur Universel. »

» J'arrive à Paris, je prends la plume et je vous prie d'insérer bien vite cette note dans votre

journal. Un ordre dont je n'examine pas les motifs, car je n'ai pas l'habitude de dénigrer les sentiments de mes ennemis, a été donné, le 5 de ce mois, au directeur de la maison de détention de Belle-Isle. Au premier énoncé de cette nouvelle, j'ai frémi d'une indicible douleur de vaincu et j'ai refusé, tant que je l'ai pu, durant deux jours, de quitter ma prison. Je viens maintenant ici pour parler de plus près et mieux me faire entendre. Qu'importe à qui n'a pas droit sur moi que j'aime ou non mon pays ! Oui, la lettre qu'on a lue est de moi et la grandeur de la France a été, depuis que j'ai une pensée, ma religion ! Mais encore un coup qu'importe, à qui vit hors de ma foi et de ma loi, que mon cœur ait ces sentiments ? Décembre n'est-il pas et pour toujours, un combat indiqué entre moi et celui qui l'a fait ? A part donc ma dignité personnelle blessée, mon devoir de loyal ennemi est de déclarer à tous et à chacun ici que je repousse de toutes mes forces la mesure prise à mon endroit. Je vais passer à Paris deux jours, afin qu'on ait le temps de me remettre en prison et, ce délai passé, vendredi soir, je cours moi-même chercher l'exil. »

Laissé libre, il partit.

Il mourut à La Haye en 1870. Il avait passé 17 ans de sa vie en prison.

Comme écrivain, Barbès n'a guère laissé, avec d'admirables lettres, qu'un opuscule : *Deux jours*

de condamnation à mort, contenant ses impressions de condamné et des réflexions politiques.

« Le premier de tous les droits est le droit de vivre que l'homme apporte en naissant », écrit-il dans une lettre *A ceux qui possèdent.* « Devant lui disparaissent toutes les conventions sociales que la nature n'a point ratifiées. »

Et pour ce droit de vivre, pour le sentiment de la solidarité humaine, Barbès a lutté sans cesse. Ce modèle des vertus fortes, cette énergie faite homme, avait dans ses lettres intimes, dans ses discours des délicatesses de femme. Cet indomptable était tout indulgence pour les autres.

Sa pensée fut servie par un éclatant courage. Proudhon le surnomma « le Bayard de la démocratie. »

« Bayard méditatif », ajoute Louis Blanc dans un discours prononcé sur sa tombe, apôtre et martyr aussi. « Les vrais puissants de la terre, s'écrie-t-il, ce sont ceux dont les idées créent les choses de l'avenir ; ceux dont l'esprit façonne, longtemps à l'avance, la vie des générations futures ; ceux qui par la parole ou l'exemple élèvent le niveau de l'âme humaine. Oui, ceux-là sont les vrais puissants de la terre. Je sais tel apôtre du droit, tel martyr du droit, qui gouverne plus réellement les hommes du fond de son tombeau, que le premier des potentats ne saurait le faire du haut de son trône. »

Cette pensée rappelle ces mots de Byron :

« Ils n'échouent jamais ceux qui tombent pour une sainte cause ! Ils ne font qu'augmenter les pensées profondes qui conduisent le monde à la liberté. »

CHAPITRE VI

LE ROMAN ET LE THÉATRE

GEORGE SAND — FRÉDÉRIC SOULIÉ
EUGÈNE SUE — FÉLIX PYAT

« Les chefs-d'œuvre de la littérature, indépendamment des exemples qu'ils présentent, produisent une sorte d'ébranlement moral et physique, un tressaillement d'admiration qui nous dispose aux actions généreuses... L'éloquence, la poésie, les situations dramatiques, les pensées mélancoliques agissent aussi sur les organes, quoiqu'elles s'adressent à la réflexion. La vertu devient alors une impulsion involontaire, un mouvement qui passe dans le sang, et vous entraîne irrésistiblement comme les passions les plus impérieuses (1). »

(1) Madame de Staël. *De la littérature.*

Ce qu'on aimait alors, dans cette société agitée, c'était le roman qui s'appliquait d'une part à reproduire les passions individuelles, de l'autre à les idéaliser. Vraiment doués de ces vertus qui « disposent aux actions généreuses », les maîtres du roman socialiste triomphèrent.

« C'est dans le principe de la souveraineté nationale de mieux en mieux réalisée, c'est dans l'adage « la voix du peuple est la voix de Dieu », que nous mettons la certitude en politique. Nous ne cherchons pas, nous ne voulons pas, nous n'attendons pas un autre souverain que celui que tout le monde reconnaît aujourd'hui, la volonté du peuple exprimée par ses mandataires. Nous pensons, il est vrai, comme Rousseau, que ce souverain, pour prendre possession de sa souveraineté, doit être précédé de ce que Jean-Jacques appelle un législateur. Ce législateur ce n'est pas un homme, un révélateur, un messie; c'est une science, c'est la science sociale.

» Ce législateur, nous ne l'appelons pas, comme Rousseau, séduit qu'il était par les formes du passé, un législateur. Nous l'appelons l'esprit humain; nous l'appelons la presse, nous l'appellerons volontiers le journalisme, *si le journalisme connaît son rôle et remplit sa mission.*

» Ecrivains de la démocratie, nous voudrions vous faire toucher du doigt, par l'examen de la réalité présente, comme nous l'avons fait pré-

cédemment par la discussion des principes mêmes de votre science, combien il est vrai que la politique aujourd'hui consiste dans la préparation des idées religieuses que reconnaîtra l'avenir.

» Nous l'avons dit, c'est à la Presse, cet ardent foyer de l'opinion publique qui verse sur les masses qui l'entourent ses flots de chaleur et de lumière, c'est à la presse surtout qu'il importe de se poser hardiment son but, et de se créer sa tâche. »

Citant cette partie du *Discours aux politiques*, de Pierre Leroux, dans sa *Réponse à diverses objections* (1844) qui suivait son article sur *la Politique et le Socialisme* (1), George Sand, qui se faisait gloire d'être disciple du philosophe, marquait avoir compris l'enseignement que renfermait cet écrit.

Elle connut son rôle et remplit sa mission.

Entrée dans la vie littéraire avec une imagination forte, une sensibilité raffinée, douée pour la souffrance et l'amour, elle apprit tôt, dans la douleur de son jeune cœur, à dédaigner « ces vérités relatives dont il faut bien parfois se contenter dans le train du monde, » à haïr le joug de la loi, à détester tout ce qui lie par la force.

Après ses premiers romans où apparaissent

(1) Questions politiques et sociales.

déjà, dans certaines pages des « protestations contre les servitudes du code ou de l'opinion » où se manifeste « la révolte de la nature contre les erreurs fatales de la société », George Sand entra dans ce qu'on est convenu d'appeler sa seconde période littéraire. De ce qu'elle publia dans ce temps, si nous écoutons M. Caro, « tout ce qui relève du système, toutes ces doctrines si trompeuses, si vagues, si pleines de spécieuses promesses et de formules sibyllines, tout ce qui rappelle ces grandes épopées de la philosophie de l'avenir, tout cela porte les traces d'une effroyable caducité, tout cela est mort, irrémissiblement mort. Qui aurait le courage, aujourd'hui, de relire ou de discuter ces pages. » Et ledit M. Caro parlait ainsi à l'époque du grand réveil socialiste, à un moment où la tourmente du problème social entraînait des hommes jusqu'au sacrifice de la vie !

Oui, certes, la critique accréditée auprès du grand public a tout fait pour frapper de mort cette partie de l'œuvre de George Sand. En l'étudiant, « elle a bien su lui prendre sa peau pour mentir dessous » comme elle l'a fait pour tant d'autres. Et la jeunesse qui pense, arrêtée dans son élan par une apologie venimeuse, passe « à la magnifique supériorité de la poésie » qu'on ne croit pas dangereuse pour les institutions du moment, délaissant ce que ses maîtres appellent

« l'utopie, cette fiction violente dans la réalité sociale. »

Non, ce ne fut pas un jour de malheur pour l'art que celui dont l'aube éclaira une ère nouvelle.

L'éclatant porte-voix des doctrines des apôtres en reste illuminé à jamais.

Cette fanatique du bien lointain, de la parfaite vertu qu'est le beau idéal du monde intellectuel, du mieux immédiat, cette rêveuse de l'âge d'or a, dans son temps, fait pour la cause socialiste, dans les milieux où le cœur tient plus de place que la pensée, des recrues en même importance que les philosophes ont fait d'adeptes dans les milieux intellectuels.

Son œuvre d'alors reste comme un beau fruit rafraîchissant sur les lèvres d'un malade.

La première influence directe exercée sur George Sand fut celle de Michel de Bourges. Dans l'*Histoire de ma vie* elle résume le thème que lui développa son nouvel ami en une série de lettres, résumé qui tient dans ces lignes : « Je sais bien, dit-il, que le mal de ton intelligence vient de quelque grande peine de cœur. L'amour est une passion égoïste. Étends cet amour brûlant et dévoué qui ne recevra jamais sa récompense en ce monde à toute cette humanité qui déroge et qui souffre. Pas tant de sollicitude pour une seule créature, aucune ne le mérite, mais toutes en-

semble l'exigent au nom de l'éternel auteur de la création. »

D'autre part, le pays était agité par le procès survenu à la suite des événements de Lyon. La conscience et la raison lui conseillaient plutôt que la lutte violente, que la révolte, la discussion. Merveilleusement douée, le sachant, elle comprit que sa parole pouvait ébranler l'opinion publique. Elle se donna entièrement. Mais le radicalisme révolutionnaire de Michel de Bourges l'effrayait : elle n'en fut qu'un faible écho. Elle n'admettait pas que pour rajeunir et renouveler la société corrompue, les fleuves fussent rougis de sang, et les palais incendiés, que Paris se réduisît « à une grève nue où la famille du pauvre promènerait la charrue et dresserait sa chaumière. » Elle admettait alors le partage des biens, entendant par là « la participation au bonheur dû à tous les hommes, n'imaginant pas un dépècement de la propriété qui n'eût pu rendre les hommes heureux qu'à la condition de les rendre barbares. » — On trouve ici le vague des idées qu'on a reproché à George Sand. Mais nous n'avons à tenir compte, nous le répétons, que de son influence sur la masse sentimentale de la nation. Et ce reproche de son ami dans un moment d'indignation, tant exagéré qu'il soit, est à retenir : « Tu te complais dans les phrases, dans les mots, dans les images. Tu m'écoutes comme un

poème ou comme un orchestre, voilà tout. »

Puis elle connut Pierre Leroux et Lamennais. Elle se heurta souvent au second, quant à ses tendances socialistes, Lamennais trouvant qu'elle allait trop vite, et elle trouvant qu'il allait parfois lentement. A le fréquenter elle connut « une méthode de philosophie religieuse qui lui fit un grand bien » et « ses admirables écrits rendirent alors à son espérance la flamme prête à s'éteindre. » De Leroux « éloquent, ingénieux, sublime, qui vint promettre le règne du ciel sur la terre, » elle garda comme un sourire de printemps dans une année heureuse.

Malgré ses fréquentations d'hommes divers, aux doctrines différentes, elle parvint, dit encore M. Caro, « à maintenir en elle une doctrine toute d'idéal et de sentiment qui ressemblait assez à une sorte de platonisme chrétien. Leibnitz d'abord, et puis Lamennais, Lessing, puis Herder expliqué par Quinet; Pierre Leroux, puis plus tard Jean Reynaud, voilà les principaux maîtres qui l'empêchèrent, par des secours successifs, de trop flotter dans sa route à travers les diverses tentatives de la philosophie moderne. »

Dorénavant, George Sand prêtera son beau style passionné, les accents irrésistibles de sa voix pleine de promesses, à la cause socialiste. On retrouvera partout ce grand côté de sa nature, la sensibilité toute prête et la bonté abso-

lue. Par elle, le roman de son temps s'élèvera à une hauteur inconnue jusqu'alors. Elle continuera son œuvre dans un but fixé. A Balzac, qui lui disait, au moment où elle écrivait le *Compagnon du Tour de France :* vous faites l'épopée humaine, elle put répondre justement : non, ce titre est trop relevé, ce que je voudrais faire, c'est l'églogue humaine, le poème, le roman humain. Je me sens portée à le peindre tel que je souhaite qu'il soit, tel que je crois qu'il doit être. »

C'est sous la devise de saint Jean : « Aimons-nous les uns les autres », que fut composé le *Compagnon du Tour de France* dont l'idée a été puisée dans le *Livre du Compagnonnage*, signé Avignonnais la Vertu, compagnon menuisier, ouvrage qui renferme, entre autres, tout ce que pouvait livrer au public l'initié au compagnonnage. Dans son avant-propos, George Sand parle de la nouvelle littérature idéaliste à créer avec les mœurs populaires si peu connues des autres classes, littérature qu'elle fait commencer au sein même du peuple pour l'en faire sortir infiniment brillante, « ce peuple, dit-elle, qui forme la race forte où se trouvera la jeunesse intellectuelle dont elle a besoin pour prendre sa volée. »

Dans le *Compagnon du Tour de France*, le héros principal est un ouvrier intelligent, instruit, aussi avancé que possible, qui a une opinion personnelle sur le monde présent et aspire

à un meilleur devenir. Elle a tracé là un portrait, « le plus agréable et le plus sérieux possible, pour que tous les ouvriers intelligents et bons eussent le désir de lui ressembler, le roman n'étant pas forcément la peinture de ce qui est, la dure et froide réalité des hommes et des choses contemporaines. » Elle y montre aussi, non sans avoir fait crier à l'impossible, à l'exagération, non sans qu'on l'accusât de vouloir flatter, un autre ouvrier jeune et beau ; une femme de haute naissance n'appréciant que le cœur et l'esprit, aimant un homme du peuple.

A l'apparition de ce livre, la noblesse, la bourgeoisie et le clergé lancèrent les plus violents anathèmes contre l'auteur. Le clergé principalement se montra cruel, l'accusant « d'aller étudier les mœurs de la populace le dimanche, à la barrière, d'où elle revenait ivre avec Pierre Leroux. » Les procédés de notre sainte Église n'ont pas changé.

Dès lors les soutiens de la société rangèrent cet auteur « parmi les plus redoutables ennemis de leurs institutions sociales. »

Bien que n'ayant pas encore atteint le sommet de sa gloire, la fureur des uns et l'idolâtrie des autres formèrent une véritable tempête qui se déchaîna vers 1846-47. L'audace de ses réformes faisait demander vengeance aux conservateurs, tandis que les partis avancés élevaient des arcs

de triomphe. L'amour, la passion de l'humanité, le sentiment de la nature se développèrent encore en elle pour arriver au plus haut point dans les romans qui suivirent, surtout l'amour qu'on retrouve comme « l'initiateur suprême à la doctrine égalitaire. »

Horace, qui vint après le *Compagnon du Tour de France*, est une critique du « beau jeune homme » de son temps, d'un type très répandu et dangereux parce que muni d'une valeur réelle. A côté de lui paraissent « l'homme du peuple sublime, le héros du socialisme naissant, le type de toutes les vertus selon la morale nouvelle », puis la fille des champs admirable de pureté et s'élevant jusqu'à « symboliser l'âme héroïque et rêveuse du peuple des campagnes. »

Faisant suite à *Consuelo*, la *Comtesse de Rudolstadt* nous transporte au XVIII[e] siècle, tourmenté dans sa philosophie, dans son art et dans son besoin de merveilleux. Ce roman est un « mélange d'imagination et de philosophie sociale dont le fond repose sur la croyance au progrès et la nécessité de rétablir dans l'âme l'harmonie de ses facultés rompue par l'esprit de système. » Consuelo la bohémienne, l'errante, véritable enfant de la liberté, devenue comtesse de Rudolstadt sera toujours Consuelo, à la Cour de Frédéric, au milieu des intrigues, belle intelligence, grand cœur. Et le comte Albert, quelle

noble figure ! On lui reproche de déclamer de « vieilles phrases qui ont fait long service dans la *Démocratie Pacifique* de ce temps. Et puis ? En voulant « sanctionner l'amour, l'égalité, la communauté de tous, les éléments de bonheur » divague-t-on pour cela ?

Et cette vision du poète des destinées de l'humanité ! Brumes d'un symbolisme universel, a-t-on dit. Mais quel souffle les élève ! « Amis, nos rêves ne sont pas des rêves. Ils ne le sont que par rapport à la forme actuelle du monde. Mais qui a de l'initiative, de l'esprit ou de la matière ? L'Évangile dit : l'Esprit souffle où il veut. L'esprit soufflera et changera la face du monde. Créons donc, obéissons au souffle de l'esprit. »

Continuant de prophétiser, s'adressant toujours à Spartacus, il ajoute : « Celui qui oserait dire que l'essence divine qui est beauté, bonté, puissance, ne se réalisera pas sur la terre, celui-là est Satan. Celui qui oserait dire que l'essence humaine, créée à l'image de Dieu et qui est sensation, sentiment, connaissance, ne se réalisera pas sur la terre, celui-là est Caïn... que les rois sont faibles sur leur trône ! Ils se croient puissants parce que tout plie devant eux... Ils ne voient pas ce qui menace. Ah ! vous avez renversé les nobles et leurs hommes d'armes, les évêques et leur clergé, et vous vous croyez bien forts ! Mais ce que vous avez renversé était votre

force ; ce ne sont pas vos maîtresses, vos courtisans ni vos abbés qui vous défendront, pauvres monarques, vains fantômes ! Cours en France, Spartacus, la France va bientôt détruire... Hâte-toi, si tu veux prendre part à l'œuvre... C'est la France qui est la prédestinée des nations. J'entends retentir sur la France cette voix d'Isaie : « Lève-toi, sois illuminée, car ta lumière est venue et la gloire de l'éternel est descendue sur toi, et les nations marcheront à la lumière. »

Dans le *Meunier d'Angibault*, la richesse apparaît comme une barrière infranchissable entre l'homme et la vertu, la bonté, l'honnêteté, la fortune étouffant les âmes élevées. L'héroïne, belle dame de vieille aristocratie, n'hésite pas à sacrifier tous ses biens pour obtenir l'homme qu'elle aime, un artisan détestant plus, dans la noblesse, les privilèges que la race. Et tous deux, le sacrifice fait, vivront dans la pauvreté et le travail « en attendant qu'il se forme une association vraiment sainte, une sorte d'église nouvelle, où quelques croyants inspirés appelleront à eux leurs frères pour les faire vivre en commun sous les lois d'une religion et d'une morale qui répondent aux nobles besoins de l'âme et aux lois de la véritable égalité. »

De même que dans ses romans de pur sentiment, dans ses romans socialistes, George Sand est toujours « la douce Io du roman contempo-

rain » ; malgré l'emportement des thèses et quelque peu de déclamation, ses personnages qui jouent les rôles sympathiques sont marqués avant tout de tendresse et d'amour, mais d'un amour libre, immense, qui renferme tout, qui se replie sur les moindres choses et les enveloppe dans sa caresse naturellement parfumée.

Dans le *Péché de M. Antoine*, c'est, au milieu de communistes, l'héroïsme du cœur qui parle contre le froid égoïsme des idées bourgeoises que représente un industriel toujours en lutte avec son fils imbu des doctrines de Fourier, et qui ne veut pas vivre de l'exploitation du pauvre. Le fils l'emporte tout de même sur le père comme l'avenir l'emporte sur le passé. Il pourra essayer de mettre ses principes en action, grâce aux immenses propriétés que lui lègue en ces termes le marquis son beau-père : « Essayez donc, après avoir bien réfléchi et bien étudié la réalité, vous qui avez toujours rêvé le salut de la nature humaine dans l'organisation et le développement de la science agricole... Quelque parti que vous sachiez prendre, quelque faute que vous commettiez, ou quel que soit le succès qui couronne vos efforts, je vous avoue qu'il m'est impossible d'être inquiet pour l'avenir du monde. En vain l'orage passera sur les générations, en vain l'erreur et le mensonge travailleront pour perpétuer le désordre affreux que certains esprits appellent

apparemment aujourd'hui, par dérision, l'ordre social, en vain l'iniquité combattra dans le monde : la vérité éternelle aura son jour ici-bas. Et si mon ombre peut revenir dans quelques siècles visiter ce vaste héritage et se glisser sous les arbres antiques que ma main a plantés, elle y verra des hommes libres, heureux, égaux, unis, c'est-à-dire justes et sages... Ceci sera le jardin de la commune. »

Vint 1848. La lutte demandait de réunir autour du drapeau socialiste toutes les forces éparses. Accourue au vent de la révolution, George Sand fut de l'action. Dans ses *Souvenirs de 1848*, son amour du peuple éclate à chaque page. Ici, dans *les rues de Paris en 1848*, où elle voit circuler la vie de la France, où chacun salue l'avènement de la République, elle nous montre ces enfants de la grande ville, nés dans la misère, élevés dans la souffrance, « riches en émotion, en intelligence, en activité, sujets à de violentes réactions », enfants « prêts à aider à planter l'arbre de la liberté à tous les carrefours de l'univers. » Et toujours son adoration chrétienne qui paraît, car elle fut profondément religieuse : « l'image du crucifix planait au-dessus de la foule à côté du drapeau de la République, alliance naturelle et parfaitement logique. » Peut-être que de nos jours, ce langage de sens juste à son époque se modifierait-il sous le coup des derniers événements politiques.

Elle nous montre aussi qu'elle est bien femme, bien nerveuse, accessible parfois aux émotions violentes, au charme de la force, de la brutalité du but : « si le tambour n'existait pas, dit-elle en regardant passer le cortège des futurs libérateurs de l'Europe, il faudrait l'inventer ; sa voix rauque et vibrante ressemble à celle du peuple, elle frappe sur les nerfs, elle excite le sang, elle déchire l'oreille et remue la fibre belliqueuse. »

Plus loin, parlant de la journée du 20 avril, de la fête de la Fraternité où le peuple défila en appareil de guerre, nous la trouvons encore partisan de la force. « La force paralyse la force. Le peuple est entré dans le règne de la force, c'est le principe de la souveraineté. » Mais elle prend soin cependant d'indiquer que le fusil, de la masse dans ce cas, représente la ferme volonté de la masse de conserver ses droits. D'ailleurs, fait-elle remarquer, les armes étaient couvertes de rubans et de fleurs, « les jeunes lilas à peine éclos aux premières brises d'avril furent dépouillés et se répandirent au bout des fusils, comme une forêt qui marche, appelant ainsi la poésie au secours de la force. »

D'autres pages sont consacrées à Lamennais et à son projet de constitution, dans lesquelles elle combat le principe de l'autorité d'un seul.

La liberté de conscience, toutes les Églises protégées et salariées par l'État, « aussi bien l'Église icarienne si Cabet veut organiser un clergé icarien, que l'Eglise catholique forme avec la religion à venir la question de demain. » Elle pense que le peuple intelligent ne croit plus et ne croira jamais plus à la divinité de Jésus, par conséquent à tout l'édifice symbolique du culte ; mais il l'aime, il le comprend comme « le premier et l'immortel apôtre de l'égalité, » comme « enfant du peuple martyr de la vérité, victime dévouée pour la cause du faible, du pauvre et de l'esclave. » C'est « sa lumière, son ami, son symbole, son espoir » et il n'ira plus aux prêtres « qui en ont fait un faux dieu. » L'Eglise catholique, dit-elle, n'est plus qu'une secte « qui a la prétention d'avoir le monopole des formules. » Mais le christianisme républicain « se constitue dans les sentiments et dans les actes à l'état de religion universelle. » Elle croit que le culte de la génération dont l'idéal religieux est la fraternité « deviendra le culte de l'humanité. »

Et dans son *Père communiste*, comme elle nous ramène à un temps bien proche de nous : « A Paris on est factieux dès qu'on est socialiste. En province on est communiste — aujourd'hui on dit anarchiste — dès qu'on est républicain, et si par hasard on est républicain socialiste, oh ! alors, on boit du sang humain, on tue les petits enfants,

on bat sa femme, on est banqueroutier, ivrogne, voleur et on risque d'être assassiné au coin d'un bois par un paysan qui vous croit enragé, parce que son bourgeois ou son curé lui ont fait la leçon. »

Puis plus loin, dans sa préface aux *Travailleurs et propriétaires* de Victor Borié, passant au communisme qu'elle voyait alors « comme une idée vague et incomplète, puissante, à l'état d'aspiration » et qui prendra possession de l'avenir lorsqu'il aura trouvé sa formule et quand il sera devenu religion, la question, ajoute-t-elle, « est de savoir si étant une religion, le communisme pourrait être une forme de société. » Mais, à son sens, il ne peut devenir une loi politique et sociale comme l'ont cru les adeptes. Puis elle résume sa pensée sur le rôle du roman, point important dans cette étude : « L'auteur du voyage en Icarie pourra faire un roman et réaliser le rêve d'une colonie où régnera la fraternité modèle. Moi aussi j'ai fait des romans. Il est permis à tout le monde d'en faire et de lancer son âme à travers tous les rêves de l'idéal. Il est bon même que ces sortes de fantaisies généreuses et naïves, plus ou moins bonnes, plus ou moins folles, viennent de temps en temps chanter un cantique de fraternité évangélique à l'oreille de l'homme qui rêve loin du tumulte des passions égoïstes. Il est permis aussi à tout le monde de fonder une communauté où les

âmes fraternelles viendront mettre en commun leurs croyances, leurs pensées, leurs sentiments et les fruits de leur travail... *Mais les romans sont des romans et non pas des constitutions.* »

*
* *

Frédéric Soulié fut certes le contempteur d'une société qu'il représenta corrompue, vicieuse et criminelle. En se donnant tout entier au roman et au drame, il savait quelle action la littérature a sur le monde. En montrant sur tous les degrés de l'échelle sociale le vice et l'infamie régnant, le vol, le faux, la trahison, le rapt, l'adultère, l'inceste, le fratricide, le parricide, il communiqua au lecteur ou au spectateur l'horreur de l'infamie, le besoin de se sentir vivre dans une autre société qne celle qu'on lui dépeignait. Un sentiment de haine contre le mal, de l'amour pour le bien, voilà ce que tira le peuple de l'œuvre de Frédéric Soulié.

L'ouvrage qui donne le plus l'idée de sa valeur littéraire, en ce qui concerne cette étude, est sans contredit *les Mémoires du Diable.* A la manière d'Arioste, les histoires s'enchevêtrent les unes dans les autres, ne faisant ressortir les points culminants que lorsque l'intérêt est de les montrer. L'habileté dramatique est incontestable, l'intérêt

ne s'évanouit jamais, l'imagination est toujours forte.

Au point de vue religieux, Soulié attaque l'Église. Les prêtres y sont représentés comme des égoïstes, des ambitieux, des êtres en dehors de la société, sans aucune de ces nobles passions qui élèvent l'homme. Ils marchent tous vers un but qu'ils doivent atteindre quand même : dominer pour dominer ; et pour y arriver, rien de ce qui est humain et bon n'est épargné quand il le faut. Dans *les Deux Cadavres*, dans ses romans historiques du Languedoc, l'Église agit. Dans le *Vicomte de Béziers*, la figure sombre et fatale de saint Dominique domine tout le drame, farouche, sanguinaire.

L'impression de ces écrits resta ineffaçable aux yeux du peuple qui admettait sans conteste les jugements et les récits qui le frappaient vivement. Une profonde antipathie s'en dégage contre le clergé, contre la religion.

Dans *les Mémoires du Diable*, dont le succès fut énorme — dix parties, huit volumes, cent chapitres — la religion y est flétrie dans ses représentants, un archevêque, un évêque, un abbé. L'aristocratie y paraît, avec des échantillons de nobles égoïstes, criminels, se mouvant dans un monde infâme, souillés de hideux forfaits.

La bourgeoisie montre des ridicules et des infamies qui atteignent tous ses membres. Quant

aux constitutions sociales, elles y sont attaquées principalement dans la justice.

On a reproché à Frédéric Soulié le manque de correction, de perfection de la forme. Il travaillait tant et si vite — et pour un public spécial qui ne s'arrête pas avant tout à des beautés de style! — Sa réputation populaire tint à la création, à l'étude des caractères, à l'agencement des scènes, à la combinaison des effets. Le lecteur est pris par lui dès l'ouverture du livre; le spectateur dès l'exposition du drame. Charmé, captivé, celui-ci se sent sous le coup de poignantes scènes qui provoquent la terreur et la pitié, et il ne quitte le théâtre ou le livre que rempli d'émotions profondes et ineffaçables, but de l'auteur.

Frédéric Soulié mourut à la veille de la Révolution de 1848. Victor Hugo prononça son éloge sur sa tombe :

« Il est mort comme un sage qui croit parce qu'il pense, il est mort doucement, dignement, avec le candide sourire d'un jeune homme, avec la gravité bienveillante d'un vieillard. Sans doute il a dû regretter d'être contraint de quitter l'œuvre de civilisation que les écrivains de ce siècle font tous ensemble et de partir avant l'heure solennelle, et prochaine peut-être, qui appellera toutes les probités et toutes les intelligences au saint travail de l'avenir. Certes, il était propre à ce glorieux travail, lui qui avait dans le

cœur tant de compassion et tant d'enthousiasme, et qui se tournait sans cesse vers le peuple, parce que là sont toutes les misères, parce que là aussi sont toutes les grandeurs. Ses amis le savent, ses ouvrages l'attestent, ses succès le prouvent, toute sa vie Frédéric Soulié a eu les yeux fixés dans une étude sévère sur les clartés de l'intelligence, sur les grandes vérités politiques, sur les grands mystères sociaux. »

Déjà révolutionnaire avec Soulié, le roman-feuilleton est socialiste avec Eugène Sue. D'autres que lui, dont nous ne parlerons pas parce qu'il les contient tous, furent aussi des porte-voix dans ce genre. Ils continuaient, mais en progressant, le travail révolutionnaire de 1789, substituant à la bourgeoisie déchue le prolétariat, dans un sentiment de charité et de justice.

Après s'être amusé, dans divers romans, en fortuné, en favorisé, des énormités et des difformités des maudits, Eugène Sue eut enfin sa vision. « Il écouta la voix du peuple lui criant dans son cœur : Je suis plus malheureux que méchant et si je suis méchant, c'est que je suis malheureux. Alors il brûla ce qu'il avait adoré et honora ce qu'il avait honni. L'aristocrate se fit démocrate. »

Félix Pyat, de qui sont ces lignes, faisant représenter *les Deux Serruriers*, lui avait dit à la première, sur un compliment où tenait le mot

révélation : « Oui, la révélation du chien au chasseur. J'ai fait lever le lièvre, vous le tuerez. Vous tirez mieux que moi... mais ne perdez plus votre poudre. Jusqu'ici vous ne voyez guère qu'un monde mort : le noble, ou mourant : le bourgeois. C'est le passé ou au plus le présent qui passe. Je vous montre le monde qui vient, l'avenir, le peuple. La vie est là ! L'art doit descendre ou monter là... L'art doit montrer l'homme, ce qu'il peut être dans ce qu'il est, l'idéal dans le réel. »

Dès cette époque Eugène Sue se déclara socialiste.

Les *Mystères de Paris* (1842 *Journal des débats*) suivis du *Juif Errant* (1844 *Constitutionnel*) et des *Mystères du peuple* (1849-56) constituent ses principaux romans socialistes, en même temps que les plus retentissants feuilletons d'alors.

Une révolution datant de 1836, dans le journalisme, avait, tout à coup, donné au roman une publicité immense en le mettant à la portée et dans la main de toutes les classes de la société, du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant, du vieillard et de l'enfant, de la femme et de la jeune fille, par la création du roman-feuilleton. L'influence est impossible à dire, de cette littérature nouvelle, hardie dans ses descriptions, paraissant singulière alors par les idées qu'elle abordait, vraiment palpitante d'intérêt. Les prix d'abonnement des journaux furent baissés et l'on

cite le cas du *Constitutionnel* qui gagna vingt mille abonnés avec un seul roman. Le journal devint plus littéraire que politique ; son feuilleton avait plus d'importance que son article de fond. L'engouement fut tel qu'on ne s'occupa d'abord que du roman paru ou à paraître, le roman prenant part à toutes les passions du jour; il était historique, philosophique, politique, moraliste. Il abordait la peinture de la vie. Le succès fut complet. Le roman-feuilleton fit la conquête de toutes les familles. Il fallait l'avoir lu afin de ne point passer pour un ignorant.

Süe touchait dans ses feuilletons aux questions les plus graves et les plus difficiles que l'homme puisse poser. Comprenant son rôle comme un apostolat relatif, il voulait que son œuvre servît à ramener l'idée de justice dans le monde. Tous lurent avec avidité les *Mystères de Paris*, les uns y trouvant une menace, les autres une espérance. Louis Ulbach ne craint pas de dire à ce sujet que « Sue eut la gloire, par la seule puissance de l'intention, d'agir sur la Révolution, d'y aider et d'associer son nom d'une façon impérissable à l'histoire de nos agitations sociales. » Et la critique admiratrice s'exprime ainsi à ce sujet : « Lorsque, le 24 juin 1848, la société eut à se défendre contre une formidable insurrection, que disaient les malheureux qui l'attaquaient avec un courage surhumain? Ils

disaient et pensaient ce qu'avait dit et pensé Eugène Sue. Ils mettaient en action ses romans. Las de souffrir, ils venaient les armes à la main réclamer leur part de jouissances et de félicité (1). »

Eugène Sue était un homme de bonne foi. Il animait ses personnages avec passion et les croyait ce qu'il les faisait, du moins dans le feu de l'écriture et de l'inspiration. Il détestait, il haïssait les monstres qu'il mettait en scène et avait des extases réelles devant les anges de son imagination. Pour le peuple c'était bien là l'auteur favori qui savait frapper sa sentimentalité au bon moment et séduire son opinion. Toujours un héros fort, énergique, dominant la société de toute l'ampleur de son génie, la charmant de toute la douceur de sa bonté. C'était le type de l'homme-providence qui remet chaque chose à sa place ici-bas, redressant les erreurs de la société, relevant ses faiblesses, ses fautes et châtiant et récompensant selon la justice.

Mais à côté de la richesse et de la mobilité de l'imagination, de l'habileté ouvrière, on sent le manque de mesure, de cette profondeur, de cette sobriété de style qui font les œuvres magistrales. Eugène Sue n'a pas écrit pour la méditation, mais pour l'emballement.

(1) Menche de Loisne.

En ce qui concerne la religion, le romancier s'acharne dans ses œuvres à ruiner le catholicisme et sa morale, au profit d'un panthéisme social. Dans ce qui regarde le fonctionnement de la société, il fait disparaître la responsabilité individuelle devant la responsabilité collective. C'est la société qui réduit le prolétaire au crime et sa fille à la débauche ; seule la société doit répondre des misères découlant du vice et de la prostitution. En bas s'animent la vertu et la fatalité, en haut la bassesse. Il dit au peuple : Tu souffres par la faute des prêtres et des riches, cependant Dieu t'a créé pour satisfaire librement tes penchants. La misère et le crime te réduisent et cependant tu as une âme pure, et tu vaux mieux que les fortunés, que les dirigeants, lâches et pervertis, représentant le mal. Enfin, montrant l'homme fort — la Révolution — il présente le sauveur — le remède.

Le genre dramatique étant de tous les genres de littérature celui qui exerce la plus grande influence sur les mœurs et sur l'esprit des masses, Eugène Sue mit ses romans au théâtre, car la mise en scène, le jeu des acteurs, l'illusion des décors, le prestige des costumes, développent plus les émotions que le livre, donnent plus de force, plus d'expression au talent de l'auteur, touchent plus vivement celui qu'il veut toucher.

En 1848, le romancier publia deux manifestes

révolutionnaires, le *Républicain des Campagnes* et *le Berger de Kravan.*

Il fut élu représentant pour le département de la Seine à l'Assemblée législative, puis partit en exil après le coup d'Etat du 2 décembre à Annecy où il mourut.

CHAPITRE VIII

LA CHANSON

BÉRANGER ET PIERRE DUPONT

La chanson est en France l'expression naturelle des sentiments. On chantait les amours et la chevalerie avec les troubadours et les poètes. On chantait pendant la guerre, on chantait avec Rivarol quand s'écroula l'ancien régime, et la *Marseillaise* enthousiasmait les défenseurs de nos frontières et encourageait les Girondins montant à l'échafaud.

Durant l'époque impériale, Desaugiers mit des sourires sur les lèvres. Puis Béranger chanta.

La véritable voie de celui-ci fut la « chanson libérale et patriotique qui restera sa grande innovation », dit Sainte-Beuve. *Chansons* (2 vol., 1821) évoquait dans la mémoire de tous les victoires et les humiliations récentes. Les *Chansons*

inédites (1828) lui valurent de la prison et une renommée à laquelle Charles X fit allusion dans son discours du Trône.

Après la Révolution de 1830, qu'il avait pressentie et à laquelle il contribua, il conseilla le ralliement à la monarchie du 9 août comme un acheminement vers la République.

Béranger devint alors le « solliciteur universel » en faveur des infortunes et des injustices. Il n'est pas socialiste dans le sens vrai du mot. L'ardent besoin d'aimer ne lui fait pas découvrir les immenses horizons dont la ligne s'abaisse au-delà des frontières, sur l'humanité. Mais il subit l'influence de son temps et fut, croyons-nous, sincère à ce moment. Quoi qu'il en soit, sa gloire fut grande. Ce fut un homme tout à fait important et nombre d'écrits ont été publiés sur son rôle en politique par des amis et des ennemis comme Louis Blanc, Lamartine, George Sand, Jules Janin, Alexandre Dumas, Michelet, d'une part, et Sainte-Beuve, Louis Veuillot, Renan, Proudhon, Louis Ulbachs, etc., de l'autre.

Dans ses *Chansons nouvelles et dernières* (1833), livre dédié tardivement à Lucien Bonaparte, il devient l'écho des préoccupations sociales, simplement. *Jacques le vieux Vagabond*, *Jeanne la Rousse*, *les Fous*, *la Prédiction de Nostradamus*, *le Suicide*, citées comme les meilleures pièces de cet ouvrage, donnent à l'œuvre de Béranger un

goût d'amertume qui ne l'imprégnait pas encore.

A vrai dire, Béranger a été plutôt le chansonnier de la bourgeoisie dont il a chanté les variations morales et politiques — car il y eut une petite partie de la bourgeoisie qui fut socialiste, vaguement.

« Mais personne n'a dit en termes plus doux et plus pénétrants les petites joies et les grandes douleurs des petites gens » (1) que Pierre Dupont. La seule menace qu'il ait peut-être proférée est dans le *Pain*, où, avec une âpre éloquence, une amertume farouche où l'on sent passer le vent de la tempête, il peint le peuple qui a faim.

Les chansons politiques ou socialistes de Pierre Dupont vinrent après ses *Chansons rustiques*, où la mélancolie des horizons un peu restreints de la délicieuse campagne lyonnaise apparaît dans chaque strophe, « où l'homme fait entendre plus de soupirs que de cris de gaîté, et où la nature, dont notre poète sent admirablement l'immortelle fraîcheur, semble avoir mission de consoler, d'apaiser, de dorloter le pauvre et l'abandonné (2). »

Pierre Dupont représente bien cette génération enthousiaste, croyante et désintéressée de 1848, de l'ère chevaleresque du cycle républicain. « En 1846 ou 47, dit son grand ami Baudelaire, plutôt en 46, il me parla d'un petit poème qu'il venait

(1) Baudelaire.

(2) *Id.*

de composer et sur la valeur duquel son esprit était très indécis. Il me chanta, de cette voix si charmante qu'il possédait alors, le magnifique *Chant des Ouvriers*. Il était vraiment très incertain, ne sachant trop que penser de son œuvre... Le fait est que c'était pour lui une veine nouvelle; je dis pour lui, parce qu'un esprit plus exercé que n'était le sien à suivre ses propres évolutions aurait pu deviner, d'après l'album des *Paysans*, qu'il serait bientôt entraîné à chanter les douleurs et les jouissances de tous les pauvres.

« Ce chant était-il un de ces atomes volatils qui flottent dans l'air et dont l'agglomération devient orage, tempête, événement? Etait-ce un de ces symptômes précurseurs tels que les hommes clairvoyants les virent alors en assez grand nombre dans l'atmosphère intellectuelle de la France? Je ne sais; toujours est-il que peu de temps, très peu de temps après, cet hymne retentissant s'adaptait admirablement à une révolution générale dans la politique et dans les applications de la politique. Il devenait presque immédiatement le cri de ralliement des classes déshéritées. »

Dès lors, dans ses vers se retrouvent les échos et les bruits de la période révolutionnaire.

En 1851, quelques nouvelles chansons socialistes lui valurent une condamnation à sept ans

de déportation. Mais il fut gracié presque aussitôt et retourna dans sa province continuer son œuvre au milieu de la nature à laquelle il devait infiniment plus qu'à l'art, étant de ces poètes qui ne « trouvent que par la spontanéité de leur âme l'expression, le chant, le cri, destinés à se graver éternellement dans toutes les mémoires. »

*
* *

De ce rôle des écrivains socialistes dans le mouvement de 1848, que dira-t-on plus tard, lorsque, ayant traversé les années, leur propagande enthousiaste aura produit plein effet? Lui accordera-t-on la prépondérance?

Un défenseur de la vieille société (1) écrivait au sujet de l'influence de la littérature sur son époque : « Lorsqu'il y a soixante ans éclata cette révolution qui ébranla le monde, les penseurs se demandèrent qui avait déchaîné cette soudaine tempête ; et aux lueurs sinistres de la foudre frappant autour d'eux toutes les institutions civiles, sociales et religieuses, ils aperçurent Voltaire et Rousseau, que suivaient de bien près Beaumarchais, Diderot, Helvétius et tous ces philosophes, ces poètes, ces encyclopédistes qui pendant trente ans, aux applaudissements de la noblesse et de

(1) Menche de Loisne (1851).

la bourgeoisie, avaient sapé sans relâche les bases de l'ancienne société française. Aujourd'hui ces passions qui agitent la France, d'où viennent-elles? Hommes de lettres et philosophes du dix-neuvième siècle, est-ce vous qui les avez engendrées, est ce vous qui les avez développées? Porterez-vous devant l'histoire, comme vos devanciers, la terrible responsabilité de ces tourmentes sociales qui ébranlent l'humanité jusque dans ses fondements? »

DEUXIÈME PARTIE

DE 1848 A LA COMMUNE

Le mouvement en France de juin 1848 au 2 décembre 1851. — L'Empire. — La première décade et l'assoupissement. — La seconde décade ; militants et théoriciens ; le Manifeste des soixante ; l'Internationale. — Le mouvement en Allemagne ; l'opposition de 1840 ; William Weitling, K. Grun, Moritz Hess, Adolphe Ruge, Wolf, etc. ; Engels, Karl Marx, Rodbertus, Lassalle. — Le mouvement en Angleterre : les précurseurs et le socialisme actuel.

Le Second Empire français, fondé par le crime et tombé dans la lâcheté, vécut d'erreurs et de mensonges. Il apparaît dans l'histoire socialiste comme un affreux cauchemar dans un sommeil de plomb. C'est, après l'aurore tendre et pleine

d'espérance d'un jour nouveau tout embaumé d'amour, la terre rouge de sang, le ciel noir, l'orage lamentable qui disperse, qui foudroie, qui anéantit.

Certains, voyant de haut, prétendent qu'il fut utile que cette jeunesse d'un monde adorable mourût dès son éveil, car elle était trop éprise de chimères. Ceux-là peuvent dire que l'Empire fut une sorte de trêve au bénéfice des sciences qui, par leurs résultats, permettraient aujourd'hui de réaliser l'idéal socialiste. Mais nous, qui ne sommes que des hommes, qui ne voyons pas les choses rien que sous leur aspect d'éternité, nous ne pouvons que flétrir et l'époque et l'idée napoléonienne avec son sabre, son étouffoir et son bonnet de Basile.

Déjà, à la suite de la sauvage répression parisienne de juin, jusqu'au 2 décembre 1851, le prolétariat semble, après avoir perdu sa sève dans la terrible crise, vouloir, non pas s'endormir, mais se laisser aller, bien que cette phase soit fertile en incidents relatifs aux luttes de classes.

Affaissé, en pleine décadence, dans la première période de l'Empire qui va jusqu'en 1860, le socialisme « s'efface en une résignation d'impuissance ». Proudhon est bien toujours debout, il exprime bien toujours ses mêmes idées, dans une forme embellie, mais il est seul ou presque seul. Pas de nouveaux théoriciens. La pensée socialiste

est épuisée, alors ses écrivains se répètent; elle est étouffée par le césarisme qui corrompt toute idée nouvelle, alors ils se taisent.

Le prolétariat, dompté, se plie sous un joug abominable. L'emplissage des ventres s'accomplit laborieusement. Le bourgeois triomphant boit, mange, s'amuse, s'enrichit pour la plus grande gloire de cette lignée dont nous possédons encore quelques échantillons.

Mais voici les élections de 1861. Depuis quelque temps déjà, la chaîne se renouait avec 48. Le monde des travailleurs était tourmenté. Il manifesta timidement d'abord. Il avait souvenir des journées sanglantes. Il ne veut pas encore user des moyens violents. Il se jette dans le mutuellisme de Proudhon qui vient de publier son dernier livre : *De la Capacité des Classes ouvrières.* Il s'enlise dans l'abstention. Le pouvoir ne dit rien, lui, car il compte bien s'emparer, à son heure, du mouvement.

Mais soudain part d'Allemagne ce grand courant qui unit dans l'Internationale le prolétariat d'Europe. Alors une nouvelle lutte commence. De 1860 à 1870 nous voilà donc en pleine période militante. Les théoriciens, eux, sont en petit nombre : Ch. Fauvety qui dit procéder de Pierre Leroux; sous l'influence de l'esprit scientifique d'alors, sa doctrine est plus positive. Il eut pour collaborateurs Chavée l'orientaliste, madame d'Hé-

ricourt, auteur de la *Femme affranchie;* Baudet-Dulary, disciple de Fourier; Krolikowski. Puis Eugène Nus, dramaturge, qui fit les *Grands Mystères* et *Dogmes nouveaux;* Louis Ménard, Eugène Bonnemain qui publia l'*Histoire des Paysans;* Godin Lemaire, fondateur du familistère de Guise, auteur des *Solutions sociales*, qui donnent l'idée inspiratrice du familistère.

Alfred Naquet publia en 1868 *Religion, Propriété, Famille*, qui le rangea alors parmi les socialistes révolutionnaires. Claude Pelletier, mutuelliste à bases collectivistes, exposa sa théorie atercratique principalement dans son œuvre intitulée : *Les Soirées socialistes*. « Plus de gouvernement, dit-il, la justice et la liberté avant tout. Point de communauté, mais collectivisation de toutes les propriétés susceptibles de devenir des instruments de travail et de servir à la reproduction générale des richesses. » Atercratie est par lui expliqué ainsi : « de deux mots grecs, *Ater*, sans ; et *Cratos*, gouvernement, au lieu d'anarchie qui est pris en mauvaise part et signifie désordre pour la presque totalité des gens. J'ai voulu qu'il fût bien établi dans l'esprit de mon lecteur que toutes les craties, qu'elles soient démo, aristo, pluto, ochlo, théo ou autres, sont des traquenards où, tour à tour, les simples ont été pris... Toutes les craties sont oppressives, car aucune ne peut permettre à l'homme d'être

son souverain. » Cependant des combattants nouveaux surgissent pour la propagande de l'idée socialiste. Ce fut d'abord par le *Manifeste des soixante* dans lequel ils protestèrent qu'ils voulaient être des hommes libres et égaux et non plus des clients et des assistés. C'était à propos des élections supplémentaires de 1864.

Proudhon mourant, dit Benoît Malon, écrivit à l'intention des Soixante : *De la Capacité politique des Classes ouvrières.*

« *Le Manifeste des soixante* est un document capital pour l'histoire du prolétariat parce qu'il établit, avec une netteté qui n'a guère été surpassée depuis, le principe de la lutte des classes, et c'est un témoignage non moins important de l'esprit qui animait à cette époque la majorité du monde du travail, parce qu'il a répudié très explicitement le communisme. En voici les affirmations principales : « Le droit politique égal implique un droit social égal. La bourgeoisie, notre aînée en émancipation, dut en 1789 absorber la noblesse et détruire d'injustes privilèges. Il s'agit pour nous, non de détruire les droits dont jouissent justement les classes moyennes, mais de conquérir la même liberté d'action... Pas de loi agraire... La liberté, le crédit, la solidarité ; voilà nos rêves... La misère n'est pas d'institution divine. Nous voulons non l'aumône, mais la justice. Nous ne haïssons pas

les hommes : nous voulons changer les choses. » On comprend que Proudhon trouvant sa philosophie si fidèlement reproduite ait approuvé dans sa *Capacité des classes ouvrières* l'intégralité de ces déclarations. »

Dans ce livre, il se propose de démontrer :

« 1° Que, depuis 1848, la classe ouvrière, au point de vue de ses rapports avec la société et avec l'État, a acquis conscience d'elle-même ;

» 2° Que, depuis 1863, comme être collectif, moral et libre, elle se distingue de la classe bourgeoise, elle en sépare ses intérêts, elle tient à ne plus se confondre avec elle, elle s'est créé une notion de sa propre constitution, elle connaît les lois, conditions et formules de son existence, elle en prévoit la destinée et la fin ; elle se comprend elle-même dans ses rapports avec l'État, la nation et l'ordre universel ;

» 3° Mais que la classe ouvrière n'est pas en mesure de déduire, pour l'organisation de la société, des conclusions pratiques qui lui soient propres, et qu'au cas où le pouvoir, par la déchéance ou la retraite de la bourgeoisie, lui serait dévolu, elle n'est pas en mesure de créer et de développer un nouvel ordre politique. »

La politique abstentionniste qui y est recommandée aux ouvriers, de plus, le coopératisme, « moyen nouveau et adroit pour le gouvernement de paralyser les tendances révolutionnaires, »

amena la lutte contre les collectivistes, blanquistes et autres.

Pendant que l'Internationale s'étendait en France, notamment à Paris, à Lyon, à Marseille, à Rouen, à Saint-Étienne, à Roubaix, et que les ouvriers de toutes les professions réclamaient par une série de grèves une amélioration de leur sort, préludant ainsi au réveil prochain du prolétariat français, un groupe d'étudiants, sous l'inspiration de Blanqui, affirmait le socialisme révolutionnaire. Au congrès de Liège (1865), ils déclarèrent nettement la guerre à l'Empire et à la bourgeoisie de toutes nuances. Parmi ces initiateurs on trouve Tridon, Protot, Humbert, Flourens, Jaclard, Longuet, Rogeard, Vaillant, Vallès, Régnard, Rigault, Levraud, Rey, etc., dont beaucoup furent plus tard membres de la Commune. Ils publièrent d'abord le *Journal des Écoles* et la *Rive gauche* que l'Empire condamna et supprima.

Entre les socialistes internationalistes dont l'organe était la *Tribune ouvrière* (1866) et les socialistes révolutionnaires, il y eut bientôt la guerre, les révolutionnaires reprochant aux internationalistes de s'attarder au mutuellisme de Proudhon. Mais ils se réconcilièrent sous le coup des poursuites contre l'Internationale. Déjà le socialisme avait eu sa publication spéciale, le *Courrier français*, fondé par Vermorel, où col-

laborèrent les principaux adeptes du mutuellisme. Le socialisme coopératif se développait, représenté d'abord par la *Mutualité* de Jules Vinçard et par l'*Association*, dont le rédacteur principal était Chaudey. Ces deux revues disparurent rapidement, et le mouvement coopératif continua dans la *Coopération*, avec Davaud, Élie Reclus, André Leo, Verdure, Isoard, P. Blanc.

Mais en somme, répétons-le, la deuxième décade de l'Empire fut surtout militante, peu littéraire.

A dater de l'Internationale, le socialisme français subit une impulsion considérable.

Sous le Second Empire, la richesse publique s'était accrue énormément en raison du développement du système industriel, développement particulier à l'Europe occidentale. Les travailleurs, ayant contre eux la puissance capitaliste, reconnurent spontanément qu'ils devaient s'unir pour la lutte, se discipliner. De plus, Marx, Blanqui, Lassalle, Proudhon enseignaient que les frontières sont temporaires, que l'exploitation industrielle est uniforme et que, « sur une structure économique généralisée, s'étaie une structure sociale partout identique, en dépit des différences transitoires des régimes politiques. »

De cette constatation très simple est née l'Internationale dont le manifeste inaugural est l'œuvre

de Karl Marx, associé aux mutuellistes parisiens :

« Considérant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, que les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous des droits et des devoirs égaux et à anéantir la domination de toute classe ; que l'assujettissement économique des travailleurs aux détenteurs des moyens de travail, c'est-à-dire des sources de la vie, est la cause première de leur servitude politique, matérielle et morale ;

» Que l'émancipation économique des travailleurs est conséquemment le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen ;

» Que tous les efforts faits jusqu'ici ont échoué, faute de solidarité entre les ouvriers des diverses professions dans chaque pays, et d'une union fraternelle entre les ouvriers des diverses contrées ;

» Que l'émancipation du travail n'étant un problème ni local, ni national, mais social, embrasse tous les pays dans lesquels la vie moderne existe, et nécessite, pour sa solution, leur concours théorique et pratique.

» Que le mouvement qui reparait parmi les ouvriers des pays les plus industrieux de l'Europe,

en faisant naître de nouvelles espérances, leur donne un avertissement solennel de ne pas retomber dans les vieilles erreurs, et les pousse à continuer immédiatement leurs efforts encore isolés ;

» Pour ces raisons,

» Les soussignés, membres du conseil élu par l'assemblée tenue le 28 septembre 1864 à Saint-Martin's Hall à Londres, ont pris les mesures nécessaires pour fonder l'Association Internationale des travailleurs. Ils déclarent que cette association Internationale, ainsi que toutes les sociétés ou individus y adhérant, reconnaîtront comme base de leur conduite envers les hommes, la vérité, la morale, la justice, sans distinction de couleur, de croyance ou de nation.

» Ils considèrent comme un devoir de réclamer pour tous les droits de l'homme et du citoyen : pas de devoirs sans droits ; pas de droits sans devoirs. »

La formation et le développement de l'Internationale ont aidé largement à réorganiser le prolétariat français. Elle a réuni les travailleurs, leur a donné une idée de la force du mouvement ouvrier au moment où l'action serait unifiée et centralisée.

« Au début de 1870, le peuple a consommé sa régénération, revivifié par le grand souffle de pensée qui s'est élevé d'Allemagne, et qui va

souder au socialisme communiste et demi-mystique de 1848 le socialisme scientifique de l'avenir... Malgré les deux courants qui la divisent, la classe ouvrière française a reconstitué ses forces avec une admirable célérité. Si elle n'a pas, comme la Social-Démocratie allemande, des chefs d'un prestige incontesté, elle est prête pour l'action immédiate. Ce qui l'affaiblira, ce qui contribuera à perdre la Commune, c'est encore le défaut de discipline et d'organisation. De plus, le socialisme est enveloppé, pénétré de ces éléments libéraux, petits bourgeois, qui déjà ont essayé de capter 48, et qui, soit par intérêt d'ambition, soit par enthousiasme mal raisonné, se jettent de temps à autre vers les doctrines avancées. Mais il y a loin pourtant des masses amorphes et incultes de juin aux groupements à demi éduqués, soucieux de discussions, anxieux d'idées, qui lassent la police impériale par leur infatigable activité, et qui vont asseoir, au milieu d'une formidable crise sociale, le principe républicain. »

*
* *

Voyons, maintenant, après la défaite du socialisme français de 1848 qui sembla la défaite du parti entier en Europe, ce qui se passa en Allemagne. Éprise tardivement de l'idée nouvelle par la faute d'un état particulier, l'Allemagne était

encore à cette époque sous le joug du féodalisme, détruit ou du moins réduit en France et en Angleterre. Son empire s'exerçait particulièrement sur le paysan. La bourgeoisie n'était pas assez riche et unie comme chez nous pour imposer ses besoins à l'attention du gouvernement qui réservait ses faveurs à la noblesse. De plus, la dispersion des districts manufacturiers empêchait le contact des ouvriers et, par là, la propagation des doctrines.

Mais, vers 1840, la bourgeoisie et la classe moyenne créèrent un mouvement d'opposition libérale. Quant à l'ouvrier, il en était encore à apprendre pourquoi il était malheureux. Cependant, petit à petit, épris du mode de vie moderne mené dans quelques centres usiniers, il arriva à former un noyau. Sa première manifestation date des insurrections de Silésie et de Bohême en 1844.

A la naissance du mouvement socialiste en Allemagne, ce n'est, en apparence, qu'incohérence, inconséquence et contradiction.

« C'est de France que vinrent les idées de réforme et de révolution sociale, bien que la pensée allemande eût depuis longtemps fait des excursions dans le domaine socialiste avec Richter, Kant, Schelling, Gœthe, Strauss, Feuerbach, Fichte. Ce n'est qu'avec Karl Marx et Rodbertus que nous trouverons deux systèmes solidement établis, et qui devaient fournir, au moment du

grand réveil, une quinzaine d'années après 48, des théories au mouvement socialiste. »

Le véritable précurseur du socialisme allemand, dit Benoît Malon, fut Wilhem Weitling, ouvrier tailleur de Leipzig. Il publia en 1830 *l'Humanité, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être.* Ce livre fut édité aux frais de ses disciples et de ses camarades qui lui assurèrent aussi les moyens de se consacrer entièrement à son œuvre; « écris pour nous et nous travaillerons pour toi », lui dirent-ils. Le livre eut un grand succès en Allemagne, en Suisse, et dans la colonie de ses compatriotes réfugiés à Paris. Il donna ensuite *Ce que veulent les communistes* et son principal ouvrage, *Garantie de l'harmonie et de la liberté.* Communisme mélangé de fouriérisme, le socialisme de Weitling fit de nombreux adeptes.

Weitling qui adhéra à l'Internationale mourut à New-York en 1871.

Jusqu'alors (1843) le mouvement avait été presque exclusivement ouvrier. Des philosophes apportèrent la science et la méthode. Ch. Grün, Moritz Hess, Lange, Marx, Engels, Ruge, etc... Cette adhésion ne fut pas au premier abord très bien comprise. De Laveleye traduit à peu près le sentiment qu'inspirèrent les socialistes scientifiques aux socialistes idéalistes tenant à l'école française : « Attachés à la terre par leurs doctrines matérialistes, ils ne nous représentent point

un idéal à réaliser; car, pour eux, tout ce qui existe est le résultat de lois nécessaires qui gouvernent les sociétés humaines comme les corps célestes. Les socialistes français sont très souvent ignorants et dupes de leurs propres chimères. Mais tous sont humains; ils rêvent, à leur façon, le bonheur universel. Ils ont un noble but, faire régner la fraternité parmi les hommes. Ce sont des rêveurs et des utopistes qui ont condamné les violences des Jacobins, tandis que les socialistes allemands sont secs et durs comme un syllogisme. »

Le Socialisme et le communisme dans la France contemporaine par L. Stein, bourgeois radical, est l'une des premières publications sur l'idée nouvelle. Karl Grün après avoir pris contact avec le prolétariat de France et de Belgique écrivit *Le Mouvement social en France et en Belgique* (1845) Moritz Hess donna la même année, à Elberfeld, *le Miroir de la Société*, qui fut interdit.

Dans la *Théorie dynamique de la matière* est exposée sa doctrine sociale, voisine de celle de Karl Marx.

Adolphe Ruge était connu depuis 1837 par une *Introduction à l'Esthétique*.

Engels avait collaboré aux *Annales de France et d'Allemagne*. Des articles publiés là et réunis à part formèrent ses *Aperçus pour une critique de l'économie politique*, où sont dénoncées les incon-

séquences et les iniquités de l'économie politique bourgeoise, et où il conclut déjà à la propriété collective. Son ouvrage principal, *la Condition des classes ouvrières en Angleterre*, date de 1845. A partir de 1851, Engels devient le collaborateur de Marx dans sa vie de militant.

Pour mémoire citons encore Schoffel, tué lors de l'insurrection de Bade en 1849, et Blind Wolf à qui Karl Marx dédia son *Capital;* il fut l'un des principaux rédacteurs de la *Neue Rheinische Zeitung* de Cologne. Il fut député au Parlement de Francfort où il défendit une politique républicaine et socialiste. Puis J. Froebel, Born, Held, Ritting hausen, Philippe Becker, Herwegh, Freiligrath, Nathmann, Weerth, Friedrichson, Sallet, Stradtmann. Enfin, le poète Henri Heine avec son chant des *Tisserands* et diverses autres pièces socialistes.

Quant aux publications, nommons le *Bateau à vapeur westphalien;* le *Vorwaerts* (En avant) publié à Paris ; le *Tribun du peuple*, par Krieger; de plus, quelques brochures de Lüning et de Putmann ; *les Annales de France et d'Allemagne*, de Karl Marx et autres, et le *Manifeste des communistes* de Marx et Engels dont nous parlons plus loin.

La Révolution de 1848 donna un nouvel essor au socialisme. Divers journaux se fondèrent à Berlin, entre autres *la Fraternité, l'Ami du Peuple, l'Électeur primaire.*

Abordant Karl Marx et Rodbertus, René Berthelot, dans son étude sur le socialisme allemand dont nous résumons une partie, indique quelle filiation unit les socialistes allemands au socialisme, montre « ce qu'ils doivent d'un côté à la philosophie allemande du droit et à la tradition administrative de la Prusse, d'un autre côté aux premiers socialistes français et anglais. »

Karl Marx, d'origine israélite, est né en 1818. Ses premières études le portèrent vers le droit. L'esprit philosophique et historique de l'école hégélienne l'attira tout d'abord. Puis les économistes Adam Smith et Ricardo, les socialistes français, Sismondi, continuèrent son éducation.

De Smith et de Ricardo lui vint sa théorie de la valeur. De Sismondi il développa les idées sur la société capitaliste (plus-value, machinisme, concentration, crises de surproduction, luttes de classes.) Quant au saint-simonisme, il lui a laissé indéniablement sa conception du collectivisme, forme de la société future. L'organisation du prolétariat en un parti politique à part se trouve chez plusieurs socialistes français, et chez les Anglais depuis Owen. En ce qui concerne l'entente et la révolution internationale des travailleurs, son point de départ est marqué dans l'idée républicaine de France d'une entente des peuples contre les gouvernements.

Hegel lui a légué l'idée de comprendre le sens

de l'évolution sociale qui réalise le droit, et qu'il ne faut pas bâtir l'édifice social futur sur un plan, d'après des convictions personnelles et une logique abstraite.

Mais ce qui appartient bien à Marx, ce qui lui est personnel, dit Berthelot, « c'est sa théorie d'après laquelle l'évolution économique du régime capitaliste amènera fatalement sa propre ruine et la réalisation du collectivisme, en concentrant de plus en plus les capitaux, en donnant de plus en plus à la production la forme collective et en accroissant sans cesse le nombre, l'organisation et la force des prolétaires qui finiront par détruire un régime contraire à leurs intérêts; c'est là la partie vraiment nouvelle du marxisme, par où celui-ci se distingue de toutes les théories antérieures qui avaient essayé de combiner la notion de socialisme et celle d'évolution. Quant au matérialisme historique, c'est-à-dire la thèse d'après laquelle toute l'évolution sociale, politique, juridique, morale, intellectuelle est déterminée par l'évolution de l'outillage économique, thèse par laquelle Marx s'oppose à tous ceux des socialistes antérieurs pour qui la transformation devait être surtout l'œuvre de causes intellectuelles et morales, Marx paraît l'avoir conçue entre 1843 et 1845; il a donné seulement dans le matérialisme historique une expression nette et tranchante à des idées dont on rencontre avant

lui une expression plus ou moins confuse chez des économistes anglais, chez des historiens libéraux comme Thierry, Mignet ou Guizot et chez plusieurs socialistes ; à ces idées, List avait déjà donné une forme précise. En somme ce qui frappe chez Marx, c'est moins l'originalité que la vigueur logique avec laquelle il a coordonné des idées de provenances diverses, le sens de la réalité avec lequel il a éliminé des théories dont il s'inspirait, de ce qui n'était que fantaisie de l'imagination ou du sentiment, l'esprit pratique enfin avec lequel, dans la seconde moitié de sa vie, il a travaillé à organiser le prolétariat pour la lutte. »

Karl Marx a publié de nombreux écrits. A Paris, avec Arnold Ruge, il rédigea les *Annales franco-allemandes* (1843), et, à dater du 1er janvier 1844, le journal socialiste *Vorwaerts*. Expulsé de Paris en 1845, il se réfugia à Bruxelles et s'affilia à l'Association démocratique internationale. En 1847 il fit paraître *Discours sur le libre échange ; Misère de la Philosophie*, en réponse à la *Philosophie de la Misère*, de Proudhon. En 1848, il lança avec Engels le fameux *Manifeste communiste* où il formulait sa théorie matérialiste de l'histoire et son programme socialiste. En Allemagne, il fomenta le mouvement révolutionnaire dont il devint le chef dans la région rhénane ; il rédigea à Cologne un journal socialiste (juin 1848). Expulsé de là en mai 1849, il se transporta dans

le duché de Bade, puis dans le Palatinat, enfin à Paris, puis à Londres, où il mourut en 1883.

Outre les ouvrages cités, on a traduit en français : *L'Allemagne en 1848 ; Critique de la philosophie du droit, d'Hegel ; la Lutte des classes en France (1848-1850) ; Révolution et contre-révolution en Allemagne ; Salaires, prix, profits ; la Commune de Paris.* Son ouvrage principal, le *Capital,* fut publié par lui en 1867.

Dans la partie concernant le socialisme contemporain, spécialement le collectivisme, nous verrons quelle fut l'influence de Marx sur le mouvement actuel.

Rodbertus (1805-1875) a exposé ses thèses fondamentales du socialisme d'État conservateur et national dans *Éclaircissement sur la question sociale ; Lettres à Kirchmann.*

Ainsi que Marx, il cultiva le bien laissé par Hegel, par les économistes anglais, par Saint-Simon, Sismondi et les Allemands, Thunen, théoricien de l'économie mathématique, et List, théoricien de l'économie historique et nationale.

Pour Rodbertus, « l'histoire est la réalisation progressive du droit. » Le rôle de l'État augmentant par degrés, la liberté de l'individu s'accroît dans le même sens. Mais pour déterminer comment se fera le progrès juridique, il faut connaître la vie économique dans son passé et son

présent, pour arriver de même à définir ce qu'elle doit être afin d'aboutir au droit idéal.

Rodbertus s'est beaucoup plus occupé des études économiques que juridiques. Mais son système n'en reste pas moins basé sur le droit, ce qui le sépare une fois encore de Marx qui s'est épris du problème économique sans s'appuyer sur une théorie juridique personnelle.

Le régime collectiviste où la propriété du sol et des instruments de production appartiendra à l'État et où celui-ci aura la main sur la production et la répartition, il entend qu'il soit établi non par une révolution démocratique, mais par le gouvernement lui-même, celui des États nationaux. Collectivisme national d'abord, et international par la suite... Collectivisme abordable dans bien des temps !

Un de ses disciples, Rudolphe Meyer, a laissé plusieurs ouvrages. Dans la *Lutte pour l'émancipation du quatrième État*, il avance que « les écrits de son maître contiennent toutes les idées que Marx et Lassalle développèrent avec tant de retentissement. »

Lassalle (1825-1864) est un socialiste d'État démocratique et national. Il a plus approfondi le problème juridique que Rodbertus. Mais, au point de vue économique, il doit plutôt être considéré comme un vulgarisateur, un commentateur.

A Dusseldorff, après que le gouvernement

prussien, en novembre 1848, eut prononcé la dissolution de l'Assemblée nationale, Lassalle organisa le coup d'État. Un appel aux armes adressé à la bourgeoisie et au peuple, l'envoya en prison. Révolutionnaire par principe, il déclare à ce moment que « la volonté et les besoins de la société ayant changé, la loi étant leur expression, le vieux code doit être remplacé par un nouveau en rapport avec l'époque. »

Franz von Sickingen, tragédie historique d'aspiration socialiste, fut publiée à Berlin.

Les *Droits acquis* parurent en 1861. M. Lother Buchner, désigné par Lassalle comme son exécuteur testamentaire en a tiré par la suite une édition.

Ce Buchner, un moment affilié à l'association internationale des travailleurs, fut plus tard secrétaire de Bismarck, qui avait eu Lassalle en haute estime, mais aux disciples duquel il fit une guerre acharnée.

En 1862, parurent coup sur coup plusieurs brochures politiques sur les questions du moment. Ce fut la cause de sa brouille avec tous les partis avancés ou radicaux de la bourgeoisie. Ce fut, dit Paepe, comme le signal de l'action que Lassalle allait exercer sur la classe ouvrière de son pays, en la constituant en parti politique hostile à tous les partis bourgeois, sans en excepter les démocrates et les progressistes. Son premier appel aux

prolétaires, le *Programme des Ouvriers*, fut considéré par le pouvoir comme une véritable excitation à la révolte. Il lui valut quatre mois de prison.

A sa libération, il parcourut en propagandiste toute l'Allemagne. En deux ans il constitua son parti. Vers mai 1863, il fonda l'*Association générale des Ouvriers allemands*, dont il devint président. Il était, à cette époque, vraiment le leader reconnu du parti socialiste de son pays. Puis il publia *la Science et les travailleurs ;* dans *Capital et Travail*, il s'élève surtout contre les théories progressistes de Schulze-Delitzsch, disciple de Bastiat et apôtre de la coopération conservatrice en Allemagne.

Dans ses ouvrages, dans ses discours, Lassalle emprunte une partie de ses idées à Karl Marx et à Rodbertus, à Louis Blanc aussi, à Proudhon. Mais ces idées, il avait le talent de les parer et de les présenter sous une forme captivante et avec des aperçus nouveaux et originaux qui avaient le don d'entraîner.

« Sa théorie du capital et de l'évolution économique, dit René Berthelot, est empruntée au *Manifeste communiste* de Marx et Engels (1848), à *la Situation de la classe ouvrière en Angleterre* d'Engels, et surtout aux *Lettres sociales* de Rodbertus. Il accepte la théorie de la valeur du travail, la loi ricardienne des salaires qu'il appelle

la « loi d'airain » (en vertu de laquelle le salaire de l'ouvrier tend toujours à se mettre de niveau avec le prix des objets de consommation absolument indispensables à l'entretien de la vie); il accepte la théorie du revenu capitaliste comme un prélèvement des propriétaires sur la productivité sans cesse accrue du travail, qui n'est pas leur œuvre et qui tient à la division même du travail organisé. Il croit, comme Rodbertus, que le remède à la situation actuelle est dans l'établissement du collectivisme, mais qu'il mettra du temps à s'établir et que nous ne pouvons qu'en préparer la réalisation graduelle. Toujours comme Rodbertus, comme les saint-simoniens, comme Louis Blanc, il compte sur l'État pour opérer la réforme économique, et cet État, pour lui, c'est l'État national. Ses projets pratiques pour amener le passage du régime actuel au collectivisme sont empruntés à Louis Blanc, un peu à Proudhon : c'est la création et la fédération des coopératives ouvrières de production subventionnées par l'État. La transformation se fera nécessairement, soit légalement, soit par la force révolutionnaire, soit par le gouvernement monarchique existant, soit par la démocratie. Aussi s'adresse-t-il à la fois à la monarchie prussienne (comme Rodbertus) et aux masses ouvrières qu'il tente d'organiser en parti politique distinct (comme Marx) pour la conquête du suffrage uni-

versel et du pouvoir politique (comme Louis Blanc). »

Les doctrines de Lassalle étaient devenues, dit Paepe, l'Évangile du prolétariat allemand, et lui-même en devenait peu à peu le Messie.

Il a donné au socialisme de son pays la forme d'un parti politique démocratique national.

Après sa mort, en 1864, le parti lassallien fut dirigé par le Dr Schweitzer, que remplacèrent Hasenclever et Hasselmann. Plus tard il fusionna avec celui d'Eisenach, dirigé par Bebel et Liebnecht, pour former le parti socialiste allemand avec une organisation permanente, un gouvernement central, un parlement annuel, un budget, des journaux. Au congrès de Gotha (1875), le programme conforme aux idées de Marx comportait des concessions à celles de Lassalle.

En 1891, le congrès d'Erfurt marque la victoire définitive des doctrines de Marx sur celles de Lassalle. « Il a dégagé les équivoques enregistrées dans le programme de Gotha, précisé la critique de la société capitaliste et défini plus scientifiquement l'évolution sociale qui doit avoir pour point de départ la transformation de la propriété individuelle en propriété collective. Ce programme résume assez nettement les aspirations du parti socialiste de tous les pays et constitue un précieux document pour l'histoire du socia-

lisme engagé aujourd'hui dans la voie très nette du collectivisme. »

*
* *

En Angleterre, la grande industrie et la grande propriété ont développé considérablement le socialisme qui, actuellement, dit Albert Martin « vient de trois courants : indigène, américain, continental. » Les deux premiers ont apporté surtout l'esprit, le troisième l'organisation.

Le socialisme naquit dans ce pays de « l'interprétation de théories économiques. » Vers le premier quart du XIXe siècle « se forma une école qui tira sa doctrine et son programme de l'évolution industrielle et capitaliste de son époque. » Un disciple d'Adam Smith, Ricardo, publia en 1817 les *Principes de l'Économie politique et de l'Impôt*, où il affirme :

« 1° Que la valeur est déterminée par la quantité de travail nécessaire à la production ; 2° que tout le produit du travail social n'est pas donné aux travailleurs sous forme de salaires, mais qu'une partie en est prise par les capitalistes sous forme de profit, l'autre par les propriétaires fonciers sous forme de rente du sol. » En 1821, Hopkins réclamait l'application égalitaire de la théorie de Ricardo. La doctrine nouvelle se pré-

cisa dans les ouvrages de L. Hodgskin vers 1825 et de William Thompson vers 1827.

Le socialisme se forma donc en Angleterre à ce moment. Son principal champion fut Owen. Précurseur comme Saint-Simon et Fourier, « inventeurs de doctrines », mais inactifs, Owen, au contraire « qui prit les éléments de ses conceptions dans les écrits de Hodgskin et de Thompson, a essayé tous les moyens de les mettre en pratique. » Owen « a vécu dans la réalité plus que dans les livres ou dans le passé... Sa carrière représente en miniature les principaux événements de l'évolution industrielle contemporaine », a-t-on pu dire. Owen ne s'est pas contenté de faire appel à la fraternité des riches, de proclamer le droit naturel des pauvres au bonheur. Pour donner à ses doctrines une forme de justice rigoureuse, il a repris la fameuse théorie de Ricardo et il a dit : « La mesure naturelle de la valeur est le travail de l'homme. » D'après cette conception, la classe pauvre était la seule qui produisît la richesse, et la classe riche était oisive et parasite. Si la première réclamait le prix intégral de son travail, elle ne demandait pas l'aumône, mais son droit. Ainsi Owen arrivait à sa proposition dernière. Le profit du capitaliste, la rente perçue par le propriétaire du sol sont d'injustes prélèvements faits sur la rémunération due au travailleur. Il faut donc éliminer les profits et rentes,

c'est-à-dire mettre en commun la propriété mobilière et foncière. Owen aboutissait « au communisme contre lequel Saint-Simon et Fourier ne cessaient de protester... » On peut considérer Owen comme le trait d'union entre le communisme utopique des siècles précédents et le socialisme scientifique, c'est-à-dire « fondé sur les conclusions de la science économique. »

Il avait semé le germe qui produisit plus tard le mouvement coopératif anglais avec ses immenses conséquences.

Les agitations révolutionnaires qui suivirent Owen et le chartisme laissèrent derrière elles les trades-unions, et nous le répétons, les coopératives. Elles ont aussi « éveillé le sentiment de fraternité à l'égard des pauvres et particulièrement de la classe ouvrière. » Alors « apparut une disposition socialiste qui se manifesta par le sentiment de charité et de compassion qui règne à partir du milieu du XIXe siècle dans les arts, dans la critique et dans la littérature de l'Angleterre » avec Dickens, Kingsley principalement. Plus tard vinrent Carlyle, John Ruskin et William Morris.

Avec Stuart Mill, le radicalisme évolua vers le socialisme d'État.

Karl Marx eut de son côté une importance considérable dans le mouvement social anglais.

Albert Métin, dans sa belle étude, si approfon-

die, du *Socialisme en Angleterre*, où nous venons de puiser, conclut ainsi sur le mouvement dans ce pays :

« L'Angleterre est le pays où l'évolution économique, qui amène l'accumulation du capital dans un petit nombre de mains, a commencé le plus tôt et s'est étendue le plus loin, puisqu'elle a transformé complètement le régime de la propriété foncière. Au début de cette évolution, l'Angleterre a eu, comme tous les pays industriels, une crise de socialisme millénaire et révolutionnaire représentée par l'owenisme. Après la ruine de l'owenisme et du chartisme, l'Angleterre n'a pas subi une réaction aussi forte que celle qui s'est fait sentir aux pays de l'ouest de l'Europe, après l'écrasement des révolutions de 1848... » A ce moment, c'est une période de prospérité commerciale; c'est le triomphe du vieux trade-unionisme. Parmi les influences intellectuelles qui ont poussé au socialisme les esprits désorientés par la crise économique, la plus forte semble bien avoir été celle de Henry George. Celle de Marx, qui a fondé toutes ses conclusions sur l'interprétation de l'évolution économique anglaise, celle de Fabiens, disciple de Stuart Mill, et de Jevons, ont été ensuite les plus importantes. « Actuellement, il n'y a ni un seul parti, ni une seule doctrine socialiste en Angleterre. » Dans ce pays, le socialisme, — réserve

faite des leaders marxistes et des leaders fabiens — est sentimental, et il est tout imprégné de morale chrétienne et de déisme comme chez nous, avant 1848, les doctrines de Pierre Leroux ou de Louis Blanc; il est en période de formation ; l'intérêt que présente son étude, c'est de montrer un changement dans la conscience sociale d'un peuple d'esprit assez honnête pour évoluer continuellement, trop peu souple pour changer brusquement, habitué par l'usage de l'association et par la pratique de la liberté politique à imposer au besoin des réformes. Il est douteux que l'Angleterre devienne un centre de socialisme révolutionnaire. Il est possible que le programme minimum de réformes provisoires réclamées par les divers partis socialistes soit réalisé chez elle plus complètement et plus tôt que dans tous les autres pays.

TROISIÈME PARTIE

LE MOUVEMENT ACTUEL

CHAPITRE PREMIER

THÉORICIENS, ORGANISATEURS, ORATEURS

Ce n'est que vers 1876 que le socialisme se réveilla en France. Le syndicalisme de Proudhon et le collectivisme d'après Karl Marx donnèrent alors naissance à deux partis qui se disputèrent la direction du mouvement.

Le collectivisme triompha en 1880, mais en 1882 et en 1890 ses partisans se séparèrent. Ces scissions ne rompirent cependant pas l'unité foncière. Broussistes et guesdistes restèrent attachés à la lutte des classes, n'espérant l'émancipation du prolétariat que par lui-même. Les syndicaux qui s'unirent ensuite contre le *Parti ouvrier* ne délaissèrent pas ces principes. Ce n'est qu'en 1899 que de graves dissentiments devinrent mena-

çants au sujet de l'entrée de Millerand au ministère du Commerce dans le cabinet Waldeck-Rousseau. Allait-on abandonner ce passé qui tenait dans le Manifeste des communistes de 1848 et dans celui du parti ouvrier de 1880 pour suivre les tendances nouvelles qui feraient du socialisme un parti de réformistes, une faction politique — en apparence — ? Nous verrons ce qu'il en advint en parlant de Millerand.

Donc, à cette époque, deux groupements se forment : du côté de Guesde le *Parti ouvrier français* ou *parti guesdiste* avec Guesde, Lafargue et Zévaës ; le *Parti socialiste révolutionnaire* ou *blanquiste* avec Vaillant, Sembat, Allard, Landrin, et le *Parti ouvrier socialiste révolutionnaire* ou *Alliance Communiste* avec Dejeante et Groussier. De l'autre côté, se ralliant plus ou moins à la doctrine évolutive de Millerand, approuvant à des degrés différents son attitude personnelle en ces dernières années, est groupée la plus importante fraction des socialistes composée de la *Fédération des Travailleurs socialistes de France* avec Brousse et Lavy ; de la *Confédération générale des socialistes indépendants* avec Jaurès, Viviani, Rouanet ; des *Fédérations autonomes* avec Briand, Fournière, Breton, Pastre ; enfin, moins important, du *Parti ouvrier socialiste révolutionnaire* ou *parti allemaniste* avec Allemane et Renou.

Actuellement, le socialisme français se partage en deux grands courants sous ces deux dénominations : d'une part, le *Parti socialiste français* composé des fédérations départementales, qui a tenu son congrès à Bordeaux, et d'autre part le *Parti socialiste de France* formé par la jonction du *Parti socialiste révolutionnaire* d'Edouard Vaillant et du *Parti ouvrier français* de Jules Guesde.

En résumé, du côté de Guesde sont les partisans d'une opposition irréductible du prolétariat et de la bourgeoisie, jusqu'au jour de la Révolution libératrice, et de l'autre « ceux qui n'ont pas besoin d'être des émeutiers dans un pays où la légalité est révolutionnaire, où le régime parlementaire peut être un formidable engin de dislocation et de rénovation (1) ».

*
* *

Placé sur le terrain des faits économiques, le mouvement actuel est un mouvement ouvrier d'organisation, et non plus un mouvement idéaliste. Aussi l'influence des écrivains socialistes de notre génération est-elle bien différente de celle des écrivains qui préparèrent 1848. L'esprit précis de notre temps demande, plutôt que des rêves, des réalisations immédiates. Le peuple

(1) Jaurès.

des travailleurs devenu la grande force moderne demande des organisateurs. Il se porte vers ceux-ci ou vers les théoriciens, les préférant aux romanciers ou aux auteurs dramatiques qui, en général, exercent sur une fraction importante des masses, celles qui sont déjà éclairées, une puissance sur laquelle nous reviendrons.

Pour le moment, le prolétariat puise donc son enseignement dans ses groupes. Il se met directement en contact avec les propulseurs du mouvement. A ce contact et à celui de ses compagnons dans les communautés nouvelles qui ont pris une importance si considérable, surtout les syndicats, l'ouvrier se prépare à l'existence communiste. Déjà ce n'est plus une vie imaginée, sortie du cerveau d'un romancier, qu'il mène, mais une vie réelle qui contient pour lui plus que des espérances : des promesses.

Dans ces groupements, l'homme n'est plus l'individu quelconque, mais le membre d'une nouvelle famille. A la tête de cette famille, il a placé des conseillers qui représentent le mieux ses aspirations ; ils sont pour lui l'intelligence. Il puise leur enseignement soit dans leurs paroles, soit dans leurs écrits, dans les réunions ou dans les journaux, revues périodiques ou livres, de préférence dans les journaux qui le tiennent quotidiennement au courant de ce qui se passe dans le monde des travailleurs.

Mais malheureusement, ainsi que toute famille, celle-ci connaît les querelles provoquées par des divergences de vues, des querelles sérieuses, car c'est un bien difficile à acquérir que le bonheur.

Le marxisme, qui fait le fond du socialisme en France et qui se répandit surtout après la Commune dans le peuple, a évolué d'une façon marquée. Les hommes éminents qui se sont pénétrés de cette doctrine, qui l'ont discutée, sont, chez nous, restés dans un état de respectueuse indépendance. Cette évolution était fatale. On peut rappeler à ce sujet cette parole de Scherer sur l'hégelianisme, source du marxisme : « Toute philosophie digne de ce nom se compose de deux parties : l'une transitoire, l'autre éternelle. En vivant, elle se développe, et en se développant elle se transforme, c'est-à-dire qu'elle abandonne d'elle-même ses éléments inférieurs pour en dégager un petit nombre de vérités dont s'accroît le grand patrimoine de l'humanité. »

Ce sont ces vérités qui ont été conservées par les évolutionnistes. De ces vérités, dégagées à présent d'un beau programme vieilli, se servent les doctrinaires qui ont vu se profiler sur le miroir de l'avenir l'ombre de la société future. Elles ont permis à une énorme majorité de constituer une sorte de parti puissant de socialistes réformistes, demandant la substitution progressive de la propriété sociale à la propriété capitaliste et qui,

dans la personne du merveilleux organisateur qu'est Millerand, a donné des résultats si appréciables que le socialisme tout entier devrait y applaudir.

Dans l'*Œuvre de Millerand*, par Lavy, est clairement exposée l'action socialiste du ministre dans le département d'Etat où il pouvait rendre le plus de services à l'idée nouvelle.

C'est dans ce livre que nous avons puisé ce qui suit.

A l'époque de l'acceptation par Millerand du portefeuille du Commerce en juin 1899, après plus de vingt-cinq ans d'existence, le parti socialiste connut de nouveaux tiraillements. Au début, les purs, les farouches, avaient déjà mis le prolétariat en garde contre les périls électoraux et la participation aux affaires publiques. Les syndicats et les sociétés coopératives n'étaient, pour eux, qu'un instrument perfide dans la main de la bourgeoisie pour maintenir les travailleurs dans la recherche des satisfactions d'intérêts mesquins et lui faire oublier la solution des grands problèmes. « Il ne fallait travailler que pour l'ultime révolution dont quelques lustres à peine nous séparaient. » Il n'y a cependant pas eu de révolution et l'évolution continue. Des socialistes sont dans les conseils municipaux et généraux, à la Chambre, au Sénat. Les élections de 1898 ont envoyé au palais Bourbon quarante-cinq d'entre

eux. De 1899 à 1902, durant trois ans, l'un d'eux fut ministre, ministre socialiste.

« Millerand n'est pas seulement un laborieux auquel nul travail ne paraît excessif et qui a fourni, au ministère, une somme d'efforts qui émerveille et semble dépasser les forces humaines. Observateur attentif et sûr, d'esprit clair, de jugement pour ainsi dire impeccable, avec une admirable méthode, il va droit au but et à chacun de ses actes préside une pensée supérieure dont il porte l'empreinte. Elle constitue la chaîne invisible qui les relie et les fait concourir au même résultat.

» Mieux que beaucoup d'autres, il sait ce que peuvent la volonté et l'effort individuels, et, pourtant, il n'a de confiance, pour les grandes œuvres, que dans le concert des volontés et des efforts. L'individu qui s'isole est à ses yeux une poussière inorganique que soulève à son caprice le vent du hasard ; il le redoute pour la société comme pour lui-même. »

Parlant des syndicats, Lavy les donne comme ce qu'ils sont réellement, ce qu'en a fait Millerand, non des instruments de tyrannie collective ainsi qu'on l'a prétendu, mais des groupes professionnels où se règlent des intérêts et où se préparent des réformes.

Au point de vue politique, l'accord qui réunit deux grandes fractions du prolétariat et de la

bourgeoisie *marque une orientation nouvelle : « Désormais, en un faisceau indestructible, sont groupées la bourgeoisie républicaine, qui croit que la meilleure manière d'assurer la paix sociale est de faire en temps utile les réformes nécessaires, et cette fraction — de beaucoup la plus importante — du parti socialiste, qui, guidée par l'idéal de ses principes, s'attache à obtenir chaque jour de la République un acte d'équité et de bonté à l'égard du peuple.*

» *Ainsi peut être assurée l'évolution progressive de notre démocratie vers l'entière justice.*

» L'œuvre vaut surtout par l'idée qui l'inspire... Si en quelques mois j'ai pu obtenir un certain nombre de résultats... c'est tout simplement pour avoir mis au service d'une idée une volonté et une méthode (1). »

Cette idée dont parlait le ministre, c'est d'appeler l'ouvrier à collaborer à la gestion économique de la société « d'abord, à l'organisation, à la réglementation, à la direction du travail social, le convaincre chaque jour davantage, par des faits, que l'association est l'instrument par excellence de son émancipation, et l'encourager par tous les moyens à l'action syndicale ; accoutumer ainsi la classe ouvrière à tendre d'un effort conscient et coordonné vers son affranchissement écono-

(1) Discours au Banquet des Associations ouvrières de production, 15 juillet 1900.

mique, c'est-à-dire la préparer au rôle qui doit être le sien dans le gouvernement de la société nouvelle ; — voilà, croyons-nous, la pensée constamment dominante dont l'ensemble des actes de Millerand semble pénétré, dont chacune de ses réformes ou de ses créations n'est qu'une manifestation particulière. »

« Pour rendre l'ouvrier apte à cette collaboration toujours plus étendue et plus éclairée, il est indispensable de hâter son émancipation intellectuelle et morale en lui faisant des conditions plus humaines de travail et de vie ; c'est ce progrès matériel, facteur primordial de tous les autres, qui s'imposa dès le début à l'attention de Millerand ; c'est celui qu'il s'efforça tout d'abord de réaliser dans la plus large mesure possible » et que nous allons indiquer.

Amélioration des conditions du travail. — L'initiative ministérielle s'exerça d'abord dans la catégorie des travaux et fournitures pour le compte de l'État, des départements et des communes. Des clauses nouvelles sauvegardant les intérêts des ouvriers furent établies, obligatoires pour les travaux de l'État, facultatives pour ceux des départements, des communes ou des établissements de bienfaisance.

Par ailleurs la réglementation du travail fut plus étroitement limitée. En ce qui concerne le travail des enfants et des apprentis, il rappela

aux fonctionnaires qui avaient à s'en occuper et qui semblaient l'avoir oublié que la réglementation de 1851 gardait toute valeur protectrice relativement à certains métiers où un travail excessif était imposé. Les résultats furent bons. Les seules dispositions de la législation actuelle qui protègent le travail des apprentis furent remises en vigueur.

« Les entreprises commerciales fondées sur l'exploitation de l'enfant », autrement dit les ouvroirs, orphelinats, ateliers de charité ou de bienfaisance, mal surveillés par les inspecteurs du travail, furent soumis à une attention vigilante dans le but d'arrêter l'excessif de cette exploitation. Ces fonctionnaires durent faire connaître les résultats de leurs investigations, d'après un questionnaire détaillé où étaient formulées toutes les questions intéressantes.

Du côté du travail des enfants, des filles mineures et des femmes, ses efforts tendirent en premier à assurer l'application stricte de la loi du 2 novembre 1892. Il convia par la suite l'ouvrier à contrôler lui-même l'application de ladite loi, par sa proposition aux conseils généraux d'appeler les syndicats à exercer une surveillance directe.

Puis il proposa une loi qui, entre autres réformes essentielles, consacrerait pour les enfants, les femmes et les adultes même le prin-

cipe de la journée de dix heures. Par cette loi du 30 mars 1900, portant modification de celle du 2 novembre 1892 sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels, et de celle des 9-14 septembre 1848, les jeunes ouvriers et ouvrières jusqu'à l'âge de dix-huit ans et les femmes ne peuvent être employés à un travail effectif de plus de onze heures par jour coupé par des repos dont la durée totale ne pourra être inférieure à une heure. Au bout de deux ans, à partir de la promulgation de cette loi, la durée du travail sera réduite à dix heures et demie, et, au bout d'une nouvelle période de deux ans, à dix heures.

Quant au travail des adultes, par l'article 2, la journée ne pourra, dans les établissements à personnel mixte, énumérés à l'article premier du décret — loi des 9-14 septembre 1848, excéder onze heures de travail effectif. Au bout de deux ans, à partir de la promulgation, la journée est réduite à dix heures et demie, et après une nouvelle période de deux ans, à dix heures ; si, dans les manufactures et usines où les ouvriers adultes sont employés, il peut y avoir durée légale du travail de douze heures, l'abus des dérogations à cette durée est prévenu par des modifications spéciales.

« Depuis 1891 existe auprès du ministre du

Commerce un organe consultatif suprême en matière de législation ouvrière, — le Conseil supérieur du Travail, — instrument d'étude et d'information, dont les avis éclairent en même temps le ministre et le Parlement sur les réformes à accomplir dans la réglementation du travail. 50 sur 60 membres étaient choisis par le ministre. Voulant établir une collaboration des ouvriers à la réforme et à l'application des lois ouvrières, celui-ci, par décret du 1er septembre 1899, appela à siéger au Conseil supérieur du Travail *des délégués élus des syndicats ouvriers.* »

A côté de ce corps consultatif central, des corps consultatifs locaux, des Conseils du Travail, furent créés, de telle façon que les mandataires des ouvriers et ceux des patrons, sur un pied d'égalité absolue, pussent débattre leurs intérêts et discuter librement pour s'entendre.

« Les améliorations réalisées dans l'inspection du travail par le citoyen Millerand sont une manifestation nouvelle de sa volonté d'associer étroitement *la classe ouvrière organisée* à l'exécution des lois réglementant le travail, comme aussi d'apporter lui-même tous ses soins au bon fonctionnement d'un service chargé d'assurer la stricte application de ces lois ». Dans ce sens, il créa les postes d'inspecteurs adjoints du travail.

Les ouvriers peuvent prendre part au concours

dorénavant, avec toutes les garanties possibles pour leur savoir.

En ce qui concerne l'atténuation des risques inhérents au travail, Lavy fait l'étude des mesures prises : 1° prévention du risque de maladie et du risque d'accidents : l'hygiène et la sécurité des ouvriers. Application des lois du 2 novembre 1892, du 12 juin 1893 et du 29 décembre 1900 ; 2° atténuation des conséquences des accidents du travail : application de la loi du 9 avril 1898 et modifications de cette loi en faveur des sinistrés ; 3° atténuation des risques inhérents à l'organisation économique actuelle : risque de conflits entre ouvriers et patrons ; risque de misère.

Le chapitre premier étudie le règlement des conflits individuels entre ouvriers et patrons et la réforme de la législation prud'hommale ; le chapitre II, le règlement des conflits collectifs entre ouvriers et patrons, l'arbitrage en cas de grève. En présentant son projet de loi sur le règlement amiable des différends relatifs aux conditions du travail, le ministre disait que « le gouvernement de la République poursuit une œuvre d'éducation et d'organisation sociales, qu'il manifeste sa confiance dans les travailleurs organisés et dans la vertu éducatrice de l'association ; il indique qu'il place la garantie du progrès social dans la raison, dans les explications loyales entre les représentants des intérêts opposés, dans l'ap-

plication de la méthode scientifique, dans l'accomplissement des progrès successifs rendus nécessaires par des transformations économiques dont nul ne saurait se flatter de prévoir le dernier terme, mais auxquelles tous les hommes prévoyants doivent s'efforcer d'ouvrir des voies pacifiques et fécondes. »

Pour résumer sa pensée, Millerand, dans une préface à l'enquête de M. Jules Huret sur l'accueil fait au projet gouvernemental par l'opinion publique, écrivait que l'établissement des relations régulières et normales entre le patron ou son représentant et la masse des salariés implique un organisme capable de réfléchir, de vouloir, d'agir.

» La constitution en corps électoral d'agglomérations ouvrières, dit-il, qui élisent des délégués chargés de représenter et de défendre leurs intérêts, traduit l'idée en fait.

» Au nom des ouvriers on a adressé à l'institution nouvelle le double reproche de diminuer l'autorité de leurs syndicats et d'enlever à leur action propre la soudaineté et l'imprévu qui la font redoutable.

» C'est avoir, je crois, une vue bien superficielle et bien courte des réalités vivantes, que d'imaginer l'ouvrier détourné de l'action syndicale, c'est-à-dire de l'union avec l'ensemble des ouvriers de sa corporation, parce que la loi même lui aura donné l'habitude et démontré les avan-

tages de l'entente avec les camarades de son atelier.

» Il est vrai que son action devra être réfléchie, délibérée, subordonnée à l'approbation de la majorité de ses compagnons. Ma raison se refuse à comprendre comment ces règles, qui sont le principe et la condition de tout gouvernement libre, perdraient leur caractère et leur vertu pour être transportées de l'Etat, de la cité, à l'atelier.

» Leur application comporte d'ailleurs la reconnaissance légale du droit des ouvriers, et, comme on l'a dit, la transformation, à l'usine, de la monarchie absolue en monarchie constitutionnelle. »

Il ajoute qu'au nom des patrons on s'est élevé contre cette innovation, contre ce nouvel article introduit dans le code des règlement du travail, article légitime et utile, « le droit des ouvriers à protéger par des décisions communes leurs intérêts communs établissant sa légitimité. » Quant à son utilité, il ne faut pas que les patrons oublient « leurs amères doléances arrachées par l'explosion inattendue de certaines grandes grèves, et l'énergie qu'ils mirent à réclamer des garanties contre ce retour à ces atteintes brutales à la marche régulière de la production. » Ces garanties, « où donc les trouver, sinon dans les règles qui introduisent plus de justice et, par conséquent, plus d'ordre dans une organisation industrielle livrée encore, sur trop de points, à l'arbi-

traire et à l'anarchie? La grève est une guerre, finit-il. Nous ne sacrifions ni les droits ni les intérêts des belligérants: nous les respectons, en même temps que nous sauvegardons l'intérêt général et supérieur de la société, en exigeant des deux parties que la colère fasse place à la réflexion, la violence à la raison et qu'un arbitrage, entouré de toutes les garanties d'impartialité, soit le terme nécessaire d'un conflit qu'elles se sont reconnues impuissantes à résoudre elles-mêmes par un accord amiable. »

Pour le chômage et le placement, Millerand a exposé en juin 1900 les mesures prises par lui afin de remédier au chômage en général et de prévenir la crise particulière qui surviendrait après l'Exposition : centralisation des besoins des administrations publiques pour les faire connaître aux intéressés et faciliter l'exode vers de nouveaux chantiers; recours officiel à la Fédération des Bourses du travail pour centraliser les demandes des ouvriers en chômage, création d'un office national ouvrier de statistique et de placement subventionné fonctionnant à la Bourse du travail de Paris. Les efforts en ce sens furent couronnés de succès : sous forme particulière de travaux de secours, 59 départements entrèrent dans ses vues.

Pour la réforme de la législation des bureaux de placement, la Chambre vota des dispositions

nouvelles présentées par le Ministre du Commerce et la Commission du Travail du Palais-Bourbon, dispositions qui encouragent le placement gratuit organisé par les municipalités ou par les associations légalement constituées et suppriment à bref délai les bureaux de placement payants.

Quant au projet de loi sur les retraites ouvrières, le dernier mot n'est pas encore dit, heureusement, croyons-nous.

« C'est là, déclarait le Ministre à la Chambre, en parlant de l'organisation syndicale, l'idée maîtresse de mon administration. *J'ai cru qu'il était indispensable de tout faire pour provoquer, pour faciliter l'organisation légale des syndicats et des bourses de travail.* » Et il n'est pas d'occasion que le ministre n'ait saisie de revenir à cette pensée inspiratrice de tous ses actes. « J'estime, déclare-t-il quelque part, que le premier devoir du gouvernement, c'est de tout faire, par tous les moyens, sous toutes les formes, pour arriver à grouper les travailleurs, à les unir, à leur donner par l'association le sentiment de leur puissance et, par là même, de leur responsabilité. »

« Cette idée des syndicats qui a comme orienté l'ensemble de son œuvre, a inspiré la création d'institutions nouvelles et la réforme ou l'application d'institutions préexistantes. » Et Lavy rappelle ici « le rôle qu'il appartient désormais aux

syndicats de jouer dans le fonctionnement de l'inspection du travail, de la commission de classement des inspecteurs, dans le Conseil supérieur et dans les conseils du travail, en un mot dans toute l'étendue du domaine où il est légitime et nécessaire que la classe ouvrière exerce une influence de jour en jour plus éclairée et plus puissante. »

Citons quelques chiffres qui témoignent « de l'allure rapide que l'énergique impulsion du ministre socialiste a donnée au mouvement syndical et marquent ainsi que déjà le dessein se réalise. » Le nombre des syndicats ouvriers était, au 1er janvier 1899, de 2.361; il s'élevait au 1er janvier 1901 à 3.287.

Le nombre des membres des syndicats ouvriers était, au 1er janvier 1899, de 419.761 ; il atteignait en 1901, au 1er janvier, le chiffre de 588.832.

Il existait, au 1er janvier 1899, 76 réunions de syndicats ouvriers comprenant 1.132 syndicats ; on en comptait, au 1er janvier 1901, 95 qui groupaient 1.533 syndicats.

Quant au nombre des ouvriers groupés dans les syndicats associés en unions, il a passé de 312.185 (au 1er janvier 1899), à 533.575 (au 1er janvier 1901).

Les bourses du travail ont aussi connu les bons résultats de la présence d'un ami dans le gouvernement.

« A mesure qu'allait se développant notre législation ouvrière et que, grâce à des réformes ou à des dispositions nouvelles, *elle garantissait mieux chaque jour le droit des travailleurs et des conditions plus humaines de travail et de vie*, apparaissait davantage la nécessité de rendre plus aisément accessible aux intéressés la connaissance exacte des textes en vigueur. Or, la dispersion même de ces textes en une multitude éparse d'actes législatifs ou réglementaires distincts et parfois peu cohérents rend difficile aux ouvriers l'intelligence complète de leurs droits.

» Il a paru au ministre que l'heure était venue de fondre en un code proprement dit les lois ouvrières existantes, un code où l'ensemble de leurs dispositions seraient mises en harmonie et rationnellement coordonnées. Pour réaliser ce dessein, une commission composée de députés, de sénateurs, de juristes et de chefs de services administratifs a été instituée le 27 novembre 1901. »

La deuxième partie du livre de Lavy comprend les réformes intéressant plus particulièrement les services, les directions du ministère, les améliorations réalisées dans l'intérêt du personnel, etc...

Si nous avons cru devoir, dans ce travail d'études restreintes, donner une si grande étendue au rôle de Millerand, *c'est que ce rôle nous paraît des plus importants pour notre temps, en ce*

qui concerne les intérêts immédiats de la classe ouvrière, et partant les intérêts à venir, le bien-être.

***

En publiant en mai 1902, dans la *Grande Revue*, des lignes concernant ce que nous appelions le *Socialisme réformiste* et que nous avons reproduites plus haut, nous avions prévu le mouvement qui s'est dessiné une année après. Millerand en donnant au public, vers mars 1903, son recueil de discours prononcés de mai 1896 à décembre 1902 pour montrer « qu'aucune différence ne pouvait y être relevée », explique clairement dans la préface ce qu'il entend par socialisme réformiste (1).

Il y expose d'abord la situation économique de l'humanité bouleversée par la science qui, en transformant le monde matériel, a créé le conflit moderne entre le capital et le travail. Pour y remédier, pour abolir les classes, le socialisme demande que le salaire devienne l'associé, que la propriété individuelle « transformée et si bien élargie qu'elle soit pour chaque homme comme son prolongement naturel et nécessaire sur les choses, l'indispensable outil de vie et de développement. » Il ne veut pas une législation pour

(1) Le *Socialisme réformiste français*, librairie Georges Bellais.

tel peuple, mais pour l'Homme, partout où il est arrivé au même degré de civilisation.

Après avoir mis en garde contre les utopies, tout en remarquant qu'elles peuvent avoir du bon, après avoir indiqué qu'il est inhérent au progrès de toute connaissance de se servir de l'hypothèse, mais qu'il ne faut pas s'emprisonner dans des formules « changeantes par le progrès même de l'humanité », il ajoute : « Notre but n'est point d'élever sur un plan arrêté selon des rites prescrits un édifice immuable ; il n'est pas de construire une église pour une secte, mais de rendre pour tous les hommes le monde plus habitable par la *disparition successive* des iniquités sociales, par l'éducation de l'homme émancipé progressivement des tyrannies intérieures comme des contraintes extérieures. »

Dans l'éducation « est enfermé tout l'avenir de l'humanité. » Pour parvenir à leur affranchissement, qui sera leur œuvre, les travailleurs ont besoin de loisir, d'être en même temps que des producteurs, des hommes et des citoyens ; on y arrivera par la réglementation de la journée de travail.

Actuellement « la conception a pris corps et figure d'une législation protectrice de l'individu, soucieuse de son développement, orientée vers la défense et la mise en œuvre de toutes les puissances, de toutes les richesses contenues en germe

dans l'être humain. » De cette idée dérivent les lois sur l'enseignement à tous les degrés : enseignement primaire, enseignement professionnel, enseignement supérieur à l'effet « de grossir le réservoir des hautes connaissances où chaque peuple puise les éléments de sa prospérité et de sa force. » Abordant l'association, l'organisation, il réserve à ces deux idées un rôle prédominant dans l'évolution sociale : les réserves prolétariennes, en prenant conscience de leur force, de leur pouvoir, « apprendront à connaître leurs devoirs et leurs responsabilités. »

Les premiers groupements, syndicats professionnels, coopératives, se constituent, sont constitués. Mais il n'y a pas qu'en dehors de l'usine qu'ils doivent exister, il faut « une organisation méthodique qui fasse des ouvriers de chaque usine un groupe ordonné, représenté par des délégués réguliers en relations habituelles et normales avec la direction, apte à prendre des résolutions délibérées et réfléchies. » L'adoption de son principe servira, en même temps que les intérêts propres des ouvriers, les intérêts qui en sont inséparables de la production nationale. « Je touche ici un sujet qui ne laisse pas d'émouvoir, dit-il, même de scandaliser un certain nombre de nos amis. L'intérêt national, la solidarité des classes : sont-ce là des questions dont un socialiste ait le droit de se soucier sans trahir l'idéal

même qu'il prétend servir, l'avènement d'une humanité libérée des luttes de classes et des guerres de peuples ? »

Oui, il doit s'en soucier, car « ce n'est pas une mauvaise manière de travailler à l'extension de l'Idéal socialiste que de s'efforcer d'y conquérir d'abord ses concitoyens. » Et pour régler cette propagande il faut tenir compte du milieu où elle s'exerce, et avoir une méthode, une tactique appropriée à un régime, à un état des choses et des êtres.

Et le parti socialiste ne peut avoir l'autorité nécessaire à la réalisation de ses vues qu'en prenant part aux émotions et aux aspirations de la nation républicaine. S'il s'agit de politique intérieure, il lui faudra lutter avec la République, en tenant compte des pensées de celle-ci « *dont il est le continuateur et l'héritier* », mais aussi en s'inspirant de son idéal propre.

Le bon état des finances publiques, la production nationale, les travaux destinés à améliorer l'industrie, le commerce, l'agriculture, la mise en valeur des colonies, doivent le trouver en éveil, le compter parmi « les serviteurs attentifs et passionnés de la grandeur et de la prospérité nationales. » Quant au patriotisme, « il n'a rien à craindre de l'ardent amour de la paix et de l'humanité » du parti socialiste réformiste. Le désarmement isolé est considéré par Millerand

comme « pis qu'une folie : un crime contre l'Idéal même dont les socialistes saluent dans la France le premier soldat. »

Et cette politique « réaliste et idéale ne peut donner tous ses fruits qu'à la condition pour le Parti de revendiquer nettement ses responsabilités. » Et les réformes légales paraissent en dernier mot à Millerand « à la fois l'objectif immédiat et le seul procédé pratique pour rapprocher les socialistes du but lointain. » Dans ce sens, dit-il, « ayons donc le courage, d'ailleurs facile, de nous appeler de notre nom et de nous dire réformistes, puisqu'aussi bien nous le sommes. »

Cette façon d'envisager le socialisme, et quelques votes à la Chambre en désaccord avec l'idée de certains, furent le signal d'une polémique qui devint parfois violente. Aux articles amicaux de Jaurès dans la *Petite République* auxquels l'ancien ministre répondit, succédèrent des diatribes de militants ne demandant rien moins que l'exclusion de Millerand du parti. Cette question fut portée au 5e congrès qui se tint en avril 1903 à Bordeaux. Elle en fit même le fond. La partie fut chaude, les adversaires du réformisme étant nombreux.

Citons pour mémoire quelques-uns des délégués :

Briand, Jaurès, de Pressensé, Millerand, Gabriel Deville, Gérault-Richard, Bouhey-Alex,

Piger, Lassalle, Rouanet, Krauss, Fournier, J.-L. Breton, Pastre, députés. René Viviani, Reveillard, Lenormand, Calixte Camelle, Maurice Dejean, Audibert, Monier, Saigne, Charles Longuet, Jean et Edgard Longuet, Kosciusko, Persil, Sarraute, docteur Coutant, Alfred Clément, Ladevèze, Bonnet, Calvignac, Joucaviel, Baudot, Verdier, Imbert, Ollivier, Heppenheimer, Martinet, Millière, Bigot, Walter, Gibeaud, Orry, Thizon, Mesnard, Villot, Bonnard, Saint-Germain, Tresch, citoyennes Bonnevial et Renaud, Amilcare Cipriani, Lacour, Gambier, Dondicol, Luzzi, Sachs, Elie May, Varède, Ballet, Labléný, Lepert, Renaudel, Grossin, Hervé, Trémoulet, Lucas, Gaston Sicaud, etc.

Enfin, après trois jours de discussion, la résolution suivante fut adoptée par 109 voix contre 89 :

« Le Congrès,

» Considérant que l'action du Parti socialiste doit être constamment réglée par l'idée d'une transformation complète de l'ordre social ;

» Considérant que l'œuvre nécessaire de réforme quotidienne ne peut être séparée de la constante affirmation théorique et pratique de l'idéal socialiste, défini par les congrès nationaux et internationaux, notamment par le congrès national de Tours ;

» Déclare qu'il est du devoir étroit des élus socialistes de maintenir par leurs votes la tradition du Parti socialiste relative à la séparation des Eglises et de l'Etat, et d'assurer toujours le libre développement de la classe ouvrière organisée par la lutte nécessaire contre la classe capitaliste;

» Déclare, en outre, que le Parti socialiste est un parti de pensée libre et de perpétuelle enquête scientifique, mais que son devoir envers le prolétariat est d'exiger de tous les élus l'observation disciplinée des décisions collectives du Parti réuni en congrès;

» Et prend acte des déclarations faites en ce sens par le citoyen Millerand. »

Cette motion, présentée par Jaurès, triompha de celle de Renaudel opposée au nom de la minorité et déclarant simplement : « Le Congrès décide que le citoyen Millerand est exclu du Parti socialiste en raison de ses votes anti-socialistes. »

Au commencement de janvier 1904, la Fédération socialiste de la Seine a exclu le groupe auquel appartenait Millerand, groupe qui l'avait couvert de sa solidarité. Le motif est le vote émis par l'ancien ministre du Commerce approuvant les déclarations de M. Delcassé relatives au désarmement.

M. Hubbard ayant demandé au gouvernement

de « proposer un accord international en vue de la limitation des armements », le ministre des Affaires-Étrangères répondit que le gouvernement français s'y associerait volontiers, si une autre nation européenne prenait cette initiative, mais qu'il lui paraissait impossible que ce fût la nation vaincue qui la prît.

A la suite de cette exclusion Millerand annonça qu'il n'en appellerait pas au Congrès du Parti. Ce qui ne l'empêchera pas de continuer son œuvre de socialiste.

*
* *

Jaurès est un prophète. Jaurès a la foi. Jaurès est un visionnaire. C'est un cœur et une voix. L'avenir d'unité et de beauté qu'il nous fait entrevoir est pour lui réel. Son esprit est intimement lié à un avenir. Et il nous dit ce qu'il sera, et comment cela sera, comme il le voit.

Cette société où « tous les antagonismes se résoudront en harmonie et *qui naîtra du mouvement économique*, » il la présente avec sa constitution.

Le socialisme de Jaurès est un véritable idéal de socialiste. Il contient tout. Par lui-même et en lui-même, il est une morale. « Par la solidarité qu'il développe, par la discipline qu'il impose

aux égoïsmes, les unissant dans un égoïsme impersonnel, les épurant, les ennoblissant par là même, c'est une véritable règle de vie. »

Tendant au développement intégral de l'individu, il nous prend par nos facultés esthétiques.

Il nous donne aussi une métaphysique.

Jaurès est un latin qui a subi l'influence germanique. Il est bien fait pour plaire à la multitude enthousiaste. Aucun comme lui ne sait la manier. Et cette action ne s'exerce pas seulement sur la foule, mais sur tous ceux qui l'écoutent. Oui, Jaurès est bien, dans les manifestations extérieures qui accompagnent la parole, et dans la parole, un latin, mais son éloquence est teintée d'une légère brume, de cette rêverie qui nous vient du Nord et qui s'est intimement liée à la pensée française de notre temps, pour son plus grand bien, sans doute.

Certes, on peut dire de Jaurès qu'il a parmi ses ascendants Karl Marx. Mais le matérialisme économique de celui-ci ne pouvait lui suffire. Benoît Malon a dû lui apporter, au début, la belle coupe de son idéalisme.

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, ancien professeur de philosophie à la Faculté de Toulouse, élu député en 1885 sur un programme modéré, il vota par la suite constamment avec les socialistes pour les lois ouvrières. Vers 1889, re-

venu à ses études et à ses élèves, nous le retrouvons dans les journaux de sa région exerçant une sérieuse influence sur les esprits qu'il préparait aux prochaines élections. Dans ses articles « l'individualisme est toujours combattu au nom de la collectivité et pour la véritable liberté, la liberté de tous limitée rationnellement par le devoir social de chacun. »

En 1891 parut *de la Réalité du monde sensible*, « qui serait en réalité un hymne à l'univers sensible » et où se retrouve « la puissance de vision colorée et de lyrisme » du grand socialiste.

En 1892, Ad. Veber présenta la traduction sur le texte latin de la thèse soutenue en Sorbonne par Jaurès : *Les Origines du socialisme allemand.* C'est, dit-il, « le fruit savoureux des méditations d'un philosophe ». Les premiers contours du socialisme allemand sont dessinés là, et on y retrouve les germes semés par Luther, Kant, Fichte, Hegel.

Cette thèse est divisée en quatre chapitres : Luther, — de l'État chez Kant et Fichte, — le collectivisme chez Fichte, — Hegel, Marx et Lassalle.

Nous ne parlerons pas ici des études publiées dans les revues, de préfaces aux livres comme celle qui précède la *Morale sociale* de Malon. Nous retiendrons son introduction de l'*Histoire*

socialiste et quelques écrits de la *Petite République.*

L'Histoire socialiste — 1789-1900 — est publiée sous sa direction. Les époques ont été ainsi distribuées aux collaborateurs. Jaurès : Constituante et Législative. — Jules Guesde : Convention jusqu'au 9 thermidor. — Gabriel Deville : du 9 thermidor au 18 brumaire. — Brousse : du 18 brumaire à Iéna. — Henri Turot : d'Iéna à la Restauration. — Viviani : la Restauration. — Fournière et Rouanet : le règne de Louis-Philippe. — Millerand : la République de 1848. — Andler et Herr : le second Empire. — Jaurès : la guerre franco-allemande. — Dubreuilh : la Commune. — John Labusquière : la troisième République, 1871-1885. — Gérault-Richard : 1885-1900. — Jaurès : Conclusion, le bilan social du dix-neuvième siècle.

« C'est du point de vue socialiste que nous voulons raconter au peuple, aux ouvriers, aux paysans, les événements qui se développent de 1789 à la fin du dix-neuvième siècle, dit-il dans l'introduction. Nous considérons la Révolution française comme un fait immense et d'une admirable fécondité ; mais elle n'est pas, à nos yeux, un fait définitif dont l'histoire n'aurait ensuite qu'à dérouler sans fin les conséquences. La Révolution française a préparé indirectement l'avènement du prolétariat. Elle a réalisé les deux

conditions essentielles du socialisme, la démocratie et le capitalisme. Mais elle a été, en son fond, l'avènement politique de la classe bourgeoise. »

Après avoir vu le rôle de celle-ci, il montre la crise révolutionnaire de 1848 donnant à la classe ouvrière conscience d'elle-même et la forçant à opérer sa scission définitive avec les autres éléments sociaux.

Durant la période trouble et incertaine qui va de 1848 à 1871, le socialisme s'affirme comme une force et comme une idée, le prolétariat, comme une classe.

Il montre ensuite la Révolution ouvrière si menaçante « que les dirigeants unissent contre elle et le bourgeois et le paysan. » Mais « il y a encore indécision et confusion dans les doctrines, dit-il; en 1848, le communisme de Cabet, le mutuellisme de Proudhon, l'étatisme de Louis Blanc, se heurtent désespérément, et le moule de pensée où doit prendre forme la force ouvrière est inconsistant et inachevé; les théoriciens se disputent le métal en fusion qui sort de la fournaise, et pendant qu'ils se querellent, la réaction conduite par l'homme de Décembre brise tous les moules ébauchés et refroidit le métal. Sous la Commune même, blanquistes, marxistes, proudhoniens impriment à la pensée ouvrière des directions divergentes : nul ne peut dire quel

idéal socialiste eût appliqué la Commune victorieuse. »

De plus, si la révolution de 1848 fut préparée autant par la démocratie des petits bourgeois que par le socialisme ouvrier, la première fusilla le prolétariat aux journées de Juin. De même en 1871; mais à ce moment, « la classe ouvrière a pour la première fois pris possession du gouvernement... En 1871, les fils des combattants de Juin ont tenu le pouvoir, ils l'ont exercé, ils n'ont pas été l'émeute, ils ont été la Révolution. Les prolétaires ainsi haussés au gouvernement ont pu en être précipités ; ils n'en ont pas moins donné aux nouvelles générations ouvrières un haut signal d'espérance qui a été compris. La Commune clôt la seconde période où le socialisme s'affirme comme une force de premier ordre, confuse encore et convulsive, mais c'est bien elle, aussi, c'est bien la Commune qui a rendu possible la période nouvelle, celle où nous sommes tous engagés et où le socialisme procède méthodiquement à l'organisation totale de la classe ouvrière, à la conquête morale des paysans rassurés, au ralliement de la bourgeoisie intellectuelle désenchantée du pouvoir bourgeois, et à la prise de possession complète du pouvoir pour des formes nouvelles de propriété et d'idéal.

» Maintenant la confusion n'est plus à craindre.

Il y a dans la classe ouvrière et le parti socialiste unité de pensée. Malgré les chocs des groupes et les rivalités superficielles, toutes les forces prolétariennes sont unies, au fond, par une même doctrine et pour une même action. Si demain le prolétariat s'emparait du pouvoir tout entier, il en pourrait d'emblée faire un usage défini et décisif. Il y aurait à coup sûr des conflits de tendances. Les uns voudraient fortifier et pousser au plus haut l'action centrale de la communauté, les autres voudraient assurer aux groupes locaux de travailleurs la plus large autonomie possible. Pour régler les rapports nouveaux de la nation, des fédérations professionnelles, des communes, des groupes locaux, des individus, pour fonder à la fois la parfaite liberté individuelle et la solidarité sociale, pour donner forme juridique aux innombrables combinaisons de la propriété sociale et de l'action des individus, un immense effort de pensée sera nécessaire ; et dans cette complexité il y aura des désaccords. Mais, malgré tout, c'est un commun esprit qui meut aujourd'hui les socialistes, les prolétaires ; le socialisme n'est plus dispersé en sectes hostiles et impuissantes. Il est de plus en plus une grande unité vivante et qui multiplie ses prises sur la vie. C'est de lui maintenant que toutes les grandes forces humaines, le travail, la pensée, la science, l'art, la religion même, entendue comme

la prise de possession de l'univers par l'humanité, attendent leur renouvellement et leur essor.

» Comment, à travers quelles crises, par quels efforts des hommes et quelle évolution des choses, le prolétariat a-t-il grandi jusqu'au rôle décisif qu'il va jouer demain? C'est ce que nous tous, militants socialistes, nous nous proposons de raconter.

» Ainsi, termine-t-il, nous essaierons, dans cette histoire socialiste qui va de la révolution bourgeoise à la période préparatoire de la révolution prolétarienne, de ne rien retrancher de ce qui fait la vie humaine. Nous tâcherons de comprendre et de traduire l'évolution économique fondamentale qui gouverne les sociétés, l'ardente aspiration de l'esprit vers la vérité totale et la noble exaltation de la conscience individuelle défiant la souffrance, la tyrannie et la mort. C'est en poussant à bout le mouvement économique que le prolétariat s'affranchira et deviendra l'humanité. Il faut donc qu'il prenne une conscience nette dans l'histoire, et du mouvement économique et de la grandeur humaine. Au risque de surprendre un moment nos lecteurs par le disparate de ces grands noms, c'est sous la triple inspiration de Marx, de Michelet et de Plutarque que nous voudrions écrire cette modeste histoire, où chacun des militants qui y collaborent mettra sa nuance de pensée, où tous

mettront la même doctrine essentielle et la même foi. »

Parmi les journaux socialistes il est incontestable que la *Petite République* tient la première place. Jaurès a mené là le combat pour son idée jusqu'en décembre 1903, date à laquelle il se sépara de Gérault-Richard et des principaux collaborateurs. On peut retrouver sous sa signature, dans la collection, les plus beaux discours prononcés ces dernières années. Les trois articles de mars 1903 sur sa doctrine personnelle, sur le réformisme de Millerand et son discours au congrès de Bordeaux nous paraissent résumer à peu près ce qu'il faut retenir ici.

« Il est impossible, dit-il dans son premier écrit, de discuter dans un rapide article le large exposé de doctrine et de méthode fait récemment par Millerand, et que la *Petite République* a publié. C'est une belle œuvre, une des plus fortes qui soient sorties de la main de Millerand. Elle a à la fois de la précision et de l'ampleur. Et elle atteste l'esprit de suite, la persévérance de pensée de celui qu'on accuse parfois si étourdiment de variations calculées.

» Millerand est aujourd'hui ce qu'il était hier : un modéré du socialisme. Jamais, depuis qu'il a évolué du radicalisme extrême à un socialisme évolutionniste et prudent, il n'a dépassé la ligne qu'il se marque aujourd'hui. Jamais il n'a cessé

de répudier les moyens violents. Toujours il a conseillé au Parti socialiste d'éviter tout ce qui pouvait éveiller inutilement les appréhensions. « Ayons peur de faire peur » a été sa formule constante. Et comme ce discours de Saint-Mandé, dont on lui reproche parfois d'avoir atténué les couleurs, était mesuré et discret! Non, Millerand est bien resté le même ; et si on peut lui faire un grief, ce n'est pas d'avoir changé, mais c'est de ne pas tenir un compte suffisant des autres éléments, des autres tendances, des autres forces qui se meuvent dans le grand Parti socialiste. Je n'aime pas beaucoup les épithètes par lesquelles chacun caractérise et restreint le socialisme. Le socialisme « révolutionnaire » est exposé à devenir une secte. Le socialisme « réformiste » est exposé à devenir une secte. Le mouvement socialiste et ouvrier, en sa croissante largeur, échappe à toutes les formules étroites.

» J'entends bien qu'il faut être précis. Les vieux moyens révolutionnaires, la barricade, le fusil, le canon, ont sans doute fait leur temps. Avec la démocratie, avec le suffrage universel, avec l'organisation politique et économique, le prolétariat n'a plus besoin de recourir aux coups de force hasardeux qui peuvent bien modifier l'apparence du pouvoir, mais qui ne peuvent changer le fond d'une société. Il convient donc de ne pas se prêter aux malentendus et de ne pas propager l'équi-

voque. Trop souvent, quand les propagandistes du socialisme emploient le mot « révolutionnaire », le peuple comprend qu'ils répudient l'usage patient et vigoureux des moyens légaux. Et quand ils ajoutent qu'ils veulent seulement « révolutionner les cerveaux », il semble que ce soit un jeu de mots un peu puéril et indigne d'un parti sérieux.

» Millerand, à ce point de vue, a raison de dire qu'il faut se débarrasser de ce tintamarre de révolution. Mais s'il est dangereux de faire sonner ce mot à tout propos, je ne crois pas cependant qu'il soit possible de répudier le grand sens révolutionnaire du socialisme. Je ne veux point parler de ces hypothèses incertaines que tout parti peut se permettre. Il est possible que l'avènement du prolétariat s'accomplisse un jour par des voies extralégales, et nul de nous ne tient dans le creux de sa main le secret du monde social. Mais cette possibilité vague, et que le mouvement même de la démocratie organisée resserre tous les jours, ne suffirait pas à justifier le mot de révolution. C'est en un sens plus profond que le socialisme est et demeure révolutionnaire. C'est qu'il ne reconnaît pas le droit de la société existante. La société d'aujourd'hui, fondée sur la séparation des classes, sur l'exploitation du travail salarié par le capital, est à nos yeux la négation du droit. Le droit fondamental des hommes,

le droit à la vie, le droit au travail et aux produits du travail est violé par elle. Sans doute, il se peut que nous jugions plus humain et plus sage de composer avec la société capitaliste. La prudence politique et la générosité humaine nous conseillent d'adoucir le plus possible les transitions, de ménager les intérêts et les habitudes.

» C'est pourquoi Kautsky, après Marx et Engels, reconnaît en principe la convenance d'une indemnité au moins temporaire dans la grande œuvre de socialisation et d'expropriation qui mettra la propriété des instruments de travail aux mains des travailleurs organisés. Mais si c'est là le conseil de la politique et de la sagesse, ce n'est pas la formule impérieuse du droit. L'effort individuel des capitalistes a pu mêler des parcelles de droit à la fortune détenue par eux. Mais le capital, dans l'ensemble, a perdu son droit historique le jour où il a cessé d'être nécessaire à la direction du travail et à l'organisation de la production. Quand la nation est assez unifiée pour appeler à elle toute la propriété capitaliste, quand le prolétariat est assez organisé et éclairé pour gérer lui-même la propriété socialisée, le droit du capitalisme prend fin, le droit du travail, droit souverain et exclusif, commence. Et c'est la lutte du droit nouveau contre la fausse survivance du droit ancien qui constitue le fond révolutionnaire du socialisme.

» Le *Temps* peut dire à son aise que lorsque nous raisonnons ainsi, nous prétendons cumuler arbitrairement la force morale de l'ancienne méthode révolutionnaire et la force positive des méthodes nouvelles d'évolution et de pénétration. Il n'y a là ni hypocrisie, ni calcul, ni équivoque. Nous ne donnons pas au mot de révolution un sens factieux et violent. Nous mettons constamment le prolétariat en garde contre la rhétorique révolutionnaire qui tend à déprécier les moyens légaux dont il peut faire usage. Nous lui répétons sans cesse qu'il ne transformera la société que par une œuvre patiente d'organisation et d'éducation, par la conquête graduelle du pouvoir. Mais c'est aussi notre devoir de proclamer que l'ordre socialiste n'est pas une extension et un prolongement de l'ordre capitaliste; que le droit socialiste n'est pas un élargissement et une application plus étendue du droit capitaliste, qu'il est un droit nouveau, et que devant ce droit nouveau, l'ancien droit de la propriété n'est plus que néant.

» Que Millerand ne dise pas que c'est là une vue philosophique, une conception abstraite. Nous ne sommes point (il le sait aussi bien que moi) un parti empirique. Nous avons un idéal, et cet idéal, qui met la personne humaine au-dessus de tout, qui l'affranchit de toute tutelle, est opposé à l'idéal de la bourgeoisie possédante qui met la

propriété au-dessus de la personne. Comment pourrons-nous comprendre toute la grandeur de notre idéal, comment pourrons-nous trouver en lui toute la force vive dont nous avons besoin pour lutter et pour vaincre, si nous ne marquons pas nettement par où il s'oppose à toute la réalité d'aujourd'hui ? Cette vigueur de l'affirmation idéale ne contrarie en rien la méthode d'action continue et évolutive; elle la soutient au contraire.

» Je conclus sur ce point qu'il ne faut avoir ni la peur ni la superstition des mots. Le prolétariat serait bien vain s'il se grisait du mot de révolution ; mais il perdrait une partie de sa force s'il n'entrait pas dans les principes socialistes jusqu'au point où le sens révolutionnaire du socialisme apparaît. Ce n'est point là une fantaisie de dialectique hégelienne, ou un commode artifice de conciliation permettant de ménager des tendances opposées. C'est, je crois, le sens vrai et plein de la vie socialiste. Je voudrais montrer à Millerand, par quelques exemples, que la méthode même qu'il conseille et qu'il a raison de conseiller, la méthode d'action continue, légale et progressive, risquerait d'être faussée ou abaissée si la vertu révolutionnaire essentielle de la pensée socialiste n'était plus présente en nous, explicitement reconnue par nous.

» Je me borne à dire aujourd'hui que si Mille-

rand reproche au mot « révolutionnaire » d'être équivoque, le mot « réformiste » l'est aussi. La réforme peut être ou conservatrice, ou révolutionnaire. Elle peut se proposer la consolidation de l'ordre présent amélioré, ou la préparation d'un ordre nouveau. Les « réformistes » sont donc obligés d'expliquer dans quel sens ils sont réformistes, comme les « révolutionnaires » sont obligés d'expliquer en quel sens ils sont révolutionnaires. Et il ne convient pas de répudier un mot exact et nécessaire, rien que pour prévenir une ambiguïté qui s'attache aussi au mot qu'on prétend y substituer. » (7 mars 1903.)

Dans son deuxième article sur l'hypothèse collectiviste, il discute cette phrase de Millerand: « L'hypothèse collectiviste, qui est la nôtre, emprunte au développement même du régime capitaliste une valeur singulière, » phrase tirée de la préface du *Socialisme français* par laquelle l'auteur « adhère de nouveau de la façon la plus explicite au collectivisme. »

« L'hypothèse collectiviste, qui est la nôtre, emprunte au développement même du régime capitaliste une valeur singulière. »

« Hypothèse », dira-t-on : ce n'est là qu'une possibilité abstraite et lointaine. Ce n'est pas en ce sens que l'entend Millerand, et ici encore (je tiens à insister là-dessus), il ne fait que reprendre le thème développé par lui dans son discours de

Saint-Mandé et en reproduire les expressions les plus caractéristiques. Il disait en effet à ce moment :

« Vandervelde, l'éminent penseur, le grand orateur belge, mettait, dans un article sur l'évolution collectiviste, ses amis en garde contre le danger des constructions trop hâtives et trop arrêtées à une époque où la science peut bouleverser tout d'un coup les éléments mêmes de la vie, soit, comme l'évoquait un jour notre grand chimiste Berthelot, en transformant de fond en comble les conditions de l'alimentation, soit en modifiant profondément par des applications inattendues du transport de la force les conditions de l'industrie.

» Et, citoyens, en tenant ce langage, notre ami ne faisait que mettre en lumière les deux faces du socialisme, ce qui constitue à la fois sa puissance idéale et sa grandeur pratique. Nos philosophes, nos idéologues — c'est un beau mot et juste, employé à sa place — construisent des systèmes : le collectivisme est un plan de société idéal et complet. Mais si nous regardons haut, toujours plus haut, nous ne perdons point pied pour cela ; nous gardons contact avec le sol résistant et solide. Nous ne substituons point nos imaginations aux réalités au milieu desquelles nous nous mouvons, et chacune de nos réalisations ne peut et ne doit être que la conséquence

et le résultat des phénomènes déjà accomplis.

» Mais l'*hypothèse* est un des instruments nécessaires du progrès dans tous les ordres de connaissances et ce serait traduire ou plutôt trahir d'une façon bien étrange l'enseignement des esprits géniaux qui, tels les Claude Bernard, ont institué la méthode expérimentale, que de prétendre contraindre le sociologue comme le savant à rayer de ses papiers l'*hypothèse féconde.* »

Ainsi, dans son discours de Saint-Mandé comme dans la préface, en mai 1896 comme en mars 1903, Millerand parlait de l'hypothèse collectiviste, et il prenait ce mot dans son grand sens scientifique. Le collectivisme est, selon lui, l'idée directrice invinciblement suggérée aux esprits clairs par le mouvement même des faits sociaux. Cette hypothèse sert de règle à l'action, à la seule condition de ne pas dégénérer en un système immobile, d'être constamment contrôlée et revisée par les faits, limitée en étendue par les variations mêmes des choses. Aujourd'hui comme il y a sept ans, et dans le même sens, il dit « qu'il est non seulement licite, mais inhérent au progrès de toute connaissance, de se servir de l'hypothèse » ; et il est bien clair qu'il ne s'agit pas, pour l'homme politique, d'un usage purement spéculatif, mais qu'averti et guidé par sa haute hypothèse collectiviste, il doit faire entrer le plus de

collectivisme qu'il se peut dans la réalité mouvante. » (10 mars 1903.)

Mais ce qui lui paraît dangereux, c'est que Millerand dans l'œuvre dont il est question « n'a pas assez marqué les points de contact de l'hypothèse collectiviste avec la réalité d'aujourd'hui. » Il lui reproche d'avoir négligé le grand phénomène économique des trusts, « justification expérimentale du socialisme collectiviste » ; il lui reproche « d'avoir mis dans un arrière-plan un peu obscur les réformes tendant à transformer dès aujourd'hui la propriété elle-même, à lui enlever son caractère capitaliste pour lui donner une forme sociale. » Il lui demande où sont les lois de nationalisation et de socialisation qui sont dès maintenant possibles, où est le programme de socialisation de la grande industrie, où est le socialisme municipal, si fécond en résultats pratiques, en bienfaits immédiats.

« Le programme de Millerand a le tort de s'attacher trop exclusivement à tout ce qui peut éclairer, fortifier, organiser les prolétaires *dans la société d'aujourd'hui*, et de ne pas prévoir assez la formation d'une société nouvelle. Et je me demande si en éliminant de parti pris ce qu'il y a de révolutionnaire dans la pensée socialiste, on ne risque pas d'ôter à la méthode évolutionniste elle-même son ampleur et son efficacité. » (10 mars 1903.)

Dans le troisième article il examine la participation socialiste au pouvoir ministériel. Il croit ainsi que Millerand que le socialisme ayant entrepris la conquête méthodique et graduelle des pouvoirs publics « ne peut s'arrêter aux abords du pouvoir central. »

« Lorsque le parti aura grandi, il ne pourra refuser sa part de pouvoir déclaré et de responsabilité publique, sans créer un malaise profond et sans fausser tout le mouvement de la démocratie.

» On peut imaginer trois degrés dans l'accession du socialisme au pouvoir. Ou bien les ministres socialistes ne seront dans le ministère qu'une minorité, et le chef du gouvernement sera un républicain démocrate. C'est sur ce type qu'a été constitué le ministère Waldeck-Millerand. C'est sur ce type que peuvent être constitués des ministères dont le parti radical et le parti radical socialiste constitueraient la majorité et fourniraient le chef, mais qui feraient place à un ou plusieurs socialistes.

» Ou bien les progrès du socialisme seraient tels, la supériorité de sa doctrine se serait si nettement affirmée, l'excellence de son action démocratique et républicaine aurait si vivement éclaté, qu'il serait appelé à former non pas exclusivement, mais principalement le ministère. Le président du conseil serait socialiste, et entouré

d'une majorité de collaborateurs socialistes. C'est sous la discipline et sous l'impulsion du socialisme que s'exercerait l'action gouvernementale. Mais comme le pays n'aurait encore donné qu'une adhésion partielle au collectivisme, ce ministère, où le Parti socialiste dominerait, ne pourrait réaliser que la partie du programme socialiste acceptée par les plus hardis des radicaux socialistes, par ceux qui ont commencé à entrer dans le problème économique et à élargir la démocratie politique en démocratie sociale. Il est fort possible qu'une combinaison de cet ordre se réalise dans un très petit nombre d'années. Car les intelligences et les consciences, c'est-à-dire les forces vives de la nation, sont de plus en plus attirées par la beauté de l'idéal socialiste. Cet idéal donne aux socialistes la force de réaliser le programme même de la démocratie radicale plus hardiment, plus profondément que ne le ferait sans doute le radicalisme tout seul. Dès lors il est très vraisemblable que l'évolution de la démocratie radicale à la démocratie socialiste s'accomplira sous l'impulsion et avec la collaboration dominante du socialisme organisé.

» Enfin, on peut concevoir l'avènement assez prochain d'un ministère socialiste homogène, dont la formation précéderait l'adhésion du pays au socialisme total, et recevrait de la nation et du prolétariat le mandat de procéder par étapes,

avec toutes les transitions et transactions nécessaires, à l'organisation collectiviste de la propriété et du travail. Même dans ce cas, le socialisme aurait à compter avec les forces du monde capitaliste : il ne pourrait procéder que par étapes. C'est dire qu'on ne peut pas combattre l'idée d'une accession partielle du socialisme au pouvoir gouvernemental en alléguant qu'elle entraîne des responsabilités trop mêlées et des compromis trop importuns, car même l'avènement total du socialisme au pouvoir n'irait pas, durant toute une longue période de transitions inévitables, sans ces responsabilités et sans ces compromis. » (12 mars 1903.)

Cette participation au pouvoir, nous la retrouvons au congrès de Bordeaux. Jaurès devait triompher là, par la seule force de son raisonnement, par la seule grandeur, par la beauté de sa vérité.

Après avoir réprouvé la motion d'exclusion contre Millerand, il entre dans le débat sur l'état du socialisme :

« Quelques-uns, c'est vrai, interprètent la lutte de classe dans un sens trop simple, trop abstrait. L'antagonisme des classes se meut dans la démocratie elle-même ; il varie aussi selon l'état républicain ou despotique du pays. Sarraute a tort de croire qu'il suffit de poser le principe de la démocratie pour résoudre toutes les difficultés so-

ciales. La démocratie politique, tant qu'elle est en contradiction avec la force économiqne non démocratique, n'est pas complète; elle subit, et le suffrage universel lui-même, l'action économique d'aujourd'hui. C'est d'abord la pression du patronat sur les travailleurs, lésés ainsi dans leur souveraineté politique. C'est encore l'action de l'habitude. Le prolétariat est déformé dans sa pensée par l'habitude même du régime social où il vit, par la violence sourde du préjugé capitaliste imposé à la classe même qui souffre. C'est pour réagir contre cet état de choses qu'il est nécessaire d'affirmer toujours l'antagonisme des classes et l'idéal communiste ou collectiviste dans sa forme la plus nette.

» C'est faire œuvre d'abstraction en parlant d'une démocratie s'élevant au-dessus des classes par le jeu même de la majorité. Cette conception est inexacte. Dans la démocratie les inégalités sociales demeurent, et c'est à nous, peu à peu, de réaliser l'égalité.

» La conception des rapports du prolétariat et de l'Etat est faussée par Sarraute dans un sens, comme par Guesde dans un autre. Guesde a tort de considérer l'Etat comme un état de classe sur lequel le prolétariat n'a aucune action. Sa pénétration se manifeste dans le pouvoir municipal et parlementaire, et elle s'est manifestée dans le pouvoir central. Rien ne peut être, rien n'est

fermé à la pénétration du prolétariat. Dire le contraire, c'est démentir la réalité même des faits.

» L'Etat est pénétré progressivement par la force socialiste, et nous avons raisonnablement l'espérance que cette pénétration sera si large qu'un jour viendra où on constatera que l'Etat prolétarien s'est substitué peu à peu à l'Etat bourgeois. Cette substitution progressive est possible, mais, et c'est ce qu'oublie trop Millerand, il reste vrai qu'aujourd'hui, dans une proportion encore énorme, l'Etat est un Etat bourgeois, un Etat de résistance actuellement atténuée, mais qui peut redevenir contre nous un Etat de violence systématique. Nous ne devons pas le laisser oublier au prolétariat, et c'est pour cela que nous devons dresser à chaque instant l'idéal socialiste complet. Oui, le socialisme a la garde des intérêts généraux du pays. Il ne manquera pas à sa tâche. Il a défendu la liberté politique : il veut la sécurité nationale qui implique aussi l'harmonie de la démocratie et des institutions militaires. Il veille encore à la conservation de la force économique du pays, à la pénétration dans le monde de la pacifique industrie française. Mais j'ajoute que c'est surtout du point de vue prolétarien que nous devons surveiller la marche des intérêts généraux de la France. »

L'orateur dit que c'est pour cela que les socia-

listes ont le devoir de veiller sur la santé publique, sur la sécurité ouvrière, qu'ils ont le devoir de débarrasser les budgets de l'Europe des armements qui les accablent.

« La bourgeoisie y a une part d'intérêt, et c'est à cet intérêt, comme à celui du prolétariat, que nous faisons appel. Mais si la bourgeoisie a intérêt au désarmement, le prolétariat y a intérêt plus encore. La bourgeoisie est déjà dotée dans les budgets; le prolétariat, lui, ne pourra être doté que s'il se produit de larges disponibilités, et ces disponibilités ne se produiront qu'avec le désarmement simultané.

» Tant que les armements, tant que le spectre de la guerre subsistent, il y a pour les prolétaires une préoccupation qui détourne leurs énergies. La guerre est en outre une diversion possible contre le prolétariat. Voilà pourquoi le prolétariat est la force la plus décisive de désarmement et de paix.

» L'erreur de Millerand, dans ses votes, c'est de n'avoir tenu compte que d'un des aspects du problème. Il a compris que nous étions une République où l'enveloppement du prolétariat par la démocratie créait à ce prolétariat des facultés et aussi des devoirs particuliers. Mais Millerand a trop estompé les points par lesquels le prolétariat doit marquer, dans la démocratie, sa force propre.

» Millerand a dit qu'il avait émis les votes qui lui sont reprochés, non pas parce qu'il avait été jadis ministre. Ce serait, en effet, la condamnation même de la participation ministérielle. Quand le prolétariat voudra normalement pratiquer la participation, les ministres socialistes seront, certes, tenus à certaines concessions, mais quand ils auront quitté le ministère, ils reprendront, ils doivent reprendre leur première attitude.

» Millerand ne pose pas ainsi le problème. Il dit que le Parti socialiste se trouve en présence de conditions nouvelles dont il doit tenir compte. Je reconnais que la tactique de Millerand faciliterait singulièrement les choses, mais cette tactique est vraiment trop facile et nous n'en sommes plus à la tactique facile. Trop facile, dans un autre sens, est aussi la politique de Guesde. Guesde fait abstraction des périodes révolutionnaires de France; il est enfermé dans la conception d'un prolétariat exclusif et il foudroie, comme d'une forteresse isolée, également tous les partis. C'est facile, mais je dis que c'est une politique de suprême paresse. Elle dispense de tout effort.

» Votre politique, à vous Millerand, est trop facile aussi. Vous ne retenez du programme socialiste que ce qui est immédiatement réalisable; vous coupez ainsi en deux le programme socia-

liste, et la partie du programme que vous laissez de côté, celle que, si nous vous écoutions, nous n'aurions plus à affirmer, ne serait plus qu'une survivance morte. Voilà le danger.

» La politique complexe que j'essaye ici de formuler, je reconnais qu'elle est malaisée, qu'elle comporte des difficultés graves; mais j'imagine que vous ne pensez pas qu'on pourra jamais aboutir sans éprouver de multiples difficultés. » Jaurès examine ici les votes de Millerand, qui sont, dit-il, l'aboutissement de sa tactique.

» Millerand est resté anticlérical, mais il s'est refusé à se livrer à une trop simple manifestation. Les plus révolutionnaires d'entre nous peuvent, un jour, être forcés de voter le budget des cultes pour déjouer une manœuvre réactionnaire. »

Jaurès cite des exemples, tel que l'ordre du jour Dejeante impliquant la suppression totale des congrégations, ajourné par Dejeante lui-même pour empêcher des manœuvres de la droite.

» Si Millerand a refusé son vote à la suppression du budget des cultes, ce n'est pas pour cela. Il a dit qu'il l'avait refusé parce qu'il était une manifestation vaine. Non, cette manifestation n'est pas vaine, et il fallait la faire pour rappeler au gouvernement que la question était ouverte. D'ailleurs, par cette manifestation même, nous

avons fortifié le gouvernement. On l'a vu au Sénat, où après les déclarations de M. Combes quatre-vingts républicains ont voté l'abrogation du budget des cultes. Ce vote d'un tiers du Sénat a fortifié la thèse du président du conseil, en même temps que ses déclarations étaient affichées par la majorité sénatoriale.

» Voilà pourquoi il est utile à un gouvernement d'être soutenu par un parti qui le dépasse. Voilà pourquoi de pareilles manifestations ne sont pas stériles.

» Je peux dire la même chose sur la question militaire. Je trouve certes que la propagande antimilitariste du Parti socialiste n'est pas toujours conduite comme elle devrait l'être. Je fais à notre propagande deux reproches. Je ne suis pas pour les appels à la désertion. Tout soldat déserteur est perdu pour la Révolution sociale. Les lettres que nous recevons chaque jour des déserteurs en sont la preuve certaine.

» En fait, le *Manuel du Soldat* fait appel non à l'énergie, à la volonté des soldats ; il fait appel à leur faiblesse. Il dit aux hommes non de se réserver, non de sauvegarder leurs forces pour le prolétariat, il leur dit : « Quittez la caserne! » Direz-vous cela aux ouvriers de l'usine? Leur dites-vous : « Quittez l'usine! Emigrez! » Non! vous leur dites de s'organiser, de se syndiquer! La désertion, c'est la forme militaire de l'émigration.

» Notre propagande antimilitariste est imprudente, lorsqu'au lieu d'attaquer seulement la partie du personnel militaire disqualifié par des crimes spéciaux, nous nous livrons à d'injustes généralités. Le génie révolutionnaire n'a-t-il pas suscité des officiers pendant la Révolution, qui sortis de l'ancien régime ont formé une partie des cadres de l'organisation nouvelle? Nous devons tendre la main aux officiers qui sont imprégnés de l'esprit républicain et nous serons heureux de les inscrire demain dans les cadres de nos milices populaires.

» Tout cela, nous ne l'avons pas assez dit, et c'est pourquoi dans les fautes commises nous avons une part de responsabilité, et c'est pourquoi ce fut une faute de ne pas repousser les poursuites contre les auteurs du *Manuel du Soldat*.

» Sur la question du désarmement, il en est de même. Qui nous empêche de déclarer que la France est prête à proposer le désarmement simultané? J'espère bien que si, dans les gouvernements prochains, il y a des ministres socialistes, pareille initiative sera prise. Dans les déclarations de M. Delcassé, disant que le gouvernement français ne pouvait prendre l'initiative du désarmement parce que la France avait été vaincue, je vois l'embryon d'une politique de revanche. Tous les gouvernements de l'Europe pourront arguer

de raisons d'un même ordre. Il faut que nos gouvernants aient le courage de se déclarer les initiateurs de la paix. C'est une initiative dont ils doivent s'honorer.

» Voilà les réserves que je formule.

» Millerand veut comme nous une société nouvelle et socialiste ; il accepte avec nous les points fondamentaux de notre programme. Mais il atténue d'une façon dangereuse ces différences qui nous séparent des autres partis démocratiques. Je demande au Parti d'affirmer que la participation socialiste à la conquête des pouvoirs publics implique l'affirmation constante de son idéal révolutionnaire.

» Oui, la révolution de la rue est finie, mais la révolution de l'idée continue. C'est ce que je demanderai au Parti de déclarer. Mais faut-il que nous soyons réduits à discuter des motions d'exclusion? Quand partout le socialisme est obligé d'élargir son action, quand nous cherchons ensemble la vérité, nous tous capables de nous tromper, nous irions exclure quelqu'un d'entre nous? Je voudrais que toutes les tactiques, toutes les tendances fussent réunies ici. Ce n'est pas la variété de ces tendances qui est dangereuse, mais c'est l'esprit de scission, de séparation qui exclut des contrepoids nécessaires. Ces tendances non plus n'excluent pas la nécessité d'unité dans l'action et quand le congrès aura délimité cette

action, tous devront respecter ses décisions.

» Voilà comment le problème se pose. Il n'aurait pas atteint cette acuité si, pendant trois ans, entré au ministère sous sa responsabilité personnelle, Millerand n'avait pas été éloigné de nos congrès. Maintenant qu'il est revenu parmi nous, nous pouvons déclarer qu'à l'avenir, si un socialiste participe au pouvoir gouvernemental, ce sera avec un mandat du Parti dont il devra rendre compte dans les congrès.

» Ceux qui sont le plus responsables de certaines attitudes de Millerand, sont ceux qui l'ont forcé à se replier sur soi-même en le couvrant d'outrages et d'injures quand il accomplissait une besogne utile au prolétariat.

» La motion d'exclusion présentée ici est une tristesse, une iniquité. Ceux qui s'y tiennent continuent à faire peser sur Millerand l'abominable esprit de secte que nous avons tous été unanimes à réprouver. »

En 1903 Jaurès occupa la vice-présidence de la Chambre des Députés, mais il ne fut pas réélu pour 1904.

Il a quitté il y a deux mois la *Petite République.*

*
* *

Benoît Malon n'a pas fondé une nouvelle école socialiste, comme on le croit trop communément, écrivait Fournière à la mort de celui-ci :

« Il a pris le socialisme au point où l'avait laissé Karl Marx, et l'a complété. Quoique libre penseur évolutionniste ou matérialiste, comme on voudra le qualifier, et républicain, Karl Marx, dans le *Capital* et dans le *Manifeste des Communistes*, s'occupe surtout de l'évolution économique. Pour lui, le développement des sociétés est surtout impulsé par les transformations des modes de production. Pas un événement politique ou social qui n'ait pour principale cause une transformation de l'outillage ou la découverte d'un débouché à l'industrie. L'évolution de la société est commandée par l'évolution du matériel industriel. Cette conception trop générale et partant, trop simple, de l'histoire sociale, Malon entreprit de la modifier ou plutôt de l'agrandir... Il a réintroduit dans le concept socialiste ce que d'aucuns appelleront la métaphysique. L'école de Marx, trop simplistement matérialiste, ne voyait que la nécessité. Malon a ajouté la notion de la justice.

» Pour Marx et ses disciples, avec son machinisme industriel qui aboutit à la concentration des capitaux dans un petit nombre de mains oisives, le monde moderne aboutit fatalement au collectivisme... Comme les intelligents et les clairvoyants sont minorité parmi ceux qui bénéficient de l'ordre social actuel, point n'est besoin de tenter des conversions de ce côté; le

résultat ne vaudrait pas l'effort. C'est aux prolétaires qu'on s'adressera, on éveillera en eux l'instinct de classe et selon la formule de Marx mise en tête de l'*Internationale*, « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Malon n'y contredit pas, mais il ajouta à cette notion de la nécessité qui a pour corollaire la lutte des classes, celle de la justice qui a pour corollaire l'appel aux meilleurs d'entre les hommes du temps présent.

Et Fournière ajoute « que cette conception de la justice et du droit réintroduite dans le socialisme a eu deux grands résultats, d'abord de ne pas rompre la tradition des idées et des faits, ensuite de permettre de faire appel à l'*enthousiasme, au sentiment, à l'esprit de sacrifice*, de telle façon que le socialisme n'est plus seulement la mise en pratique d'une formule scientifique ; il devient, sans cesser d'être scientifique, une conception d'ensemble de la vie sociale de demain et appelle à sa réalisation toutes les forces et tous les dévouements. »

Benoît Malon a écrit et publié : *La Troisième défaite du Prolétariat français*, 1871; *Exposé des écoles socialistes françaises et l'Internationale, son histoire et ses principes*, 1872; *Spartacus*, 1873. De 1876 à 1885 : *Histoire critique de l'économie politique*; *traduction du Travail et Capital* de Karl

Marx; traduction de la *Quintessence du socialisme* de Schœffle; *Manuel d'économie sociale; Histoire du socialisme* (5 vol.); de 1886 à sa mort (1893) : *Morale sociale; l'Évolution morale et le socialisme; Précis de socialisme; Socialisme intégral* (2 vol.), inachevé.

Dans *la Morale sociale*, Benoît Malon étudie la genèse de la morale, les morales religieuses, philosophiques, matérialistes, panthéistes; il conclut qu'il n'y a nul besoin ni d'affirmations mystiques ni d'abstrus concepts métaphysiques pour inspirer sa conduite des principes suivants, d'aussi facile compréhension que d'universelle efficacité : dans les relations sociales la justice et la solidarité; dans les relations humaines, la sincérité et la bonté; dans les relations avec tous les êtres, la modération et la pitié.

Dans la préface de *Précis de socialisme*, composé des *Lundis socialistes* parus dans la *Petite République Française*, Malon indique le but de son livre : « Tels sont les progrès du socialisme, depuis ces dernières années, et si graves les éventualités qui peuvent surgir d'un moment à l'autre, que jamais il ne fut plus urgent d'inventorier les systèmes, d'expliquer les situations, d'analyser les revendications, de dégager les possibilités et de serrer les probabilités... A chacun d'apporter son grain de sable : j'apporte le mien. Vétéran du socialisme révolutionnaire, je dis

par quelles réformes on pourrait prévenir les conflits sanglants. Ancien militant du socialisme ouvrier, je m'adresse surtout à la bourgeoisie, pour lui dire que le temps est passé où elle pouvait, sans danger immédiat, méconnaître la signification révolutionnaire des événements qui se précipitent. »

Socialisme intégral (2 parties publiées) est l'ouvrage de prédilection de Malon, celui dans lequel se retrouvent ses vues personnelles sur la philosophie, la morale, la politique.

Le socialisme intégral, y est-il dit, « c'est le socialisme envisagé sous tous ses aspects, dans tous ses éléments de formation avec toutes ses manifestations possibles... Ainsi compris, le socialisme est l'aboutissant synthétique de toutes les activités progressives de l'humanité présente. »

Le *Socialisme intégral* est donc « le tableau fidèle et complet de la formulation sociale moderne et des tendances et aspirations socialistes qui gisent éparpillées dans l'œuvre des penseurs contemporains. » La première partie porte en sous-titre : *Histoire des théories et tendances générales.*

La seconde partie porte : *Des réformes possibles et des moyens pratiques.*

Dans celle-ci Malon indique : « Étant donné les hommes et les choses du présent et surtout le lourd amoncellement de préjugés et d'ha-

bitudes invétérées sous lequel nous ployons l'entassement des institutions et d'organisations iniques que nous subissons, comment s'y prendraient les novateurs réformistes, si hardis en critique, pour, sans trop heurter les intérêts en lutte, sans trop effaroucher la masse des panurgiens, sans cesser d'être équitables et pratiques, supprimer immédiatement l'extrême misère, améliorer de suite les conditions du travail et orienter la société régénérée vers les justices nouvelles que promet le socialisme collectiviste ? »

Avec Malon et Rouanet, Fournière, contemplatif et actif, politicien et théoricien, a donné au mouvement socialiste une impulsion idéaliste. Fournière est un grand écrivain et un profond penseur, aussi bien dans ses études doctrinales que dans ses articles de polémique quotidienne ou dans ses discours.

Sur le rôle de l'Idéalisme en sociologie dont il a fait le sujet d'une suite de conférences au Collège libre des sciences sociales, Fournière a écrit une œuvre d'une haute importance. *L'Idéalisme social* (1898) ne montre pas exactement, à vrai dire, une société idéale parfaitement établie, bien construite. C'est, basée sur le passé et sur le présent, « une indication des probabilités futures... c'est tout simplement l'exposé philosophique des formes pensées de l'évolution, des espérances

d'avenir faites de souvenirs et de comparaisons. »

Fournière croit au devenir harmonique de l'univers, à l'universelle sympathie évolutive des choses. Et, du transport de cette conception de l'harmonie sympathique à la société humaine, résulte cette conséquence morale que la réalisation du moi individuel finit par avoir pour condition intégrante celle du vrai moi social.

Dans ce livre, les étapes du devenir collectif de l'humanité « sont indiquées en une série de tableaux où sont successivement évoquées les évolutions de la religion, de la famille, de la propriété et de l'Etat. De la famille idéale et de la cité idéale se rapprochera d'autant plus rapidement et complètement l'humanité qu'elle aura plus vite acquis la conscience des possibilités socialistes, et l'intelligence aperceptive et motrice de la fatalité économique et morale de la disparition de la propriété capitaliste qui se muera d'abord en propriété collective et finalement, et idéalement, en propriété communiste. Et Fournière démontre qu'en attendant l'ère dernière, libertaire et communiste, tout l'effort du socialisme contemporain se résume en des tentatives de formulation précise des desiderata du prolétariat, en des essais de traduction en textes législatifs et constitutionnels des vœux populaires, et qu'au point de vue purement économique, *toutes les doctrines socialistes tendent à l'organisation du travail et à*

la distribution de ses bénéfices selon certains principes harmoniques (1). »

Après son *Idéalisme social* écrit pour les lettrés, Fournière a donné *Chez nos petits-fils* ou le *Rêve de Pierre Davant*, écrit dans la forme du roman pour tous. On y retrouve, vulgarisées, toutes ses larges conceptions de socialiste évolutionniste.

L'*Essai sur l'Individualisme* (1901) concilie l'individualisme avec le socialisme. Fournière répond là aux accusations formulées contre le socialisme, qui ne tiendrait pas compte des droits de l'individu. Aux adversaires du socialisme qui se disent individualistes et aux socialistes qui rejettent les individualistes comme égoïstes, il oppose une argumentation qui aboutit à cette proposition résumant tout le livre : le socialisme est l'individualisme intégral.

De Rouanet, d'Adrien Veber nous ne pouvons mieux dire que, critiques et théoriciens remarquables, ils rendent au monde socialiste les plus grands services, principalement dans la *Revue socialiste*.

Quant à René Viviani, rappelons son rôle de député, ses campagnes de publiciste. Son grand talent d'orateur lui a valu de beaux et mérités succès aussi bien à la Chambre que dans les

(1) Adrien Veber. *Revue socialiste*.

réunions publiques, et que dans les congrès où il a toujours défendu l'attitude de Millerand. Au Palais-Bourbon, la discussion qu'il soutint contre le renouvellement du monopole de la Banque de France et le privilège des agents de change est à retenir.

De 1899 à 1902 il fut sans conteste le leader des socialistes parlementaires, Jaurès ne siégeant plus et Millerand étant ministre. C'est durant cette période qu'il prononça deux de ses plus retentissants discours, l'un sur la réforme du programme de l'enseignement secondaire, l'autre à propos de la loi sur les associations. Ce dernier, paru en brochure, dénonce les périls que font courir à la société laïque non seulement les congrégations, mais encore le clergé séculier, toute l'Église enfin.

Le ton de rude franchise de ce discours plein de menaces produisit un effet considérable. Tous les orateurs de l'opposition, aussi bien à la Chambre qu'au Sénat, s'efforcèrent de le réfuter.

René Viviani resta attaché à la discussion de la loi dans les deux Assemblées, et l'on peut dire qu'il a fixé le programme anticlérical du parti socialiste.

De même pour Aristide Briand. Que ce soit l'avocat, le publiciste, l'orateur, le député, c'est toujours la même méthode qui guide l'homme.

Ses vues larges, lointaines, embrassent tout l'horizon socialiste. A côté de Jaurès, de Millerand, de René Viviani, il tiendra une des plus belles places dans la direction du mouvement. L'idée de la grève générale a été développée par lui en premier. A la Chambre son rapport sur la séparation des Eglises et de l'Etat est un des plus forts réquisitoires de ce temps. Il a laissé trois brochures : L'*Action syndicale ; Socialisme et Coopération;* la *Grève générale.*

Georges Renard, en plus de ses œuvres de critique littéraire (*Critiques de combat*, 3 séries, 1894-1896), a publié *Compère Morel* ou la *Vérité aux paysans* (1897) ; *Le Régime socialiste* (1898) ; *Socialisme intégral et Marxisme* (1896). Justement renommé comme savant économiste, il a dirigé après Malon la *Revue socialiste.*

L'*Histoire du socialisme français* de Paul-Louis « abonde en informations. Elle a été écrite avec un grand soin d'exactitude. L'auteur indique les origines du mouvement prolétarien contemporain, qu'il fait remonter à la grande commotion révolutionnaire dans les idées et les faits du dix-huitième siècle. Tous les événements importants, toutes les théories sociales y sont successivement et clairement exposés. C'est un livre appelé à devenir le *vade mecum* et l'abécédaire de quiconque suit avec l'intérêt légitime qui lui revient le mouvement prolétarien. »

J. Paul-Boncour n'est pas socialiste. Ainsi peut-on dire si l'on s'en rapporte à ce fait qu'il ne s'est prononcé en faveur d'aucune doctrine, qu'il ne s'est rallié à aucun des nombreux groupements du socialisme. Contemplateur attentif et de bonne foi, avide de progrès et de justice, il sait voir les choses et les hommes, tels qu'ils sont. L'idée socialiste l'intéresse, il semble, comme idée dominante de notre temps. Et il la suit dans ses manifestations. *Le Fédéralisme économique* dont il est l'auteur, c'est l'étude de l'organisation économique actuelle ; c'est le mouvement syndical et ses tendances. C'est un exposé fait avec une grande précision de méthode où l'information abonde, inépuisable.

La période qui va de mai 1789 au 14 juillet est l'aube d'un monde nouveau. De cette époque, Tabarant a rappelé dans l'*Aube* le souvenir qui est là vivant et précis.

Son *Petit Catéchisme socialiste* (1893) est un formulaire. Il est divisé en cinq entretiens. Le premier est consacré à la condition du peuple ; le second, au peuple et à ses bons amis ; il fait justice de l'antisémitisme et énumère les réformes qui atténueraient la lutte des classes en attendant l'avènement du socialisme. Ce troisième entretien du socialisme et du capitalisme contient cette définition : « le socialisme est l'action internationale du prolétariat travaillant à

son émancipation matérielle et morale par l'expropriation du capitalisme. »

Le quatrième entretien roule sur les réformes sociales, le collectivisme et le communisme ; le cinquième, sur l'action socialiste, affirme que la Révolution n'est que le constat de l'évolution.

Tabarant, avec Léon Cladel, Rosny, Georges Renard, Henry Fèvre et Robert Bernier lança le manifeste du *Club de l'art social.*

*
* *

Guesde n'a plus la direction du mouvement socialiste en France. Son autorité, bien diminuée ces dernières années par la politique de Millerand et de Jaurès, porte cependant encore sur un nombre considérable de partisans. Mais quoi qu'il arrive, Guesde restera parmi les grandes figures du socialisme. Son attitude dans la vie peut lui valoir le titre d'apôtre, malgré quelques défaillances accusant trop sa personnalité. Il est resté dans le peuple, il en a la foi et même, dit-on, un peu le mysticisme.

Guesde a réuni autour de lui ceux qui acceptent ce principe de la lutte de classes : « Parti d'opposition nous sommes, parti d'opposition nous devons rester, n'envoyant des nôtres dans le Parlement et autres assemblées électives qu'à l'état d'ennemis pour combattre la classe enne-

mie et ses diverses représentations politiques... Le parti socialiste n'a pas à partager le pouvoir avec la bourgeoisie, dans les mains de laquelle l'Etat ne peut être qu'un instrument de conservation et d'opposition socialiste. Sa mission est de leur arracher pour en faire l'instrument de la libération et de la révolution sociale. »

Guesde débuta dans la vie publique sous l'Empire parmi l'opposition républicaine. Il collabora d'abord à la *Liberté* de l'Hérault puis aux *Droits de l'Homme* de Montpellier. Ses écrits lui valurent, en 1870, six mois de prison. Condamné à cinq ans de la même peine en 1871 pour ses articles en faveur de la Commune, il se réfugia en Suisse où il publia le *Livre rouge de la justice rurale.*

Rentré en France il rédigea les *Droits de l'Homme* et le *Radical.* Depuis 1876 est commencée avec l'*Egalité* pour continuer par le *Cri du Peuple* et le *Socialiste* son active propagande socialiste à laquelle il a consacré sa vie. Par la parole, par l'écrit, il a aidé à répandre dans la France entière les doctrines collectivistes. C'est son programme, rédigé en collaboration avec Lafargue, qui fut, dès 1880, au Congrès du Havre, accepté par les organisateurs du « Parti ouvrier. »

En 1881, Brousse, Joffrin et d'autres se séparèrent de Guesde et fondèrent la *Fédération des Travailleurs socialistes de France,* qui forma

le *parti possibiliste*. D'autres scissions survinrent, dont nous avons parlé plus haut dans l'état du parti socialiste en France depuis la Commune.

Dans ses écrits, d'un style très clair, Guesde a voulu se mettre à la portée de tous. Il a publié, entre autres : *Essai de catéchisme socialiste* (1878); *Programme du parti ouvrier* (1884); *Quatre ans de lutte de classe à la Chambre* (1893-1898); *Socialisme au jour le jour* (1899); *État, politique et morale de classe* (1901).

L'Essai de catéchisme socialiste est un manuel où chacun peut trouver l'énoncé des premières réformes qui doivent guider à la régénération de l'avenir. Il est écrit à la façon des catéchismes des écoles chrétiennes, par demandes et réponses sur l'homme, l'individu, le libre arbitre, la responsabilité, le bien, l'éducation, la liberté, la propriété, le travail, la famille, l'État, la société.

Le Programme du parti ouvrier a été élaboré en 1879 et adopté au congrès national du Havre en 1880. Il est pris article par article dans ce livre, phrase par phrase, pour en démontrer le bien fondé tant au point de vue scientifique qu'au point de vue tactique. Le but de Guesde a été « de fournir à tous les militants du parti un arsenal pour leur lutte quotidienne contre l'ordre actuel. » Ce programme que voici a groupé le parti ouvrier français :

Considérant que l'émancipation de la classe

productive est celle de tous les êtres humains sans distinction de sexe ni de race.

Que les producteurs ne sauraient être libres qu'autant qu'ils seront en possession des moyens de production (terres, usines, navires, banques, crédit, etc.);

Qu'il n'y a que deux formes sous lesquelles les moyens de production peuvent leur appartenir :

1° La forme individuelle qui n'a jamais existé à l'état de fait général et qui est éliminée de plus en plus par le progrès industriel;

2° La forme collective dont les éléments matériels et intellectuels sont constitués par le développement même de la société capitaliste;

Considérant :

Que cette appropriation collective ne peut sortir que de l'action révolutionnaire de la classe productive — ou prolétariat — organisée en parti politique distinct; qu'une pareille organisation doit être poursuivie par tous les moyens dont dispose le prolétariat, y compris le suffrage universel transformé ainsi d'instrument de duperie qu'il a été jusqu'ici en instrument d'émancipation ;

Les travailleurs socialistes français, en donnant pour but à leurs efforts l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste, et le retour à la collectivité de tous les moyens de production, ont décidé, comme moyen d'organisation

et de lutte, d'entrer dans les élections avec les revendications immédiates suivantes :

A. *Partie politique.*

1° Abolition de toutes les lois sur la presse, les réunions et les associations et surtout de la loi contre l'Association internationale des travailleurs. Suppression du livret, cette mise en carte de la classe ouvrière, et de tous les articles du Code établissant l'infériorité de l'ouvrier vis-à-vis du patron, et l'infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme ;

2° Suppression du budget des cultes, et retour à la nation des biens dits de main-morte, meubles et immeubles, appartenant aux corporations religieuses (décret de la Commune du 2 avril 71), y compris toutes les annexes industrielles et commerciales de ces corporations ;

3° Suppression de la Dette publique;

4° Abolition des armées permanentes et armement général du peuple ;

5° La Commune maîtresse de son administration et de sa police.

B. *Partie économique.*

1° Repos d'un jour par semaine ou interdiction légale pour les employeurs de faire tra-

vailler plus de six jours sur sept. Réduction légale de la journée de travail à huit heures pour les adultes. — Interdiction du travail des enfants dans les ateliers privés au-dessous de 14 ans ; et, de 14 à 18 ans, réduction de la journée de travail à six heures ;

2° Surveillance protectrice des apprentis par les corporations ouvrières ;

3° Minimum légal des salaires, déterminé chaque année, d'après le prix local des denrées, par une commission de statistique ouvrière ;

4° Interdiction légale aux patrons d'employer des ouvriers étrangers à un salaire inférieur à celui des ouvriers français ;

5° Égalité de salaire à travail égal pour les travailleurs des deux sexes ;

6° Instruction scientifique et professionnelle de tous les enfants mis pour leur entretien à la charge de la société, représentée par l'État et la Commune ;

7° Mise à la charge de la société des vieillards et des invalides du travail ;

8° Suppression de toute immixtion des employés dans l'administration des caisses ouvrières de secours mutuels, de prévoyance, etc., restituées à la gestion exclusive des ouvriers ;

9° Responsabilité des patrons en matière d'accidents, garantie par un cautionnement versé par les employeurs dans les caisses ouvrières, et pro-

portionné au nombre des ouvriers employés et aux dangers que présente l'industrie;

10° Intervention des ouvriers dans les règlements spéciaux des divers ateliers; suppression du droit usurpé par les patrons de frapper d'une pénalité quelconque leurs ouvriers sous forme d'amendes ou de retenues sur les salaires (Décret de la Commune, 27 avril 1871);

11° Annulation de tous les contrats ayant aliéné la propriété publique (banques, chemins de fer, mines, etc.), et l'exploitation de tous les ateliers de l'État confiée aux ouvriers qui y travaillent;

12° Abolition de tous les impôts indirects et transformation de tous les impôts directs en un impôt progressif sur les revenus dépassant 3.000 francs. Suppression de l'héritage en ligne collatérale et de tout héritage en ligne directe dépassant 20.000 francs.

Quatre ans de lutte de classe à la Chambre (1893-1898, 2 vol.) contiennent les discours prononcés par Guesde à la Chambre des députés durant ce temps. *Le Socialisme au jour le jour* qui parut en 1899 contient les pages de combat et de doctrine qui ont paru dans le *Cri du Peuple* de 1884 à 1886. C'est la défense et l'exposé du socialisme scientifique élaboré par Karl Marx et mis en action par les congrès de Marseille, du Havre et de Roanne, « c'est, reprise, la lutte de classe commencée dans *l'Egalité*, poursuivie dans

le *Citoyen* et interrompue par la répression gouvernementale. C'est l'école de recrutement et de guerre à la fois, ouverte dès 1877 en pleine politique courante, ne laissant passer aucun événement d'ordre politique ou économique sans le mettre à la question et l'obliger à témoigner et à conclure contre la nouvelle féodalité financière, industrielle, commerciale qu'il s'agit d'envoyer rejoindre, et par les mêmes procédés, dans la fosse commune de l'histoire, de l'ancienne féodalité de la terre et de l'épée. C'est l'exposé des moyens d'arriver au but que se propose de toucher le parti ouvrier : expropriation de la classe capitaliste et appropriation collective des moyens de production et d'échange par la constitution en parti de classe des prolétaires ou salariés s'emparant révolutionnairement du pouvoir politique par la transformation nécessaire de la propriété privée en propriété publique. »

Dans les *Deux Méthodes* (1900), conférences faites par Jaurès et Guesde à l'Hippodrome Lillois sur les dissentiments entre les deux partis que représentent les leaders, Guesde reprend avec acharnement son principe de lutte de classe en indiquant le motif des dissentiments nouveaux du monde socialiste : l'affaire Dreyfus. Il ne veut pas qu'on se détourne de l'action révolutionnaire : « Il n'y aura rien de changé dans la société actuelle tant que la propriété capitaliste n'aura

pas été supprimée et n'aura pas fait place à la propriété sociale. C'est cette idée-là, que depuis vingt et quelques années nous avons introduite dans tous les cerveaux ouvriers de France, qui doit rester l'unique direction des cerveaux conquis et doit être étendue aux cerveaux d'à côté où la lumière socialiste ne s'est pas encore faite. C'est là notre tâche exclusive; il s'agit de recruter, d'augmenter la colonne d'assaut qui aura, avec l'Etat emporté de haute lutte, à prendre la Bastille bourgeoise comme elle a pris la Bastille féodale; et malheur à nous si nous nous laissions arrêter le long de la route, attendant comme une aumône les prétendues réformes que l'intérêt même de la bourgeoisie est quelquefois de jeter à l'appétit de la foule, et qui ne sont et qui ne peuvent être que des trompe-la-faim. Nous sommes et ne pouvons être qu'un parti de révolution. Nous détourner de cette lutte, c'est trahir, c'est déserter, c'est faire le jeu des bourgeois qui savent bien que le salariat n'est pas éternel, que c'est un phénomène provisoire. »

Etat, politique et morale de classe (1901) est aussi un recueil d'articles parus dans le *Cri du Peuple* de 1884 à 1886 sur l'état de classe : crises et pouvoirs publics ; sur la politique de classe : expéditions coloniales ; sur la morale de classe.

Elément suspect, nouvelles recrues représentant de nouvelles méthodes, et comme tels

condamnés sans appel par Paul Lafargue, les intellectuels, dans le livre de Lagardelle, *les Intellectuels devant le socialisme*, sont traités plus modérément. Il se contente de les reléguer au second plan.

La thèse fondamentale de cet ouvrage est que « le prolétariat porte le mouvement socialiste, parce que le prolétariat est avant le mouvement socialiste le produit de l'évolution industrielle et du développement historique, l'avenir de la classe se confondant en effet avec le progrès de l'économie : il n'y a pas d'autre classe qui soit dans le sens de l'histoire. » La conclusion est celle-ci : « Dans le socialisme, les intellectuels ne peuvent servir qu'à titre d'employés. Ils n'ont qu'à le servir dans son rôle historique. » « Leur fonction est d'être des délégués, des porte-paroles, des phonographes des vœux et des décisions du mouvement prolétarien. »

De Paul Lafargue que nous venons de citer, *Le Droit à la Paresse* (1883), réfutation du Droit au Travail de 1848, est à retenir.

C'est une brochure de petit volume, mais une langue admirable, un style élevé en font une œuvre forte qui a le droit de compter parmi les plus belles des œuvres socialistes.

« Dans la société capitaliste, y est-il écrit, le travail est la cause de toute degenérescence intellectuelle, de toute déformation organique »...

« Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite les misères individuelles et sociales qui depuis plusieurs siècles torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion furibonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes ont sacro-sanctifié le travail. Hommes, aveugles et bornés ; ils ont voulu être plus sages que leur Dieu ; hommes faibles et méprisables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit. Moi, qui ne professe d'être chrétien économe et moral, j'en appelle de leur jugement à celui de leur Dieu, des prédicateurs de leur morale religieuse, économique, libre-penseuse, aux épouvantables conséquences du travail dans la société capitaliste. »

*
* *

Au congrès de la Haye le 29 septembre 1872, une scission divisait *l'Association Internationale des Travailleurs*. D'un côté se rangèrent les partisans de Karl Marx, de l'autre ceux de Bakounine qui formèrent dès lors le parti anarchiste.

L'Anarchie, « doctrine sociale basée sur le principe de la liberté absolue et sur la négation de

tout principe d'autorité gouvernementale, dans les rapports des hommes réunis en société, » donne pour société modèle « celle où les citoyens seraient assez éclairés, assez pénétrés des sentiments de fraternité et d'égalité pour vivre en parfait accord, sans réglementation, sans législation, sans police, sans gouvernement. » Il ne faut donc pas du tout considérer l'anarchie comme « un état d'âme s'affirmant uniquement dans ce qu'on est convenu d'appeler propagande par le fait. »

Après la séparation de 1872, Bakounine et ses amis organisèrent la *Fédération Jurassienne* dont l'action se fit sentir en Suisse, dans le Nord de l'Italie, le Nord de la France et en Espagne. Un journal, *l'Avant-Garde*, fut fondé à Genève. Paul Brousse en eut la direction. Mais ce n'est qu'à partir de 1878, avec le *Révolté* entre les mains de Kropotkine et d'Elisée Reclus, qu'on peut suivre le développement de l'anarchisme.

Séparés, se combattant en ce qui regarde l'idée générale et s'alliant quand les intérêts généraux étaient en jeu, socialistes et anarchistes formèrent deux partis bien distincts. Les seconds eurent pendant un an, 1880-1881, un organe qui soutint leurs doctrines et leurs revendications, la *Révolution sociale*. Le *Droit social* parut à Lyon en mars 1882; un placard, affiché à 10.000 exemplaires, fit connaître aux Parisiens les théories

communistes-anarchistes. De 1882 à 1886 se place le procès de Lyon où plus de cinquante anarchistes parmi lesquels Kropotkine, Gautier, Bordat, furent condamnés de 1 à 5 ans de prison; puis la manifestation révolutionnaire de l'Esplanade des Invalides, la condamnation pour ce fait à 6 ans de réclusion de Puget et de Louise Michel.

Des tentatives de propagande par le journal, il ne reste guère plus que les *Temps Nouveaux*, que tient Jean Grave, et le *Libertaire*, de Sébastien Faure. Quant au mouvement lui-même, il paraît non s'arrêter mais diminuer dans ses manifestations depuis quatre ou cinq ans, les fractions avancées allant de préférence au socialisme révolutionnaire.

La littérature anarchiste compte un grand nombre d'ouvrages. M. Nettlau a réuni en 1897 dans un volume intitulé : *Bibliographie de l'Anarchie*, à peu près tout ce qui a été publié par le parti et sur le parti. A ce sujet, Elisée Reclus, qui ne croyait pas que les écrits fussent en si grand nombre, s'exprime ainsi : « Les idées anarchistes développées consciemment sous leur forme actuelle sont d'origine si récente qu'on se les imagine volontiers comme se trouvant encore dans une période rudimentaire de propagande. Sans doute, la plus grande part des documents cités dans ce recueil est destinée à disparaître et ne mérite guère d'être conservée, mais quelques-unes

de ces œuvres feront certainement date dans l'histoire du dix-neuvième siècle. Certes, il a pu être difficile parfois aux anarchistes de dire ce qu'ils croient être la vérité, mais on ne saurait les accuser d'avoir « caché la lumière sous le boisseau ». Nous l'avons dressée aussi haut que peuvent l'élever nos mains, et désormais, nul dans le monde, qu'il nous aime ou qu'il nous haïsse, ne pourra prétendre nous ignorer. »

« Bakounine a laissé plusieurs ouvrages publiés et un certain nombre de manuscrits dont quelques-uns furent édités après sa mort par les soins de ses amis. Mais presque tous n'étant que de simples fragments, ces documents à eux seuls ne seraient que trop insuffisants pour donner la caractéristique de cet homme, attendu que la part d'influence littéraire qu'exerçait Bakounine dans son action générale fut nulle. C'était essentiellement un tribun et un agitateur... Si l'on envisage son activité au point de vue utilitaire, on doit reconnaître que si c'était un des hommes les plus remarquables de la Russie, son action ne s'étendait pas exclusivement à son pays; c'était un de ces rares Russes exerçant leur influence sur le cours des événements dans l'Europe entière (1). »

A côté des « évolutionnistes donnant leur idéal comme terme naturel à l'évolution humaine », se

(1) De M. Dragomanov, traduit du russe par Marie Stromberg.

placèrent sur le terrain de l'action, les révolutionnaires.

Bakounine, dont la doctrine était bâtie d'après Proudhon et Max Stirner, a, ainsi que nous l'avons dit à propos des premières manifestations du parti, commencé sa propagande en Italie, en Espagne, en Suisse, en France, où il créa l'*Alliance sociale universelle.* « Eloquent, sympathique, actif, suprêmement organisateur et habile manieur d'hommes, dit Benoît Malon, il réussit à mettre en échec l'hégémonie récente de Karl Marx, à imposer son pessimisme négateur et son « diable au corps révolutionnaire » à une nombreuse armée de militants pris surtout dans la jeunesse du pays celto-latin. Il enseigna que l'action socialiste ne pouvait être que révolutionnaire; qu'il fallait agir, sans ratiociner; démolir, non tenter de réformer, car ce qui s'impose tout d'abord c'est la pandestruction. » Et cette pandestruction, Bakounine la comprend de cette façon : « Il faudra détruire toutes les institutions actuelles, Etat, Eglise, Forum juridique, Banque, Université, Armée et Police, qui ne sont que les forteresses du privilège contre le Prolétariat. Un moyen particulièrement efficace est de brûler tous les papiers, pour supprimer la famille et la propriété jusque dans l'élément juridique de leur existence.

» L'œuvre est colossale, elle sera pourtant

accomplie; la misère croissante grossit toujours l'armée des mécontents qu'il s'agit de transformer en révolutionnaires instinctifs, chose d'autant plus facile que la révolution elle-même n'est que le développement des instincts populaires. » Son idéal révolutionnaire tenait non dans les attentats individuels, mais dans l'insurrection préparée des Communes. Pour lui, le socialisme « consiste à organiser la société de telle sorte que tout individu, homme ou femme, venant à la vie, trouve des moyens à peu près égaux pour le développement de ses différentes facultés et pour leur utilisation par son travail; à organiser une société qui, rendant à tout individu quel qu'il soit l'exploitation du travail d'autrui impossible, ne laisse chacun participer à la jouissance des richesses sociales, qui ne sont en réalité jamais produites que par le travail, qu'autant qu'il aura directement contribué à les produire par le sien. »

De 1863 datent les écrits purement anarchistes de Bakounine. Ils sont épars dans l'Europe entière. Il y a une édition de ses œuvres (1895). Notons la *Théologie politique de Mazzini et l'Internationale* (1871); — *Organisation de l'Internationale* (1872); *Dieu et l'Etat* (1882); — enfin, sa correspondance, très importante. *Le Catéchisme révolutionnaire*, écrit en chiffres, lui est attribué.

Kropotkine dont les théories de destruction universelle sont évidemment d'importation slave

s'est exprimé dans une forme bien française. Il a publié : *Paroles d'un Révolté* avec préface d'Elisée Reclus (1885) ; *la Conquête du Pain* (1892); *Autour d'une Vie* (1901). Des articles parus au *Révolté*, à la *Révolte*, aux *Temps Nouveaux*, etc., quelques-uns ont été réunis en brochure.

Les *Paroles d'un Révolté* sont un recueil d'écrits donnés par le *Révolté* de 1879 à 1882. « Fidèle à sa méthode scientifique, écrit Elisée Reclus, l'auteur expose d'abord la situation générale de la société, avec ses hontes, ses vices, ses éléments de discorde et de guerre ; il étudie les phénomènes de décrépitude que présentent les États et nous montre les lézardes qui s'ouvrent, les ruines qui s'accumulent. Puis il développe les faits d'expérience que l'histoire contemporaine nous offre dans le sens de l'évolution anarchique, il en indique la signification précise et en tire l'enseignement qu'ils comportent. Enfin dans le chapitre *expropriation*, il résume ses idées telles qu'elles ressortent de l'observation et de l'expérience, et fait appel aux hommes de bonne volonté qui ne se contentent pas de savoir, mais qui veulent agir. »

Autour d'une vie est l'existence sociale de la Russie pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. C'est le tableau d'un monde que nous ne connaissons pas encore, qui paraît éloigné de nous de toute la durée des siècles passés.

C'est la vie de despotisme et de soumission d'une nation entière, très lointaine.

Kropotkine a repris la méthode d'action préconisée par Bakounine.

« Ce n'est, dit-il, que par l'agitation continuelle et sans cesse renouvelée des militants qu'il est possible d'y arriver... L'agitation prendra les formes les plus variées qui lui seront dictées par les circonstances, les moyens, les tempéraments ; tantôt lugubre, tantôt railleuse, mais toujours audacieuse ; tantôt collective, tantôt purement individuelle, elle ne doit négliger aucun des moyens qu'elle a sous la main, aucune circonstance de la vie publique, pour tenir toujours l'esprit en éveil, pour propager et formuler le mécontentement, pour exciter la haine contre les exploiteurs, ridiculiser les gouvernements, démontrer leurs faiblesses, et surtout et toujours réveiller l'audace et l'esprit de révolte en prêchant d'exemple. »

Au congrès de Genève (1873), les anarchistes recommandèrent l'abstention électorale et la révolte permanente. Au congrès de Londres ils tentèrent de constituer l'*Association internationale des ouvriers socialistes révolutionnaires* avec comités et sous-comités, sections, partout où il y avait assez d'adeptes.

En France, de nombreux groupes fonctionnent actuellement.

Malato mène et la bataille des réunions publiques et la bataille littéraire. Il demande l'organisation et l'alliance, sur le terrain de l'action, des anarchistes et des militants des partis extrêmes du socialisme communiste.

Révolution chrétienne et révolution sociale (1892) est une étude de philosophie historique qui montre comment a été dénaturée, à travers le temps, une révolution intégrale, commencée il y a quinze siècles, et de quelle façon elle va aboutir dans la période que nous traversons, par l'anéantissement de toutes les autocraties. « C'est la vérité qui échappe à tous les attentats et qui va triompher en la doctrine socialiste. »

La Philosophie de l'Anarchie a été publiée en 1889.

Que sera l'homme de demain? est le sujet de l'*Homme nouveau* (1898). Malato recherche dans ce petit volume écrit clairement, ce que pourra être l'homme de demain, d'après les théories évolutionnistes actuelles.

Dans l'*Italie telle qu'elle est*, Merlino, militant aussi, s'acharne contre la bourgeoisie italienne. C'est l'historique d'une évolution aboutissant à la crise économique, à la noire misère du peuple dont il analyse les conséquences.

Les Formes et essences du socialisme (1898) doivent être considérées comme une tentative de conciliation entre les théories individualistes de

l'anarchie et les doctrines socialistes. Dans les partis avancés, ce rapprochement a lieu pour quelques uns, qui étaient autrefois violemment séparés. M. Sorel voit dans cet essai « une tentative hardie susceptible d'aboutir de part et d'autre à une compréhension plus haute et plus complète du mouvement social contemporain.

Hamon a classé dans la *France sociale et politique* (année 1891) les incidents d'une époque. C'est aujourd'hui une sorte de répertoire de l'histoire de ce temps, avec des statistiques, des crimes, des suicides, des discours politiques, fêtes, discussions parlementaires, polémiques de presse.

Dans la *Psychologie de l'anarchie socialiste* (1895), il ne reconnaît pas la nécessité de la législation, il prétend, à quelques nuances près, que communisme et collectivisme c'est tout un. Il n'y aurait que deux espèces de socialisme, le socialisme d'Etat ou autoritaire et le socialisme libertaire représenté par les anarchistes.

Un socialiste évolutionniste s'exprime ainsi à propos de ce livre : « On dirait qu'il a été écrit afin de prouver que les anarchistes ne sont point ce qu'un vain peuple pense, mais des hommes fiers, doués de l'esprit de libre révolte, et à la fois de l'amour du moi et de sensibilité altruiste, épris de savoir et de prosélytisme, animés par un vif sentiment de justice et soutenus par un grand sens logique. »

La *Psychologie du militaire professionnel* s'occupe de l'officier.

Bernard Lazare a donné : *Antisémitisme et révolution; Comment on condamne un innocent; L'Écrivain et l'art social; Figures contemporaines; Histoire des doctrines révolutionnaires; Les Porteurs de torches*, etc. Il a collaboré à nombre de revues d'avant-garde et à des quotidiens.

Après avoir fréquenté les milieux littéraires sans s'y arrêter, il tourna son esprit vers l'étude du problème social. « C'est un épris de vérité, soucieux de justice, hanté du grand rêve de solidarité future où doivent s'éteindre toutes les haines, se réduire la misère et la douleur du monde. »

Dans l'*Écrivain et l'art social* Bernard Lazare étudie le rôle de l'écrivain dans la société, dont l'influence selon lui « tend à devenir prépondérante, plus même : unique. » Il fait là le procès de l'écrivain tel que le conçoit la bourgeoisie, « avertisseur inoffensif, prédicateur laïque, propagateur de morale conventionnelle, défenseur des préjugés, des lois et des institutions. »

Sa thèse est celle-ci : tout artiste travaille pour tous. Il est éducateur par excellence, modifie les pensées et engendre les idées. L'art social devra « dégager des milieux les idées qu'ils contiennent, celles qui fleurissent aujourd'hui et celles qui s'épanouiront plus tard. Il devra représenter des

êtres en évolution, ne représentant pas seulement une fin, mais un commencement. *L'essentiel sera pour l'écrivain de faire voir, dans le présent, le futur qui se prépare, la morale qui se transforme, la société de demain qui se crée.* »

Sébastien Faure, et Louise Michel sont plutôt des orateurs que des écrivains. Ils ont exposé et exposent toujours par la France entière les théories philosophiques de l'anarchie que le premier vulgarise dans une langue indéniablement belle.

Sébastien Faure qui a fondé le *Journal du Peuple*, organe anarchiste quotidien, et le *Libertaire*, périodique, a publié entre autres *la Douleur universelle* (1895), *les Anarchistes dans l'affaire Dreyfus* (1898).

De Louise Michel *la Commune* est à retenir. « C'est un volume de souvenirs, qui, à l'aide de quelques documents servant de point de repère et de cadre à l'auteur, constituent une histoire vibrante des événements de 1870-71. Il y a dans ces souvenirs, à côté de renseignements précieux et inédits sur les journées révolutionnaires et les conflits des partis, des pages où se reflète une âme sensible et bonne. »

Certes, il est bien difficile de dégager de tous les ouvrages, articles, conférences, la partie positive de la théorie anarchique.

Jean Grave, dans la *Societé au lendemain de la*

Révolution, donne, lui, de l'organisation, la définition suivante :

« C'est l'accord qui se forme, en vertu de leurs intérêts, entre les individus qui se groupent pour une œuvre commune, ce sont les relations mutuelles qui découlent des rapports journaliers que tous les membres d'une société sont forcés d'avoir les uns avec les autres. Mais cette organisation n'a ni lois, ni statuts, ni règlements, auxquels chaque individu soit forcé de se soumettre, sous peine de châtiments. Les individus ne sont point attachés de force à cette organisation, et ils sont libres de l'abandonner, lorsqu'elle veut se substituer à leur initiative individuelle. »

L'homme subit l'influence des milieux ; changez le milieu, vous changerez les hommes, qui doivent être bons. D'évolution en évolution, après la révolution à laquelle elles aboutissent, l'idée anarchique arrivera à faire triompher l'idée de bonté. « Alors, les hommes, assez éduqués, assez cérébralement conformés, pourront s'entendre harmoniquement en vue de leur développement individualiste. » Telle est l'idée de la *Société mourante et l'anarchie*.

Quant à l'*Individu et la société* « après avoir rappelé les origines guerrières, religieuses, économiques et psychologiques de la servitude et de l'autorité, et les abus politiques des lois de l'évolution, après avoir démontré que l'esprit critique

naît de la compression, et que l'esprit de révolte et d'autoarchie croît en raison directe de la souffrance, après avoir affirmé que ce n'est qu'en résistant à la compression sociale que l'humanité a réussi à s'affirmer, Jean Grave, là, déplore la passivité actuelle de l'être humain et l'immoralité d'une morale officielle qui serait seule responsable des méchancetés individuelles, l'homme naissant naturellement bon. » Et, Grave, lui, ajoute : « L'absurdité de l'entité-individu étant aussi évidente que l'absurdité de l'entité-société, et, d'autre part, étant démontré que la complexité de l'être est devenue si débordante que notre vie est faite d'une part de la vie des autres, comme la vie des autres est faite d'une part de la nôtre, étant prouvé que les individus, s'ils veulent vivre normalement et se développer intégralement doivent s'organiser en société... l'égoïsme bien entendu consistera alors, l'état de guerre étant préjudiciable, à ce que chacun s'entende avec ses voisins afin de vivre en paix. » Jean Grave a vulgarisé, ces derniers temps, ses doctrines par le roman.

A part les nombreux écrits épars soit dans le *Révolté*, la *Révolte*, les *Temps nouveaux* et autres revues, les articles traduits dans toutes les langues, Elisée Reclus, dont le génie est indéniable, a donné comme œuvre principale l'*Évolution, la Révolution et l'idéal anarchique*. Certes là, pas

plus qu'ailleurs, aussi bien chez les anarchistes évolutionnistes que chez les révolutionnaires, nous ne trouvons d'organisation finale. Reconnaissons d'ailleurs que, maintenant, la doctrine anarchiste ne peut comporter de vues positives d'organisation.

Dans cet ouvrage, Elisée Reclus se propose tout d'abord de démontrer que l'évolution et la révolution, loin d'être contradictoires, doivent être considérées comme deux stades successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant la révolution, et celle-ci précédant une évolution nouvelle, mère de révolutions futures.

« La révolution, dit Reclus, ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution, de même que l'acte succède à la volonté d'agir? L'un et l'autre ne diffèrent que par l'époque de leur apparition. Qu'un éboulis barre une rivière, les eaux s'amassent peu à peu au-dessus de l'obstacle, et un lac se forme par une lente évolution ; puis tout à coup une infiltration se produira dans la digue d'aval, et la chute d'un caillou décidera du cataclysme : le barrage sera violemment emporté et le lac vidé deviendra rivière. Ainsi aura lieu une petite révolution terrestre.

» Chaque transformation de la matière, chaque réalisation d'idée est, dans la période même du changement, contrariée par l'inertie du milieu, et le phénomène nouveau ne peut s'accomplir que

par un effort d'autant plus violent ou par une force d'autant plus puissante, que la résistance est plus grande. Herder, parlant de la Révolution française, l'a déjà dit : « La semence tombe dans la terre; longtemps elle paraît morte, puis tout à coup elle pousse son aigrette, déplace la terre dure qui la recouvrait, fait violence à l'argile ennemie, et la voilà qui devient plante qui fleurit et mûrit son fruit.

» Et l'enfant, comment naît-il? Après avoir séjourné neuf mois dans les ténèbres du ventre maternel, c'est aussi avec violence qu'il s'échappe, en déchirant son enveloppe, et parfois même en tuant sa mère. Telles sont les révolutions, conséquences nécessaires des évolutions qui les ont précédées. »

L'auteur établit ensuite que les révolutions ne conduisent pas nécessairement au progrès, de même que les évolutions ne sont pas toujours orientées vers la justice; il y a des révolutions progressives et des révolutions régressives.

Quel est donc, dans la pensée d'Elisée Reclus, l'idéal évolutionniste et le but révolutionnaire?

« ...Les conditions mêmes de la vie nous dictent le vœu capital. Les cris, les lamentations qui sortent des huttes de la campagne, des caves, des soupentes, des mansardes de la ville, nous le répètent incessamment : « Il nous faut du pain. » Toute autre considération est primée par cette col-

lective expression du besoin primordial de tous les êtres vivants. »

Evolutions et révolutions progressives doivent donc tendre tout d'abord à la satisfaction de ce besoin, et Reclus croit que, de plus en plus, nous nous acheminons vers cet ensemble « de transformations, pacifiques ou violentes, que d'avance on appelle révolution sociale et qui consistera surtout à détruire le pouvoir despotique des personnes et des choses, et l'accaparement personnel des produits du travail collectif. »

Et Reclus termine ainsi :

« Les grands jours s'annoncent. L'évolution est faite ; la révolution ne saurait tarder. D'ailleurs ne s'accomplit-elle pas constamment sous nos yeux, par multiples secousses ? Plus les travailleurs, qui sont le nombre, auront conscience de leur force, et plus les révolutions seront faciles et pacifiques. Finalement toute opposition devra céder, et même céder sans lutte. Le jour viendra où l'évolution et la révolution, se succédant immédiatement, du désir au fait, de l'idée à la réalisation, se confondront en un même phénomène. C'est ainsi que fonctionne la vie dans un organisme sain, celui d'un homme ou celui d'un monde. »

CHAPITRE II

ROMANCIERS ET CONTEURS

Cette activité du monde socialiste, nous la retrouvons dans toute la société moderne, telle que ne l'a jamais connue aucune autre époque. Le courant vital qui parcourt le monde le fait haleter dans un immense effort. La réalisation fait place à une nervosité inquiète chez les uns, espérante chez les autres. Le calme contemplatif, devant le renversement des formes habituelles de l'existence, se change en incertitude. Sciences, art, religion, économie, subissent une transformation telle que rien ne paraît plus stable. Là, sans doute, est l'explication de nos tendances sociales : « Critique dissolvante de ce qui existe, possibilité de réaliser une organisation future. »

En littérature, ce courant vital a porté les

grands écrivains vers la pensée nouvelle. Créateur d'idées, formateur d'intelligence, leur art de critique ou de bâtisseur est profondément social. Tendant tous à un meilleur idéal de vie personnelle ou de vie collective, ils doivent être considérés comme éducateurs moraux. S'adressant à un public spécial de privilégiés, les uns présentent, sous une forme littéraire plus ou moins pure, les principes de la morale nouvelle, préparant les esprits à les accepter ou à rejeter ceux de la « morale devenue fausse des temps présents. » Les autres, qui se tiennent en contact direct avec le vrai peuple, révélant aux ignorants ou aux désorientés leur idéal d'êtres humains, possèdent certainement une puissance momentanée bien supérieure à celle des auteurs qui ne visent que le suffrage de la classe cultivée où la propagande est plus lente parce qu'elle a trop à lutter contre l'intérêt héréditaire conservateur.

A cette heure, plus que jamais, la mission sociale du roman et du théâtre est grande. « Il faut que l'écrivain prépare la morale nouvelle, et que des pensées et des sentiments d'aujourd'hui il fasse sortir des sentiments nouveaux, ceux qui régneront dans le monde qui s'élabore. Il doit faire comprendre à l'homme d'aujourd'hui d'autres formes de beauté, il doit le rendre apte à habiter la cité de demain. »

Selon nous, si une partie de la jeunesse studieuse — force considérable — a subi l'influence du mouvement socialiste, c'est grâce aux œuvres de ces écrivains dans lesquelles elle est venue chercher une règle de vie, une morale, une philosophie.

Si plusieurs millions d'individus unis par la même pensée se sont groupés autour des théoriciens et des orateurs du parti socialiste, combien ont puisé l'enthousiasme dans les livres de ce grand remueur de foules qu'est Zola! Et leurs tendances, où les ont-ils trouvées mieux que dans *Travail* par exemple?

« Le prochain siècle (le xxe), l'avenir illimité est au Travail, qu'on en soit bien convaincu, a dit le romancier aux étudiants. Et ne voit-on pas déjà, dans le socialisme montant, s'ébaucher la loi sociale de demain, cette loi du travail pour tous, du travail libérateur et pacificateur! Jeunesse, ô jeunesse, mettez-vous donc à la besogne! que chacun de vous accepte la tâche qui doit emplir sa vie. Elle peut être très humble, elle n'en sera pas moins utile. N'importe laquelle pourvu qu'elle soit, et qu'elle vous tienne debout!

» Quand vous l'aurez réglée, sans surmenage, simplement la quantité qu'il vous sera permis de donner chaque jour, elle vous fera vivre en santé et en joie, *elle vous délivrera du tourment de l'infini.* Quelle saine et grande société cela ferait

dont chaque membre apporterait sa part logique de travail ! Un homme qui travaille est toujours bon. Aussi, suis-je convaincu *que l'unique foi qui peut nous sauver est de croire à l'efficacité de l'effort accompli.* Certes, il est beau de rêver d'éternité. Mais il suffit à l'honnête homme d'avoir passé en faisant son œuvre... »

Et quelle œuvre que celle de Zola, quelle espérance dans l'avenir, après la malédiction de l'heure présente ! Partout, au dessus des sanglots qui montent de la douleur accablant l'humanité par la faute sociale, s'élèvent de magnifiques hymnes d'espoir.

Nous rappellerons ici, simplement pour mémoire, les débuts de Zola, employé de librairie, collaborateur du *Progrès de Lyon*, du *Petit Journal*, de *l'Evénement*, du *Gaulois*, de *la Cloche*, du *Corsaire*. Dans le roman retenons les *Mystères de Marseille* et le *Vœu d'une morte* qui n'eurent pas de succès. Dans ces livres ainsi que dans les *Contes à Ninon* (1864) on trouverait difficilement le point de départ de l'œuvre qui devait tant marquer dans notre temps. La *Confession de Claude* parut ensuite, et *Thérèse Raquin* en 1867. C'est de ce dernier roman que date ce qu'il est convenu d'appeler le naturalisme, qui devait le mener au socialisme.

La série des Rougon-Macquart (1871-93) suit. Cette « Histoire naturelle et sociale d'une famille

sous le Second Empire » comprend vingt volumes : *la Fortune des Rougon*, épisode du coup d'Etat en province ; *la Curée*, le *Ventre de Paris*, description des Halles et des habitués ; *la Conquête de Plassans; la Faute de l'abbé Mouret; Son Excellence Eugène Rougon ; l'Assommoir; Une page d'amour; Nana* (1880).

C'est alors que certains de ses livres atteignirent un tirage de 300.000 exemplaires.

Pot-Bouille parut en 1882; puis vinrent par ordre de date : *Au Bonheur des dames; la Joie de vivre; Germinal; l'Œuvre; la Terre; le Rêve; la Bête Humaine; l'Argent* ; *la Débâcle; le Docteur Pascal.*

L'Histoire des Rougon-Macquart terminée, Zola composa sa trilogie : *Lourdes, Rome, Paris* (1894-1898); puis une sorte de tétralogie résumant sa philosophie sociale : *Les Quatre Evangiles*, comprenant *Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, *Justice*. Une mort tragique arrêta l'écrivain à *Vérité*.

Zola avait désiré rénover le théâtre. Ses efforts n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Soit seul, soit avec William Busnach, il porta à la scène *Thérèse Raquin* (1873); *les Héritiers Rabourdin* (1874); *le Bouton de Rose* (1878). L'*Assommoir* arrangé par Busnach et Gastineau ; *le Ventre de Paris* et *Nana* furent longtemps joués. *Pot-Bouille* ne tint pas l'affiche et *Germinal* n'eut que

quelques représentations. On donna *la Terre* en 1902.

Voyons les romans socialistes.

A partir de *Germinal* les préoccupations sociales se marquent toujours plus fortement dans chaque œuvre nouvelle. Dans celle-ci le travailleur des grandes villes manufacturières y apparaît dans toute la douleur du forçat. L'esclave moderne, ignorant et misérable autant que l'esclave antique, y vit d'une vie purement zoologique.

Le ban et l'arrière-ban de la presse bourgeoise, libérale et radicale, cria qu'on avait exagéré « les bagnes capitalistes », les uns n'y ayant rien vu, les autres n'y voulant rien voir, et pour cause. La tendance originale de cette littérature effraya aussi certains, et quelques-uns n'y ont trouvé qu'une « décevante négation. » On démonta la charpente de l'ouvrage, on l'examina pièce à pièce, la critique accréditee, généralement fermée aux besoins nouveaux, aux idées nouvelles, « ne faisant que suivre et regarder de loin ce qu'elle devrait devancer ». Cependant, Drumont, dont la ligne de conduite n'a pas varié, écrivait pour terminer un article sur *Germinal* : « Voilà donc à quoi ont abouti tant d'écrits, tant de phrases, tant de déclamations sur la régénération et l'émancipation des ouvriers ! Ces malheureux vivent d'une vie toute physique, étrangers à tout

ce qui élève et à tout ce qui console. Voilà l'ouvrier que les rhéteurs nous dépeignent si grand, si heureux depuis que 89 a brisé ses fers ! Le remède souverain, le nihiliste Souvarine, un des personnages du roman, se charge de le formuler : accumuler les ruines, multiplier les incendies et détruire le vieux monde par tous les moyens dont on dispose afin d'élever sur ses débris une société nouvelle. »

Seulement, si Drumont reconnaît ici la réalité des figures, ce n'est que pour faire supporter la responsabilité du mal par un ordre de société qui n'est pas le sien.

Germinal est venu bien à son temps, comme toute chose, comme toute œuvre. *Germinal* a puissamment remué la foule, lui ayant fait toucher le mal. Et celle-ci en garde une secrète horreur, le besoin d'effacer un mauvais rêve et d'en poursuivre un bon ici-bas, d'oublier ce cauchemar qui fait pousser à la Maheude ce cri de détresse « jaillissant là des entrailles du matérialisme comme l'angoisse suprême : Alors, c'est bien vrai, nous sommes fichus, nous autres ! » Plus rien à espérer.

Documents par documents, faits par faits, notre époque passe dans l'œuvre de Zola. Après l'ouvrier des villes, le grand commerce, la bourgeoisie, l'aristocratie, enfin l'homme évoluant dans les diverses classes de la société. Dans *Ger-*

minal la plainte de l'humanité se fait entendre en des pages navrantes, avons-nous dit : et l'écho d'une parole éternelle y vient mourir : « Sur le seuil de l'avenir abandonnez toute espérance. » Et là, c'est bien tout un passé qui agonise. Mais sur ses cendres s'entendront bientôt des hymnes de bonheur.

Dans cette grève des mineurs, l'ouvrier s'en prend à la machine, car, il y a vingt ans, la machine était le principal sujet de la haine des ouvriers. Mais il y a déjà là autre chose : le combat entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien; entre l'intelligence et la propriété. Nous sommes bien loin des livres où on ne parlait que de luttes entre les gouvernants, les possesseurs. L'époque est venue, où l'instruction, répandue partout, a créé des besoins que l'économie sociale du moment ne peut plus satisfaire ; de là, l'entrée en scène d'une façon violente du prolétariat.

Des deux grands types exposés dans *Germinal*, partis des points extrêmes de la société pour se retrouver devant la foule, Étienne Lantier représente le père de l'ouvrier organisateur de nos jours. Les premières lueurs de l'intelligence le font rêver de caisses de prévoyance, de régénération radicale des masses sans révolution. Sa pensée n'est pas encore formée, les idées nouvelles du socialisme ne pénètrent en lui que petit

à petit. Dans *Travail* nous retrouvons le savant et le prophète. Au contraire Souvarine, d'une famille aristocratique du Nord, désespéré de convertir le paysan et de réduire le riche, conclut au nihilisme le plus farouche. Il n'a point confiance dans les tendances dogmatiques d'Étienne : « Il faut tout détruire, dit-il, ou la faim repoussera. Oui! l'anarchie, plus rien, la terre lavée par le sang, purifiée par l'incendie, on verra ensuite! »

Aussi tous deux se séparent-ils pour suivre leur destin, continuer l'entreprise, car « les hommes poussaient une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les révoltés du siècle futur, et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre. »

Ce mal d'alors, écrivait M. Brouez, dans la *Société nouvelle*, augmentera encore : « ainsi qu'une lèpre, il aura bientôt envahi tout le corps social, mais la pensée ne trouve point de repos dans une négation et la terre n'éclatera pas. La nécessité, c'est-à-dire l'anarchie arrivée au point de menacer chacun dans sa vie, fera accepter et appliquer la loi suprême dont le principe, en dehors de tout mysticisme, au-dessus de toute force ralliera les hommes et fera une réalité de ces vers de Hugo :

> ... Le bonheur de chacun s'est accru
> De la felicite des nations entières.

Après l'épopée de *la Terre* autour de laquelle hurlèrent si longtemps les colères et les haines, Zola donna un livre « tout en rêve, tout bâti d'idéal, un missel dont de saintes images devront être les signets, dont un lys devra découper les pages, trois cents pages de rêve où le romancier guide la vertu de son héroïne pour nous ménager la surprise de la voir mourir épouse et vierge dans le petit souffle d'un baiser. »

Le but de ce roman ne fut point compris. Zola en fut touché. Jamais *Le Rêve* ne fut écrit en concession à ceux qui traînèrent *la Terre* aux gémonies. Il tient bien sa place dans l'œuvre entreprise. « C'est une analyse de cet au-delà qu'est le rêve, dit Adolphe Tabarant, et pour cette analyse, Zola choisit un milieu très peu préparé, un intérieur de chasubliers dans une petite ville de province. C'est la très simple histoire d'une enfant trouvée, fille naturelle de la peu intéressante Sidonie de *la Curée*, un des types accessoires les plus curieusement esquissés d'Emile Zola. Elle s'appelle Angélique, cette enfant, elle est recueillie par les Hubert, des chasubliers dont l'habitation est quasi-blottie sous l'aile d'une cathédrale. Elle grandit, devient une brodeuse habile, et dans ce milieu mystique au possible, où les brocarts des saints et les chamarrures d'autels mettent une perpétuelle langueur d'église, l'hérédité des Rougon l'incite à

une religiosité brumeuse, à travers laquelle un Jésus lui sourit, un Jésus riche et beau qui quelque jour la viendra prendre et la possédera tout entière. C'est là son rêve et voici qu'il se réalise, car Félicien lui apparaît, beau et riche, que bientôt elle aime et dont elle est aimée, Ce Félicien n'est pas seulement un prince charmant, il est bel et bien un vrai prince et fils de Monseigneur l'archevêque, M. d'Hautecœur, qui eut jadis une épouse adorée qui mourut en lui donnant cet enfant et tant fut grande sa douleur qu'il se jeta dans les ordres pour y chercher l'oubli. A Félicien qui lui parle d'épouser Angélique, il répond par un refus implacable. Or Angélique est mourante, l'archevêque vient en personne lui donner l'extrême-onction et devant la couchette blanche où la jolie petite brodeuse est étendue pâle et frêle, il s'attendrit, profère alors ces mots qui furent sa devise nobiliaire : « Si Dieu veut, je veux. » Qu'un miracle rappelle à la vie cette jeune fille, il laissera Félicien l'épouser. « Si Dieu veut, je veux. » Et soudainement Angélique se lève, toute souriante, sauvée par l'amour. Elle réalise son rêve, elle épouse Félicien, puis meurt dans le premier baiser de son époux.

Et Tabarant ajoute, pour renforcer la thèse du *Rêve*, partie de l'œuvre et non œuvre à côté : Zola s'est dit : « Je vais prendre Angélique, une Rougon et de la pire race des Rougon, puisqu'elle est

le triste fruit de cette Sidonie dont l'existence est des plus louches. La voici, je la tiens, et cette pauvre enfant qui deviendrait sans doute une Nana si je la laissais à sa mère, je vais la transplanter dans un milieu paisible, religieux, infiniment peu charnel. C'est une expérience, et je vais voir. » Et le résultat normal a donné une vie de rêve, d'extase, une vie blanche que la réalité n'effleure qu'à peine, et cela sans que le tempérament des Rougon soit pourtant maté.

M. Robert Bernier écrivait dans la *Revue socialiste* en 1891, à propos de l'*Argent* : « Emile Zola n'a jamais, croyons-nous, fait profession de foi socialiste ; sans préjuger en rien sa foi politique, il est permis de penser, quand on lit son œuvre si puissante et si documentée, depuis la *Fortune des Rougon* jusqu'à l'*Argent*, qu'il a du moins une fort exacte compréhension de l'état social actuel, et que si nos revendications peuvent lui paraître parfois exagérées en leur expression, il les ressent justes en leur principe. » Il a étudié le rôle du capital dans la société moderne ; et si des constatations remarquables qu'il a pu faire il ne déduit pas la conclusion marxiste de son Sigismond Busch, du moins il ne cèle rien des malpropretés, des vices, des crimes que la spéculation engendre, *et en cela il sert admirablement notre cause*. L'argent est à la fois la source de ce qu'il y a de meilleur et de pire. L'amour du

lucre engendre une activité féconde, permet d'édifier mille rêves grandioses, favorise le progrès humain, par conséquent; mais c'est aussi ce même appétit qui pousse les hommes aux déchéances, aux compromissions, à l'infamie. En cette dualité la part du bien l'emporte peut-être sur celle du mal, l'humanité pousse quand même, s'érige au-dessus du fumier nécessaire de ruines et de sang que la spéculation a créé.

» Telle nous semble être la philosophie de l'*Argent.* »

Paris achève le cycle des trois villes. Dans *Lourdes* « foire à la foi », où il casse les reins au cléricalisme, il nous montre l'exploitation de l'hystérie religieuse. L'abbé Pierre Froment « dépouille la foi devant le spectacle des fétichismes morbides et de leur exploitation effrontée. »

Dans *Rome*, « Pierre s'est convaincu de l'impuissance politique et sociale du catholicisme.

Dans *Paris*, « il semble qu'au-dessus des tentatives désespérées de l'anarchisme pour révolutionner à la fois la société et les esprits, Zola n'ait eu confiance que dans la puissance sereine de la science pure qui, par sa seule action, semblait-il, et indépendamment de la coopération et de l'effort même des hommes, semblait préparer la libération de l'humanité. Nous fûmes nombreux (1) alors qui dîmes respectueusement au

(1) Conférence de J. Jaurès sur Emile Zola.

grand écrivain que la science seule sans l'effort de combat des hommes ne suffirait pas à libérer les prolétaires. Et il répondit que ce n'était qu'un commencement de son œuvre, une première indication de sa pensée. »

Ici, où des spéculations sur l'avenir tiennent une large place, Eugène Froment est loin d'Etienne Lantier. C'est maintenant le savant et le prophète qui parle et agit. Il a tout vu, tout connu. Il n'a pas voulu s'emprisonner tout d'abord dans des formules socialistes, les trouvant trop tyranniques. Mais l'expérience de la vie réelle le ramène finalement et définitivement au socialisme, « qui est évidemment le régime politique le plus concordant et le plus souple à la science, surtout sous sa forme évolutionniste — au socialisme qui est l'élaboration la plus méthodique mais la plus libérale, la plus prudente, mais la plus active — tous caractères scientifiques, — du présent en avenir. Ce n'est pas la philosophie rationaliste qui conduit Guillaume Froment au socialisme, mais la science de la nature, ce qui est très important puisque cela ne donne pas une base idéologique mais naturelle et presque animale — beaucoup plus profonde et sûre — au socialisme. »

A ce sujet, Marius-Ary Leblond, qui écrit ces lignes, développant plus loin l'idée du roman socialiste, dit qu'il y a dans ce livre de Zola des indications sociales, ce qui est considérable, mais

que « c'est aux générations littéraires nouvelles, instruites minutieusement du socialisme et particulièrement de ses crises actuelles de croissance en Allemagne et en France, à écrire le roman où le sujet sera traité en détail avec la nécessaire ampleur de connaissance. »

Il semble à première lecture de *Fécondité* que Zola ait abandonné la méthode pessimiste pour crier avec éloquence son « amour de la vie » et affirmer son idéal avec une telle passion qu'il se substitue aux personnages de son œuvre, et souvent parle et agit à leur place.

« Il n'y a pas, à proprement parler, dit Eugène Fournière, abandon de la méthode suivie jusqu'ici par l'auteur des Rougon-Macquart, mais développement. Et voici en quoi consiste principalement cette évolution : Jusqu'ici Emile Zola a présenté, dans chacun de ses livres, une thèse. A présent, cette thèse, il la présente et la soutient. La manière objective ne suffit plus au moraliste qu'il fut toujours, et il intervient pour nous dire sa préférence, pour nous indiquer la leçon que les faits contiennent. « Le plus de vie possible pour le plus de bonheur possible, s'écrie-t-il à la fin du livre. Tel était l'acte de foi en la vie, l'acte d'espoir en son œuvre juste et bonne. La fécondité victorieuse restait la force indiscutée, la puissance souveraine qui seule faisait l'avenir. Elle était la grande révolutionnaire, l'ouvrière inces-

sante du progrès, la voie de toutes les civilisations, recréant sans cesse l'armée de ses lutteurs innombrables, jetant au cours des siècles des milliards de pauvres, d'affamés, de révoltés à la conquête de la vérité et de la justice. Il ne s'est pas fait, dans l'histoire, un seul pas avant, sans que ce soit le nombre qui ait poussé l'humanité en sa marche. Demain comme hier sera conquis par le pullulement des foules en quête de bonheur. Et ce seront les bienfaits attendus de notre âge, l'égalité économique obtenue ainsi que l'a été l'égalité politique, la juste répartition des richesses rendue désormais facile, le travail obligatoire rétabli dans sa nécessité glorieuse... Et la misère, le crime social abominable disparaîtra, dans cette glorification du travail, dans cette distribution entre tous de l'universelle tâche, chacun ayant accepté sa part légitime de devoir et de droits. Et que des enfants poussent, ils ne seront que des instruments de richesse, des accroissements du capital humain, d'existence libre et heureuse sans que les enfants des uns puissent être de la chair à corvée, à boucherie ou à prostitution, pour l'égoïsme des enfants des autres. Et c'est la vie encore qui aura vaincu, la renaissance de la vie honorée, adorée, de cette religion de la vie écrasée sous le joug, l'exécrable cauchemar du catholicisme, dont les peuples, à deux reprises déjà, au quinzième siècle, au dix-huitième, ont

essayé violemment de se délivrer et qu'ils chasseront enfin le jour prochain où la terre féconde redeviendra le culte de toute puissance et la souveraine beauté. »

Ainsi qu'il a été remarqué, *Travail* peut être considéré comme une reprise de la tradition d'Eugène Sue et de George Sand. Cependant l'œuvre de Zola a été frappée d'un autre coin. La hauteur des vues, la grandeur des conceptions, la clarté du but marquent ici le génie où il n'y a ailleurs que talent. Jouissant d'un grand prestige, Zola en présentant ce tableau d'une belle vie possible a fait énormément pour le socialisme dans *Travail.*

« Le but de l'auteur dans ce livre est de conduire l'humanité vers le communisme libertaire, dit Jaurès, vers une organisation sociale dans laquelle les classes ne seront plus comme aujourd'hui divisées par les monopoles, par le privilège de la propriété : c'est la communauté qui possédera tous les moyens de produire; c'est l'humanité par conséquent qui se possèdera elle-même et l'humanité ainsi organisée obtiendra par la puissance de son effort mieux réglé, par l'utilisation plus rationnelle de ses énergies désormais réconciliées, l'humanité obtiendra une telle abondance et surabondance de richesses que les hommes ne seront plus obligés de se disputer misérablement un produit chétif, et

que sera réalisée cette parole du grand poète allemand : « Il y aura du pain pour tous et aussi des roses... » C'est vers ce but que Zola achemine la société humaine. Il ne prend pas la société humaine dans son ensemble, il ne prend pas une nation ou un système de nations dans leur complexité ; il isole par la pensée une cellule, un petit groupe de la communauté sociale, une sorte de commune et il marque, de degrés en degrés, d'étape en étape comment, d'un état de haine, d'inégalité et de misère, cette communauté pourra passer peu à peu au communisme abondant et fraternel.

» *Les travailleurs sont déjà préparés à entrer dans ce mouvement.* Zola les montre sortant vaincus d'une longue grève qui laisse en leur cœur une sombre rancune et je ne sais quel désir farouche de chercher un ordre nouveau encore mal défini. En même temps, dans ce petit peuple ouvrier, souffrant, irrité, haineux, il y a quelques militants, quelques théoriciens, avec des communistes ou des collectivistes absolus. Dans ce groupe d'hommes ainsi mêlés, d'ouvriers à demi inconscients, mais éveillés par la souffrance même et l'attente d'un monde nouveau, et quelques théoriciens absolus, deux hommes d'un grand esprit et d'une volonté haute apparaissent. Ils ont des capitaux puissants; ils ont le *génie d'organisation;* ils ont en même temps la curio-

sité passionnée des grands problèmes scientifiques. Et, au service de cette petite collectivité de salariés, de misérables obscurs, partagés entre la révolte impuissante des uns et l'absolu stérile des théories des autres, ils apportent le concours de cette triple puissance : le capital, l'esprit d'organisation, la science. Et c'est sous l'action de ces deux hommes disposant de cette triple force que cette petite communauté va évoluer vers le communisme complet. »

Et Jaurès, avec cette lucidité merveilleuse qui fait les prophètes, analyse et voit loin par ce livre, peut-être plus loin que Zola lui-même...

Continuant sa conférence, il montre Zola faisant évoluer la société nouvelle, le progrès se réalisant, les esprits se préparant à l'ordre nouveau, le capital abandonnant une part croissante de ses actions à la collectivité organisée, et l'élément capitaliste disparaissant dans la victoire même de l'idée, puis « le communisme complet sortant de la coopération, non pas le communisme de consigne et d'esclavage, mais le communisme de coopération, d'association, de collaboration, libre avec une libre répartition des produits multipliés au delà même des besoins par la puissance combinée de la nature conquise et de l'humanité réconciliée. Et en même temps que le travail devient ainsi plus fraternel et plus fécond, il se réserve à lui-même par de nobles loisirs la fa-

culté de savourer sa propre dignité, sa propre fierté; tous les hommes travaillent, tous les hommes produisent, tous les hommes jouissent, tous les hommes pensent et sur l'abondance des moissons dorées, communes à tous, il y a une large effusion d'azur, une large effusion de pensée et de lumière par le travail glorifié. »

Après *Travail* vint *Vérité*. Nous laisserons ici la parole à M. Marcel Ballot qui s'exprime ainsi dans un journal peu suspect de socialisme, le *Figaro* :

« Il ne faut pas oublier que plus jamais nous n'entendrons cette forte voix d'outre-tombe, celle de Zola, et que ce « troisième évangile », ainsi que le maître l'a nommé par une assez inoffensive, quoique très inutile hyperbole, est une sorte de testament. A la quadruple bonne parole, qui déjà propose comme devise aux générations futures *Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, il manquera toujours un terme, sans doute, justice ou solidarité; et devant cette formule tronquée, devant cette haute conception si brusquement anéantie, on a la même impression de deuil et d'amère tristesse qu'en lisant, à la page finale d'un autre ouvrage interrompu, la phrase tragique : « Ici s'arrête le manuscrit de Gustave Flaubert. »

Ce livre s'impose donc à notre piété littéraire, à notre déférence émue et il convient d'y négliger, comme on oublie volontairement les travers de

ceux qui ne sont plus, les fautes de goût, les lourdeurs, les redites et les scories dont son auteur fut coutumier; il convient de n'en pas relever l'outrance, la philosophie courte et trop facile à contenter, le positivisme arriéré qui fait d'une méthode un système et qui, écartant simplement le problème de l'inconnaissable, se flatte de l'avoir ainsi ou résolu ou supprimé. De même, nous n'évoquerons pas les deux retentissantes affaires, l'une de mœurs, l'autre de trahison, dont *Vérité* n'est qu'une variante, une transposition fidèle, et, sans chercher par quelle préférence instinctive l'écrivain, rabaissant un très noble sujet, a choisi comme donnée première le plus innomable attentat, nous ne devons considérer que la vaste structure de l'œuvre, son généreux optimisme, sa sincérité profonde, son éloquence et sa grandeur.

Mais, tout d'abord, quelle est la thèse de *Vérité?* Une erreur judiciaire fait envoyer au bagne un innocent; malgré les efforts héroïques de quelques libres intelligences, la révision du procès n'aboutit pas à l'acquittement. Pourtant l'existence des faits est telle que le nouveau jury lui-même sollicite et obtient la grâce du condamné. Or, pourquoi l'opinion publique, divisée en deux camps adverses, n'a-t-elle pas permis ou plutôt exigé une moins timide réparation? Pourquoi le peuple a-t-il hésité entre « toutes les

puissances de réaction » liguées dans l'unique souci de maintenir le vieil échafaudage social, et « toutes les volontés d'avenir, tous les esprits de raison et de liberté, venus des quatre coins de l'horizon, réunis au nom de la vérité et de la justice? » Par torpeur intellectuelle, par ignorance invétérée. Et cette ignorance, d'où vient-elle? Du seul enseignement religieux, de l'école congréganiste qui, en pleine démocratie, façonne encore à leur image le cerveau de la femme et celui de l'enfant. Le lent affranchissement des masses dépend donc presque uniquement d'une réforme pédagogique et « autant vaut l'instituteur, autant vaudra la nation ».

Il y a comme un tressaillement, finissait Jaurès dans sa belle conférence sur Zola, il y a comme une vibration générale de liberté et de justice dans le monde, et cela rappelle le magnifique mouvement d'optimisme et de confiance qu'au dix-huitième siècle l'*Encyclopédie* avait développé parmi les hommes, et c'est de cet optimisme qu'est sortie l'action révolutionnaire.

Aujourd'hui que la science est plus puissante, que la démocratie est plus forte, que le prolétariat s'organise, nous avons des raisons nouvelles d'espérer, et l'œuvre de Zola, avec la fin magnifique où il nous fait apparaître tous les hommes fraternellement unis dans la justice et dans la joie, *l'œuvre de Zola est mieux qu'un rêve, c'est*

l'aube splendide qui annonce la réalité de demain.

*
* *

Après George Sand et Eugène Sue vint Léon Cladel. Arrivé du Quercy à Paris vers sa vingtième année pour faire son droit, il « trouva mieux que la qualité d'avocat ou de notaire pour défendre la veuve et l'orphelin. » Le métier d'écrivain devait lui fournir les moyens de mettre à exécution les desseins qu'il avait conçus.

« Ses premiers chants portent déjà l'empreinte de cet amour de la justice qui est tout le socialisme. »

A Paris, Cladel entra en relation avec Baudelaire et devint l'ami de Gambetta. Il resta fidèle au premier et cessa de voir l'autre dès que vint la fortune politique.

Les *Martyrs ridicules*, son premier ouvrage, datent de 1862, époque vers laquelle il connut les pires misères des salariés. Et de ces misères il devait se souvenir pour écrire son *Kerkadec*, ses *Va-nu-pieds*, etc.

Des *Martyrs ridicules* à *Bouscassié* (1869) il y a *Pierre Patient*, — c'était la signature de Cladel dans le *Nain Jaune* où il bataillait contre l'Empire.

A ce moment, dit Paul Bourget, « un voyage au pays natal, au cœur de ce Quercy dont il allait

devenir l'aède, l'éclaira soudain sur lui-même. Ce fut immédiat et définitif comme une évidence. Il découvrit d'un regard sa propre personne... Il vit la terre de ses aïeux, les gorges sauvages, l'ondoiement des feuilles des antiques chênes, l'inépuisable abîme du ciel d'où ruissellent les fécondations du soleil et des pluies, les fermes éparses, les gens et les bêtes le long des chemins et il s'écria : « *Mes paysans!* » comme l'Enée de Virgile dut s'écrier : « Mon Italie! » lorsque la ligne basse de la côte se dessina sur l'horizon... L'élève de Baudelaire se retrouvait le fils des ouvriers du sol. »

A son retour il publiait *Bouscassié*, dédié à son père et à sa mère.

Et de tous ces paysans qu'il décrit là et qu'il ne flatte pas, qu'il a vus dans toute leur petitesse, dans leur cupidité voulue par les exigences de la vie terrienne, il ne désespère pas, bien au contraire, croyant en leurs vertus foncières.

Fête Votive qui suivit est aussi une œuvre de rude combat. L'*Ancien* contient ainsi que *Bouscassié* une protestation antimilitariste.

Les *Va-nu-pieds* parurent en 1873. C'est un recueil de nouvelles. Le langage révolté des personnages mit alors en fureur la presse réactionnaire qui obtint du gouvernement, non des poursuites, mais l'interdiction du colportage de l'œuvre.

Tout Cladel peut se retrouver dans une phrase de ce livre, « déclaration de foi d'un plébéien de la terre » : « Mes fils, comme moi, seront paysans; ils laboureront le champ des aïeux, faucheront les prés qu'ils semèrent, boiront le vin de la vigne qu'ils ont plantée. Ils seront paysans, forts, honnêtes et bons !... »

Celui de la Croix-aux-bœufs (1876) est une analyse des sauvages désirs, des hypocrisies marquant une race attachée par l'ignorance à la bestialité.

Ompdrailles, le Tombeau des Lutteurs, montre, en face de la force plébéienne, la décadence, l'impuissance des haut placés.

Côte Rouge évoque le siège de Paris et la Commune.

Titi Foyssac IV, dit *la République et la chrétienté*, est écrit en faveur du mariage civil et des funérailles civiles. C'est aussi un exposé des menées jésuitiques.

Un souffle violent anime *N'a qu'un œil*, qui justifie et glorifie la Révolution. Après parurent *Urbains et Ruraux*, *Héros et Pantins*, *Quelques Sires*, *Kerkadec*.

En préfaçant *Kerkadec garde-barrière*, « impitoyable critique du monopole, saisissante peinture du prolétariat écrasé sous les grandes compagnies », Clovis Hugues dit : « Sous la phrase magistrale, impeccable, orgueilleusement élargie

dans l'harmonie sévère des lignes, j'avais surpris un tressaillement sourd, terrible, qui me rappelait nos latentes indignations socialistes, et il m'avait semblé que je découvrais un paquet de cartouches sous un bloc de marbre ciselé par Phidias. »

Un critique indique que c'est là une des plus heureuses définitions de Cladel et de son œuvre.

Quelques Sires, *Mi-diable*, *Gueux de marque*, *Effigies d'inconnues*, *Raca*, etc., forment la suite de la « tragédie plébéienne » de Cladel, « de la grande sociale chantée et vantée par le grand artiste. »

Avant de mourir il termina *Zigs*, recueil de biographies, *Inri*, réhabilitant la Commune, et *Paris en travail*, qui contient ses mémoires.

Socialiste! Cladel le fut bellement. Doué d'une âme généreuse et fière, il ne s'abaissa jamais. Jamais non plus on ne le vit abattu. S'il connut la misère, il connut la grandeur. Non pas cette grandeur faite d'argent et de force, mais la grandeur de celui qui a triomphé, par la seule valeur de sa pensée, des obstacles que la vie se plaît à jeter devant les hommes qui ont une œuvre à accomplir au profit de tous, œuvre élevée dans leurs larmes et tachée de leur sang.

Tout son idéal, car il était idéaliste malgré qu'il ait usé de procédés réalistes, paraît tenir dans la justice. Il aperçoit un avenir meilleur, il

y a foi. Mais ce n'est pas en se soumettant que l'humanité trouvera sa part de bonheur. Il faut que l'homme bâtisse lui-même cet avenir, qu'il y mette toute sa force et toute son énergie.

Jean Lombard avait aussi la foi robuste du peuple, mais il fut vite vaincu par la vie. « D'origine ouvrière, dit Octave Mirbeau, il s'était fait tout seul. Je veux constater en passant une vérité, continue-t-il. Plus nous allons et plus tout ce qui émerge de l'universelle médiocrité, tout ce qui porte une force en soi, force sociale, force pensante, force artiste, vient du peuple. C'est dans le peuple encore vierge, toujours persécuté, que se conservent et s'élaborent les antiques vigueurs de notre race. Nos bourgeoisies, épuisées de luxe, dévorées d'appétits énervants, rongées de scepticisme, ne poussent plus que de débiles rejetons inaptes au travail et à l'effort. Jean Lombard avait gardé de son origine prolétaire, affinée par un prodigieux labeur intellectuel, par un âpre désir de savoir, par de tourmentantes facultés de sentir, il avait gardé la foi carrée du peuple, son enthousiasme robuste, son entêtement brutal, sa certitude simpliste en l'avenir des bienfaisantes justices. C'est ce qui lui a permis de vivre sa vie, trop courte, hélas, par les années, trop longue et trop lourde par les luttes où toujours il se débattit. »

Jean Lombard ne fut pas seulement un litté-

rateur, mais un militant du parti socialiste. Benoît Malon a écrit longuement sur le militant.

En 1889 parut l'*Agonie*, et, en 1890, *Byzance*. A part la valeur artistique indéniable de ces deux livres, il y a l'idée sociale qui tient dans l'étude de l'antagonisme entre l'aristocratie et la démocratie aux époques où Lombard place son action. Il devait poursuivre dans *Commune*, inachevée, le mouvement libertaire du moyen âge. Un *Volontaire de 1792* était fini quand il mourut. C'est une étude de psychologie militaire et révolutionnaire. L'*Affamé*, « dont le titre nettement significatif indique suffisamment la tendance », fut seulement commencé.

Paul Brulat, dans quelques ouvrages de sentiment, montre des tendances nettement socialistes. L'*Ennemie* découvre « la formule définitive qui contient le secret de l'apaisement » venu après la rédemption par la douleur morale, par le travail, par l'amitié. Et cette formule est que la société n'est point l'*ennemie*, « mais que l'ennemi c'est l'égoïsme qui dessèche l'âme, la prive d'expansion, désobéit à la nature qui enseigne sans cesse l'amour et la générosité. »

Ici le personnage principal arrive à la sérénité par la puissance de la bonté. Après s'être jeté dans l'anarchie par suite de la cruauté des hommes, il abandonne les doctrines violentes,

lie commerce d'amitié avec un vieux socialiste et goûte enfin au bonheur.

Dans la *Gangue*, « triste odyssée d'un pauvre truand d'amour », on retrouve les qualités de style et de pensée de l'*Ennemie*, de la *Faiseuse de Gloire*, de *Délicieuse idylle*.

Paul Brulat est un écrivain d'une grande loyauté, un de ceux qui « regardent la vie en face avec un réel souci du devoir ».

De P. Alexis nous avons : *Madame Meuriot; la Fin de Lucie Pellegrin; le Besoin d'aimer; l'Éducation amoureuse;* au théâtre il a laissé *M. Betzy; Celle qu'on n'épouse pas; la Fin de Lucie Pellegrin; le Sycomore;* il a collaboré aux *Soirées de Médan;* ses *Notes d'un ami* concernent Emile Zola.

Après l'*Immolation*, roman naturaliste; *Nell Horn*, roman réaliste; après des études philosophiques, J.-H. Rosny publia en 1886 le *Bilatéral*, roman de mœurs révolutionnaires parisiennes. Nous ne croyons pouvoir faire mieux que de reproduire en partie l'article du *Temps* qui rend compte de cet ouvrage : « *Le Bilatéral* présente un double intérêt, comme description d'un milieu généralement ignoré et important à connaître, comme œuvre d'art originale marquant de nouvelles et justes tendances. J.-H. Rosny a étudié le monde révolutionnaire parisien en ses deux groupes notables, les collectivistes et les anar-

chistes ; le romancier a fréquenté les adhérents de ces écoles, assisté à leurs réunions, suivi leurs manifestations ; il rend leurs doctrines, leurs mœurs, leurs manières de discuter, leurs tentatives de propagande, leurs meetings, leurs clubs, leurs attentats... Cela est précis, complet, raconté sans haine et sans passion par un observateur qui a passé à travers ce monde avec plus de pitié que de peur ou d'indignation (n'oublions pas que ces mots datent de 1886). La présence de ce spectateur impartial, le *Bilatéral*, l'homme qui voit les deux côtés des questions, donne à cet ensemble des scènes et des gens la vie artistique, en cause la vision immédiate et pittoresque. Le *Bilatéral* présente la rare association de qualités d'être à la fois une œuvre réaliste, tentant de décrire tout l'homme, véridiquement, de près, dans tous ses côtés, sans éviter ce qu'il est convenu de faire, et de le décrire avec sympathie. »

L'année suivante parut *Marc Fane*, qui complète le *Bilatéral*. Ici un jeune intellectuel pénètre dans les milieux socialistes. Il se trouve en relation avec les leaders, et en souffre cruellement. (Les leaders, sous des pseudonymes, sont, paraît-il, reconnaissables.) Après de nombreuses luttes, lassé de la politique, il se retire pour bâtir dans la solitude une cité de l'Avenir. Marius-Ary Leblond a dit de ces deux romans qu'ils sont « l'exaltation du socialisme par l'homme de

science qui, voyant en elle la Vérité, admire aussi la Beauté. Nul poète, écrit-il, n'a perçu ou exprimé une plus passionnante vertu du socialisme, parce qu'il est en même temps un savant. Il a le premier révélé du socialisme la haute dignité artistique. »

Parmi de nombreux romans publiés depuis, retenons *Ames perdues* (1899). Ici, le sacrifice au profit des autres, de l'individu pour l'idée socialiste ou l'idée anarchiste, qu'il met en parallèle, y est donné comme inutile. Dans la *Charpente* (1901) le monde des travailleurs fait et est l'avenir. A sa tête cependant doit se placer, pour conduire, une minorité intellectuelle sortant de la bourgeoisie.

La vie, avec ses grandeurs, ses petitesses, ses passions, dans un livre de Gustave Geffroy, critique et romancier, « c'est beau, solennel et tragique, vu de cette calme hauteur, comme une étendue de mer enflée et bruissante, aperçue de la chambre d'un solide et vertigineux rocher. » Oui, la vie humaine est belle, solennelle et tragique, même parmi les plus humbles. Et c'est le plus souvent parmi les êtres ordinaires que Geffroy cherche ses sujets. Il s'attache à eux par les liens fraternels qui unissent tous les hommes, il les scrute, observe leurs tendances, veut le mieux au bénéfice de tous. Et au service de l'idée il met une éloquence passionnée, d'une expression

nette, « qui prend souvent le tour oratoire. »

Ainsi de ses livres aussi bien que de ses articles dans les grands quotidiens et dans les revues.

Son œuvre principale, l'*Enfermé*, est l'histoire et le roman de Blanqui. Jean Ajalbert a dit à ce sujet « qu'il paraît bien que tout le *journalisme* de Geffroy n'a tendu qu'à ce livre de l'*Enfermé*, d'une telle intensité psychologique, d'une telle pénétration des êtres et des choses, d'une telle compréhension de nature et d'art. C'est, ajoute-t-il, sous l'œil droit et net de l'inflexible Blanqui que s'est exercée cette noble curiosité des problèmes sociaux, à laquelle nous devons, du journaliste d'avant-garde, tant d'articles remarquables dispersés aux journaux et aux revues. Et Blanqui peut-être n'est pas pour rien dans ces pages plébéiennes, où s'exalte l'âme du faubourg, en rumeur incessante comme la mer, dans tant de pages parfaites du critique et du censeur. »

L'*Enfermé*, ce n'est pas seulement Blanqui connu par le menu de ses actes, de ses paroles, de ses écrits, « c'est l'âme verrouillée de l'Enfermé qu'avec une magie, une divination de poète, il a fait sortir de tant de tombeaux successifs. »

Déjà, en donnant *En amour*, on sentait que Jean Ajalbert s'orientait, ainsi qu'une partie de sa génération, vers l'étude des questions humanitaires. S'il ne développe pas une thèse, dit Robert

Bernier, son œuvre se rattache à l'œuvre de la grande enquête sociale. Plus tard, Gustave Geffroy écrira à propos de *Cœur gros* que s'affirme là « un compréhensif des humbles, et point un de leurs défenseurs, un écrivain délicat ayant le sens peuple et qui le gardera et le développera en dehors des modes et du boulevard, pour l'avenir de son talent et la cause de tous. » Il a publié, en outre et entre autres, la *Forêt Noire* sur le rôle de l'Eglise dans l'affaire Dreyfus, et *Sous le sabre.*

Séverine, dans la littérature socialiste, représente le cœur généreux et pitoyable de la femme. Toutes nos misères sociales l'attendrissent. Mais si elle a des larmes pour la douleur, des mots bienfaisants pour la consolation, elle sait faire aussi violemment éclater son indignation contre les cruels et les lâches. Ses paroles d'amour, de justice, d'humanité, de haine, se retrouvent dans *Pages Mystiques*, dans *Pages Rouges*, cette « gerbe éclatante faite de ses meilleures chroniques de 7 ou 8 ans. » Ce dernier livre, « rouge comme le drapeau populaire » et qui « reflète l'aurore des temps nouveaux, » a valu à l'auteur d'être traitée de pétroleuse par les dévots... Nous ne sommes pas bien sûr que les athées, après lecture de *Pages Mystiques*, ne la qualifient de bondieusarde.

Par son autorité de critique dramatique, Henry Bauer a fait triompher un temps, sur les scènes d'avant-garde, le principe de l'individualisme

libertaire. L'influence du Théâtre-Libre et de l'OEuvre, qu'il soutint si courageusement, n'est plus à nier. Avec Ibsen principalement notre théâtre a vu triompher les grandes thèses sociales et morales.

« *Abstine et sustine,* dit-il, telle était la règle des stoïques devant la décomposition du monde romain : demeurons, dans notre microcosme, indifférents aux contingences; dévouons-nous au culte de la beauté et de l'absolue vérité. Prouvons que nous avons acquis la liberté de notre âme par un idéal empreint d'humaine pitié, inspiré de révolte. C'est maintenant où le verbe des artistes résonne seul par les villes et les peuples qu'il faut renouveler sans cesse le décor des visions antisociales. Tout ce que la cohue des ilotes raille et repousse : le Rêve, l'Utopie, le règne de l'Amour et de la Liberté, ne sont-ils pas plus raisonnables, plus bienfaisants, plus possibles en soi que la société de mensonge, d'hypocrisie et de violence où nos corps sont prisonniers ? »

« En face d'une société de servitude, à l'individu de créer sa liberté morale, de fonder son autonomie, de soumettre toute question à sa propre certitude (1). »

Du labeur de Paul Adam qui semble dirigé par

(1) *Revue Rouge.*

le sens de cette phrase, que restera-t-il un jour ? Ne peut-on dire de son œuvre, en ce qui concerne son influence sur le mouvement social : Facteur d'énergie.

Nous pourrions prendre Paul Adam *avant* et *après*. Mais ses derniers livres sont bien longs, bien touffus, bien ennuyeux !

Il fut cependant l'une des personnalités les plus complexes, les plus curieuses, les plus nobles de la génération passée. Alors « il apparaît surtout comme un métaphysicien idéaliste et comme un impitoyable et nerveux satirique (Voir, entre autres, *les Lettres de Malaisie*). C'est parce qu'il a cherché des essences lointaines et des êtres de songe, au-delà de ce décor des choses qu'il a peint en clairvoyant dédaigneux, c'est pour cela qu'il a fustigé, de quelles rudes verges ! les ridicules, les vices et les hontes de son temps. Aussi, déconcerte-t-il ceux qui aiment les classifications nettes et faciles, les maîtres d'école de la littérature (1). »

Clémenceau est une puissance mystérieuse, sa figure de volonté est l'image d'une destinée. Qui pourra jamais juger cet homme ?

« Un de plus à la mer, » cria-t-on, quand il cessa de représenter à la Chambre. Un de gagné pour le peuple, pensèrent d'autres, à la lecture des articles de la *Dépêche* et de la *Justice* qu'il pu-

(1) Bernard Lazare, *Figures contemporaines*.

blia par la suite, et où se retrouve, l'homme d'action qu'il sera toujours. Ses vues larges, son aspiration élevée, sa connaissance des hommes font de cet avocat du peuple un directeur de mouvement.

Le socialisme, « c'est la bonté sociale en action », écrit-il dans la *Mêlée sociale* (1895). « C'est l'intervention de tous au profit des victimes de la vitalité meurtrière de quelques-uns... Rapprocher les hommes encore séparés par les sentiments subsistants de l'antique barbarie, resserrer les liens de solidarité de l'espèce, développer la mentalité altruiste par la restriction sociale des égoïsmes effrénés, telle est la tâche consciente ou non des politiques. »

De ses anciennes et tenaces défiances contre le collectivisme, « régime d'égalité dans l'oppression », dit-il, qu'on ne lui garde pas rancune. C'est un grand ami.

Dans *Mêlée sociale*, « simple recueil d'épisodes fournis par la rencontre du jour et qui atteste assez haut le fait violent, l'âme cruelle, » est poussé « un hymne vigoureux à la vie, à la matière et au rêve, pages ardentes et résignées, prêchant l'effort des intelligences vers la perfection du rêve, la soumission aux lois inéluctables de l'Univers, pour l'homme, pour l'atome titanesque, éclair de conscience et de volonté, jailli de l'éternel inconscient. » La pitié batailleuse pour ceux

d'en bas se dégage de ce livre où la colère contre les plus forts est violente, contre ceux qui prennent tout et ne donnent rien.

Le Grand Pan est aussi un recueil d'articles. Autant *Mêlée sociale* est imprégnée d'un pessimisme hautement résigné, autant le *Grand Pan* est empli d'espoir, cet espoir qui enfièvre « tous ceux qui ne limitent pas la vie au terme de la leur propre. » L'amour de la vie universelle rayonne là superbement. Il faut agir, dit-il, « l'action est le principe, l'action est le moyen, l'action est le but. L'action obstinée de tout homme au profit de tous... l'action en évolution d'idéal, unique force et totale vertu. »

Avec les *Plus forts*, Clémenceau débute dans le roman. Le style net, précis, tranchant, domine toujours. L'homme d'action politique est toujours là. « Les plus forts, ce sont les plus riches d'abord, voilà le fait brutal. L'argent n'est pas tout, pourtant autour de lui se rassemblent toutes les autres puissances sociales, et celles-là même qui s'annoncent protectrices des hommes, aussitôt installées par lui, se sont agglomérées en tyrannies. »

Ce qu'il faut, c'est la Justice à la place de la Force.

Les plus forts ne seront pas toujours les plus forts, espère-t-il. Les plus faibles seront un jour des vengeurs. Et il conclut mélancoliquement :

« Il faut plaindre ceux qui, pouvant être les plus justes, les plus grands, n'ont que l'ambition basse de se montrer, pour un temps, les plus forts. »

Dans la presse socialiste quotidienne, à la *Petite République*, Camille de Sainte-Croix, critique littéraire et critique dramatique, a rendu et rend à tous les écrivains, principalement aux jeunes, les plus grands services. Doué merveilleusement, il sait pénétrer, approfondir les œuvres. Nul mieux que lui ne sait les apprécier. Et il exprime nettement, clairement, ce qu'il a vu, ce qu'il a trouvé, ce qui est. Aussi, la génération nouvelle lui gardera-t-elle une grande reconnaissance. De ses livres, romans ou réunion d'articles comme *Mœurs littéraires*, *les Lundis de la Bataille*, *Cent contes secs*, nous ne retiendrons que *Pantalonie*.

Pantalonie (1900), dit Eugène Fournière, c'est « une cité de rêve qui approche plus du *Songe d'une Nuit d'été* que de la *Cité du Soleil* ou de toute autre utopie classique... C'est un beau poème en prose ferme et harmonieuse, et ceux qui admirent les paysages sereins que le génie de Puvis de Chavannes peupla de divines nudités retrouveront toute leur émotion en lisant les exquises descriptions de la vallée enchantée, où les enfants du magicien vivent en beauté une existence qui serait éternelle, si la fantaisie de l'auteur qui leur prête vie ne la leur reprenait subitement. Sans doute pour mieux nous avertir

que l'enfer négocien et le paradis pantalonien ne sont pas plus réels l'un que l'autre. »

Dans cette fable, le monarque qui règne au pied du Mont Pantalon se laisse enjôler par un aventurier qui courbe le peuple sous son joug et le vole à fond. Débarrassé de lui, le roi le remplace par un bon magicien qui rend les sujets heureux au possible. Mais une catastrophe détruit ce paradis.

Il y a dans ce livre charmant, mais de haute portée philosophique, des détails aimables « inspirés d'une des plus gracieuses conceptions de Charles Fourier » : les enfants réunis en phalanstère et travaillant en s'amusant jusqu'à l'âge adulte, assurant ainsi le bien-être de tous. Devenus adultes, libérés envers le phalanstère de tous leurs devoirs, ils vivent leur rêve dans la douceur et la beauté.

Pantalonie est donc « plutôt un rêve d'artiste qu'une conception de sociologue. »

Anatole France est incontestablement, parmi les vivants, le plus pur écrivain de la langue française. Représentant d'une race dont le génie n'est pas encore à son apogée, on retrouve en lui les nobles qualités des grands cœurs de notre temps, qui se révèlent par l'amour du prochain. Son âme aussi « peut vivre mille ans dans un seul jour, car son âme maintenant n'est plus qu'amour ». Et cet amour a mis dans son œuvre une tendresse infinie pour les êtres simples et les humbles destinées.

Ce que nous disons ici se trouve en contradiction avec ce qui a été dit de France par certaine critique bourgeoise n'ayant remarqué dans son « insaisissable physionomie que les signes du dilettantisme, de l'individualisme parisien, sceptique, ironique, qui décrit, avec le crayon des grands artistes, les petits intérêts, les petites passions, les vilaines intrigues d'un monde de jouisseurs et de parasites. »

Peut-être a-t-on pu croire, au début, rien qu'à une indulgence souriante des erreurs et des fautes, à un aimable dédain des conventions sociales. Mais il n'y avait là que des apparences, le fond étant sérénité et bonté.

Nous ne nous arrêterons pas aux « premières évocations d'art où se mêlent le pittoresque et le romanesque, monde de poésie, de passion et de rêve », pas plus qu'aux *Opinions de Jérôme Coignard* et qu'au *Jardin d'Epicure* où s'esquisse sa philosophie sociale.

L'Orme du Mail, *le Mannequin d'Osier*, *l'Anneau d'Améthyste*, *M. Bergeret à Paris* sont des romans de psychologie sociale sans grande action. Ils présentent des types sociaux évoluant dans un milieu où les conventions, les rites, les hiérarchies, composent ce que Tolstoï appelle « la religion du monde, » cause de tant de malheurs et de tant de misères.

Pour France, c'est comme un nuage qui passe,

toutes ces idées vieillies qu'on impose à de jeunes générations, toutes ces admirations fanées, ces réprobations hypocrites, ces usages mondains. Et les théologies, les doctrines de gouvernement n'ont pour l'artiste « d'autre intérêt que de lui fournir une apparence mouvante qu'il fixe dans une impression d'art. »

Mais de cette impression d'art se dégage un besoin d'autre chose que ce qu'on sent comme étant le mal. On a besoin d'idéal, on le recherche. L'esprit travaille à réaliser le rêve. Ce monde petit, étroit, mesquin, dit le lecteur, a besoin d'air. Si l'on ouvrait les fenêtres, peut-être que la santé, la vérité entrerait avec la lumière.

Et ainsi, de ce qu'on veut bien appeler de la douce ironie d'artiste, naquit une série de revendications sociales.

Avec *Jérôme Coignard*, il semblait qu'il n'y eût qu'une attitude à prendre devant la sottise et devant les petites lâchetés humaines, une attitude inerte de contemplateur. Mais depuis, l'apparence a laissé la place à la réalité. Dans *M. Bergeret à Paris*, France affirme sa foi dans l'évolution lente de l'humanité qui donnera à ceux d'en bas conscience de leur valeur, connaissance de leurs droits et de leurs devoirs et qui diminuera en haut l'égoïsme, l'orgueil, le mensonge.

M. Bergeret va toujours aux humbles, aux

artisans qui balbutient leurs premières pensées et qui parleront un jour le pur langage de la Beauté, de la Justice et de la Vérité. Il se mêle à ceux qui sont l'espoir. Il est leur ami parce qu'il entend déjà en eux le murmure de la grande voix humaine, harmonieuse et pure, qui dirigera l'individu vers le peu de bonheur que l'on puisse trouver sur terre.

Il aime le peuple, le travailleur, parce que l'avenir est à lui. Il dédaigne « ceux qui adorent l'injustice par respect de l'ordre social qui leur assure la pâtée, » parce qu'ils représentent le passé mauvais, ce passé qui par sélection a formé l'égoïsme malfaisant de la société présente fondée sur la loi d'injustice. « La loi étant instituée pour la défense de la société, dit-il, ne saurait être, dans son esprit, plus équitable que cette société. Tant que la société sera fondée sur l'injustice, les lois auront pour fonction de défendre et de soutenir l'injustice. Et elles paraîtront d'autant plus respectables qu'elles seront plus injustes. Remarquez aussi, qu'anciennes pour la plupart, elles représentent non pas tout à fait l'iniquité présente, mais une iniquité passée, plus rude et plus grossière. Ce sont des monuments des âges mauvais qui subsistent dans des jours plus doux. »

Anatole France lutte contre le mensonge social qui inflige à l'individu ses douloureuses con-

traintes. Contre le culte du préjugé, il dresse ses revendications, parfois grondant... Il s'est levé contre l'organisation sociale qui a pour but de dominer l'individu, d'en faire sa chose, de le briser au point qu'il ne soit « qu'un fantoche qui obéisse docilement aux intérêts de groupe, de classe et de caste. »

France voit plus loin que le socialisme actuel. Il demande que l'homme puisse exprimer tous ses sentiments libres et sincères. Mais il sait que le socialisme tel qu'il est compris de nos jours n'est qu'une phase du progrès humain; et s'il travaille à l'émancipation des âmes, c'est dans l'espoir qu'elles ne s'arrêteront pas en chemin.

CHAPITRE III

LE CATHOLICISME SOCIAL

Saint Père, sur tes mains laisse tomber tes manches,
Saint Pere, on voit du sang a tes sandales blanches,
Borgia te sourit, le pape empoisonneur.
Combien sont morts? Combien mourront? Qui sait le nombre?
Ce qui mene aujourd'hui votre troupeau dans l'ombre,
Ce n'est pas le berger, c'est le boucher, Seigneur.

(VICTOR HUGO.)

La papauté, l'épiscopat français ont toujours « répudié comme une erreur de principe (l'Eglise a excommunié et brûlé des siècles durant au nom de la vérité, pour extirper l'erreur) les thèses sociales. »

Après Lamennais mort en révolte, M. de Mun voit, prudent et réservé, ses théories condamnées par le monde catholique. L'Eglise veut triompher, veut dominer par tous les moyens. Rien ne l'arrête. Elle brise tout ce qu'elle peut briser.

L'homme qui espère s'émanciper avec le socialisme est son ennemi. Le socialisme, qui recherche le bonheur de l'humanité sur la terre, dans la transformation de l'ordre social et non dans un royaume qui n'est pas de ce monde, se dresse comme l'obstacle le plus sérieux jamais rencontré. Elle essaiera de le démolir ou de le tourner. Mais comme c'est un obstacle purement, uniquement humain, cette fois elle sera vaincue. L'idée chrétienne a bien fait son temps ; elle se meurt. Laissons-la mourir.

Le parti socialiste chrétien se montra en Allemagne vers 1860. M. Ketteler, évêque de Mayence, en exposa les doctrines dans un livre, la *Question ouvrière et le Christianisme*. S'il voyait la nécessité de fonder des associations sous l'autorité de l'Etat, l'autorité morale ecclésiastique devait s'exercer sur toute la machine sociale.

En France, le comte de Mun est depuis trente ans environ le chef le plus autorisé de ce parti qui chez nous est principalement catholique. Le mouvement, commencé par l'*Association catholique de la jeunesse française*, par l'*Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* et ses nombreux petits journaux, de province, par la revue l'*Association catholique*, a amené l'adhésion de quelques hautes personnalités ecclésiastiques. Des idées plus larges, un programme d'action plus vaste que celui de M. de Mun se sont remarqués dans

la *Quinzaine*, le *Vingtième siècle*, la *Démocratie chrétienne*, la *Justice sociale*, le *Monde*.

« Mais selon maintes affirmations autorisées de l'orateur constamment chargé de porter la parole au nom de l'œuvre catholique, M. de Mun, pas de composition possible avec la Révolution et sa conséquence logique, le socialisme. »

« Prenez-en votre parti, gens de Milieu, écrivait Louis Veuillot, votre règne est fini. Le monde sera socialiste ou sera chrétien ; il ne sera pas libéral. Si le libéralisme ne succombe pas devant le catholicisme qui est sa négation, il succombera devant le socialisme qui est sa conséquence. »

Dans le *Catholicisme social* de Max Turmann, sont exposées les doctrines formulées par le parti catholique social. L'auteur a noté les idées directrices et les caractères généraux, qui sont les mêmes pour tous les pays. Toutes les tentatives faites par l'Eglise ou sous le couvert de l'Eglise pour amener à elle le prolétariat y sont énumérées. A la vérité, il est absolument impossible d'en dégager quelque programme social que ce soit. Toujours c'est la domination cléricale qui est le but.

Ce livre est divisé en chapitres consacrés au travail, à la famille, à l'organisation professionnelle, à la propriété, au capitalisme, à la législation internationale du travail. La deuxième partie

est un recueil de discours, de conférences, de résolutions de congrès relatifs au catholicisme social.

Si nous écoutions l'auteur, il n'y aurait de salut pour les travailleurs que dans l'Eglise, qui apporterait tous ses efforts à résoudre pacifiquement la question ouvrière. Et il expose tous les documents pouvant servir à sa thèse. Il se sert, entre autres, de l'Encyclique tant vantée : *De la Condition des ouvriers*, où Léon XIII dit : « Les riches et les patrons ne doivent point traiter l'ouvrier en esclave; il est juste qu'ils respectent en lui la dignité de l'homme relevée encore par celle du chrétien; le travail du corps, au témoignage commun de la raison et de la philosophie chrétienne, loin d'être un sujet de honte, fait honneur à l'homme, parce qu'il lui fournit un noble moyen de sustenter sa vie. Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user de l'homme comme d'un vil instrument de lucre, de ne l'estimer qu'en proportion de la vigueur de ses bras. »

La question de l'esclavage n'est plus en suspens de nos jours. Ce qu'il faut, c'est assurer, c'est garantir l'homme contre les tentatives de ceux qui ne voient en lui qu'un « vil instrument de lucre. »

Peut-être que vers 1840 ces paroles auraient eu leur raison d'être, à un moment où le mysticisme religieux était en cours. Comme toujours l'Eglise

est en retard. Elle a attendu bien longtemps avant de se décider à faire quelques concessions de pure forme.

Bref, dans ce livre, Max Turmann « s'est efforcé de tirer quelque chose, d'extraire une moelle de l'os que le catholicisme présente à la faim de la classe ouvrière. Mais cet os n'a pas de moelle. »

Paul Lapeyre a publié en 1900, aussi, le *Catholicisme social* (3 vol.).

Nous laisserons parler ici Gustave Rouanet qui s'est longuement et sérieusement occupé de l'idée socialiste dans le mouvement catholique.

« C'est un essai de construction sociologique sur le plan général du christianisme. Il contient toute une interprétation des principaux points de la dogmatique évangélique, envisagée au point de vue social; en somme le catholicisme social que Lapeyre aurait voulu appeler le socialisme catholique n'a guère abouti, dans la pratique, qu'à garantir çà et là, dans les usines du Nord, où il exerce une certaine influence, le repos de quelques patrons dont les ateliers sont restés à l'abri des revendications de leur personnel encore résigné et passif, sans volonté ni conscience. Dans l'ordre théorique, le mouvement catholique social aboutit, quelque effort que fassent ses promoteurs, à une conception sociale patronale et aristocratique dont le joug serait cent fois pire, si l'humanité régressant devait le subir

un jour, que celui du régime capitaliste le plus forcené. Impuissance et dérision ! Voilà le mouvement social catholique. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne doive être combattu : au contraire. L'Eglise est toujours la seule force politique et sociale organisée. Impuissante et dérisoire pour le bien, cette force est toute-puissante dans le mal. On l'a bien vu dans l'affaire Dreyfus. Ayons garde, donc, de la mépriser, sous peine de nous apercevoir trop tard des dangers que l'Infâme sème sous nos pas. »

CHAPITRE IV

POÈTES ET CHANSONNIERS

« Le poète est, par nature, un prophète qui découvre les horizons à venir, il a un don de seconde vue, à lui de nous faire entrevoir la société future... »

Le poète socialiste, « n'oubliant pas sa mission sacrée, la mission de tout homme de cœur qui est de combattre jusqu'au bout pour ceux qui souffrent, a fait de la scène, du livre, une tribune pour jeter aux riches et aux puissants, avec toute la force du verbe imprimé ou déclamé, l'éternelle lamentation des opprimés et faire résonner à leurs oreilles les justes revendications des faibles. »

Mais ce n'est pas par le livre que se font écouter et le poète et le chansonnier, le chansonnier des chansons rouges, du moins.

Il faut au peuple, non pas la simple lecture, mais la récitation, la déclamation. Aussi le succès en librairie des poètes et chansonniers socialistes est-il très rare de nos jours.

C'est dans les fêtes familiales organisées par les groupes, dans les réunions, dans les soirées commémoratives, que l'ouvrier prend contact avec le poète ou son interprète. C'est là qu'il puise de l'enthousiasme ou de la pitié, c'est là qu'il vient rêver ou haïr.

« Le beau ayant pour fonction de servir le vrai, nous sommes de ceux qui pensent que la poésie a une mission sociale. Dans les temps héroïques, elle a créé la tradition à coups d'épopées ; dans les temps modernes, elle a été tour à tour sceptique et religieuse : elle sera socialiste avec la fin du dix-neuvième siècle. Affirmer qu'elle sera socialiste, c'est affirmer qu'elle sera populaire ; car il y a nécessairement une espèce de solidarité grandiose entre le peuple et le poète, quand le poète chante ce que le peuple sent. Or, le peuple sent aujourd'hui plus que jamais que nous touchons à une heure décisive et que le siècle ne se fermera pas sans avoir trouvé la suprême solution de la question sociale. Certes, les angoisses du penseur devant les monstruosités de l'état économique, les longues et patientes analyses, les préoccupations socialistes n'empêcheront pas les petites fleurs bleues de s'épanouir... Mais il

sera bien permis à quelques-uns d'entre eux — les poètes — de ne se reposer dans le rêve qu'après avoir accompli leur devoir dans la lutte. Ceux-là seront les poètes du peuple (1). »

Clovis Hugues est bien le poète du peuple. Vibrant, inspiré, charmeur, il sait tenir en haleine l'auditoire sous sa chaude parole de méridional. C'est un combatif, c'est un travailleur, qui n'a que l'ambition de voir la république se réaliser partout. Quant à sa lyre, que le peuple la suspende au faisceau des outils, et il sera satisfait, l'œuvre accomplie.

Dans son recueil des *Jours de Combat*, « toutes les strophes, même celles qui gazouillent, ont l'aile prise dans quelque souffle de bataille; toutes sont nées au jour le jour, d'un seul jet, en dehors de toute préoccupation d'esthétique, avec la brutalité d'une explosion de justice. » Dans les milieux socialistes, ces strophes ont acquis la sympathie de tous. Il n'y a guère de fête, de soirée familiale dans le parti avancé où l'on ne récite des vers du plus socialiste des poètes. Il semble qu'on n'accorde pas de nos jours assez d'attention à cette poésie, d'une forme simple, mais d'une belle envolée et qui porte sur toutes les intelligences. Nous pensons que plus tard Clovis Hugues restera, parmi les poètes contem-

(1) Préface des *Jours de Combat* (1883).

porains, comme un des plus grands, celui qui a le mieux exprimé le sentiment poétique populaire de son temps. Sa muse « est jeune et vierge. » Nul ne l'a « vue ôter sa tunique et cambrer ses flancs nus. » Elle est « pauvre comme un grillon des champs, mais libre comme l'hirondelle. » Au lieu de « jouer un air de mirliton sur le Parnasse, » elle aime mieux « emboucher le clairon sacré dans les fanfares de l'idée. » C'est aussi une muse « cinglant les rhéteurs, les pitres, les valets, les pieds-plats qui ne font que mal au peuple. » Elle se donne au travailleur, « le front balafré par des coups de foudre, calme sous les vents de l'affront, noire des baisers de la poudre. » Et on la verra toujours « célébrer la terre et les cieux, la justice et la populace, avec un éclair dans les yeux, avec du soleil sur la face. »

Clovis Hugues est un militant. Il appartient, à la Chambre des députés, au groupe des parlementaires socialistes. Il a publié des romans, et, avec les *Jours de Combat*, entre autres : *Les Intransigeants* (1875); *La Petite Muse, Poèmes de prison, Soirs de bataille*, etc., qui ne sont pas que des chants socialistes, car :

Même en faisant gronder les cordes de la lyre,
Nous n'avons pas le droit d'oublier le sourire
Des enfants endormis dans les berceaux sacrés!
Même en poussant le peuple aux tragiques revanches,
Nous n'avons pas le droit d'oublier les pervenches
Qui poussent dans les prés.

« J'aime mes héros, mes pauvres gueux lamentables, et lamentables à tous les points de vue, car ce n'est pas seulement leur costume, c'est aussi leur conscience qui est en loques. Je les aime, non à cause de cela, mais parce que j'ai compris cela, parce que j'ai arrêté mes regards sur leur misère, fourré mes doigts dans leurs plaies, essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales, mangé de leur pain amer, bu de leur vin qui soûle, et que j'ai, sinon excusé, du moins expliqué leur manière étrange de résoudre le problème du combat de la vie, leur existence de raccroc sur les marges de la société, et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie, et ces oublis de tout, ces ivresses épouvantables, cette joie que nous trouvons grossière, crapuleuse, et qui est la joie pourtant, la belle joie au rire épanoui, aux yeux trempés, au cœur ouvert, la joie jeune et humaine... Et j'aime encore ce je ne sais quoi qui les rend beaux, nobles, cet instinct de bête sauvage qui les jette dans l'aventure, mauvaise et sinistre, soit! mais avec une indépendance farouche. »

Ces poèmes de la *Chanson des Gueux*, où les mots sont crus, où les choses sont désignées par leur nom, où les termes de la truanderie éclatent dans le pittoresque de leur décor, ont valu à leur auteur un mois de prison pour outrage aux bonnes mœurs.

Peut-être a-t-on vu aussi dans ce recueil, qui reste, suivant certains, avec les *Blasphèmes*, la gloire d'un Richepin anarchiste, une manifestation de révolte. Peut-être a-t-on voulu punir une œuvre qu'on jugeait néfaste non par l'expression, mais par le fond, punir « la poésie brutale de ces aventureux, de ces hardis, de ces enfants en révolte, à qui la société presque toujours fut marâtre, et qui, ne trouvant pas de lait à la mamelle de la mauvaise nourrice, mordent à même la chair pour calmer leur faim. »

Dans les *Blasphèmes* il est allé « plus loin qu'on ne le fit jamais dans la franche expression de l'hypothèse matérialiste », il a poussé « à sa formule extrême cette théorie du monde sans Dieu, que personne n'a le courage d'étaler et que tous mettent secrètement en pratique », il croit « avoir dit le dernier mot de l'athée véritable », donnant à sa pensée « tout ce qu'il possède de passion, de raison, de poésie », tout ce qu'il a acquis de science dans « son métier de dompteur de mots » et d'idées.

Eugène Pottier écrivit sa première poésie en pleine révolution de 1830. Elle était intitulée *Vive la liberté*. En 1840, il publia la chanson *Il est bien temps que chacun ait sa part*, laquelle eut un retentissement immense. De 1848 à la Commune il composa toutes les chansons du recueil *Quel est le fou?* qui parut en 1884. Eugène Pottier

a pris part à la Commune. Il est mort en 1888.

Jean Lombard a dit de lui : « Eh bien ! nous voici devant ce que je ne craindrai pas de qualifier un vrai poète. Il l'est, Eugène Pottier, par la sensation très nette de son œuvre, par le chantant de ses vers, l'envergure de l'idée et surtout par l'apitoiement aigu du fond qui humanise certaines de ses compositions mieux que ne l'ont fait Béranger et Dupont même. Puis poète socialiste, heureusement de parti pris, il a le coup de fouet cinglant de Hugo, mais de Hugo descendu des nues, et, comme le dit excellemment Jules Vallès qui consacra à Eugène Pottier un de ses articles au salpêtre : « Les cris que pousse, du coin de sa borne, ce Juvénal du Faubourg, ont une éloquence aussi poignante et donnent une émotion plus juste que les admirables strophes des *Châtiments.* »

Dans sa chanson, ici, il y a de la jeunesse, de la puérilité, de la grâce toute féminine du poète, là le cri de la misère, plus loin la voix de l'espérance. Pottier, dans la partie socialiste, est surtout dramatique. *Jean Lebras*, *La Propagande des Chansons* sont d'une très forte, d'une très puissante émotion.

Mais Eugène Pottier est avant tout l'auteur de l'*Internationale*, « cette Marseillaise des Travailleurs » qui, depuis quelques années, est le chant reconnu du socialisme français.

Pottier était de la génération de 1848. Mais dans ses pièces à tendances il est séparé nettement de Pierre Dupont et de Béranger par son incroyance, plus même, par son horreur de la foi religieuse. Il est bien de son temps. C'est un scientifique.

Du lendemain du 2 décembre date son chant : *Qui la vengera?*

« La Republique est morte,
« Dans sa bière on la porte,
« Je suis son fossoyeur,
« Et j'enterre mon cœur.
« La verra qui vivra!
« La terre enfantera!
« Le marteau chantera!
« Le travail fleurira!
« La rose rougira!

Plus tard il excellera dans les peintures de la misère :

« Montez voir ma niche fétide,
Une boite de crevaison,
Là, mes petits, l'estomac vide,
Dans l'air respirent le poison.
Pêle-mêle garçons et filles
Grouillent en tas dans ce coin nu,
Pas de pudeur pour les guenilles,
C'est pour nous un luxe inconnu.

Dans le *Quatrième État*, tient l'avenir qu'il entrevoit :

« Alors, abolissons les classes,
Partageons devoirs et plaisirs,
Reposez-vous, epaules lasses,
La vapeur vous fait des loisirs.
La matière entre dans sa gloire,
Nous mangeons tous au même plat ;
Et Pantagruel verse à boire
Au quatrième Etat. »

Puis, de ses *Chants révolutionnaires* :

« Aussi, j'ai faim dans les entrailles,
Dans le cœur et dans le cerveau,
J'ai vu mes propres funérailles,
J'ai faim d'un avenir nouveau.
Comme un roulement d'avalanche,
Mon chant réveillera les sourds,
Quand le clairon de la Revanche
Sonnera dans nos vieux faubourgs. »

Le *Socialiste* apprécie ainsi le poète : « En même temps que comme autant de flèches d'or ses vers clouent à l'éternel pilori de l'art les tortures de l'humanité ouvrière, Pottier, et c'est là la caractéristique de son génie, coule en rimes superbes les données de la science sociale. Ce vengeur est un éducateur. Notre but, nos moyens, la lutte de classe, l'organisation d'un prolétariat conscient pour l'expropriation capitaliste et l'appropriation sociale sont le fond de son œuvre appelée à grandir avec le mouvement communiste qui emporte irrésistiblement le monde moderne. »

J.-B. Clément, « qui a embouché hardiment le

clairon de la révolution », est en outre un tendre, un amoureux de la grande nature. Son *Temps des Cerises*, chanté par deux générations, n'est-il pas encore tout imprégné d'un exquis sentiment de fraîcheur et de mélancolie?

Tantôt puissant, puis railleur, amer au spectacle des misères et de la douleur, il s'exprime toujours dans une forme souple, riche de couleurs, vraiment harmonieuse.

Ses chansons les plus populaires ont été réunies en recueil sous ce titre : La *Chanson populaire*, où est indiqué le rôle de la chanson, selon lui : « Nous plaçant au point de vue où nous en sommes, écrit-il, tenant compte des progrès accomplis, des luttes terribles soutenues pour répandre les idées de justice et d'indépendance, des efforts faits pour les inculquer à ceux qui souffrent des iniquités sociales, nous pensons que nous ne devons rien négliger pour les propager, les rendre compréhensibles et la chanson nous apparaît comme le moyen de propagande le plus efficace, le plus simple pour les faire pénétrer dans les esprits et dans les cœurs. »

Cette chanson populaire s'adresse ainsi aux travailleurs :

« Voilà trop longtemps, compagnons,
« Que nous chantons tous pour les autres...
« Ayons maintenant nos chansons,
« Et ne chantons plus que les nôtres. »

Il chante pour le paysan avec la *Chanson de la moisson*, cette *Chanson du semeur*, mise en musique par Marcel Legay, et que l'on a pu entendre soit dans les cabarets de Montmartre, soit dans les caveaux du Quartier-Latin, et qui a eu un grand succès :

« Landeri lon la!
« Je sème du blé, qui le mangera? »

Puis, ce poème de révolte :

« Avec la terre, paysan,
« Il te faut la machine,
« Donne la main à l'artisan,
« Au prolétaire de la mine,
« Et de l'usine.
« En avant, paysan. »

C'est maintenant les gueux :

« Les gueux, les gueux
« Sont des malheureux;
« S'ils s'aimaient entre eux
« Tout irait mieux. »

Citons en outre *J'ai faim ; La Machine; Tas de Coquins*, etc.

Eugène Chatelain, né à Paris en 1829, a publié les *Exilés de 1871* et *Mes dernières nées*. Il tient à Pierre Dupont et à Béranger. *Mes dernières nées* « est une œuvre d'enseignement socialiste. » Ses poésies, fables et chansons, sont empreintes d'idées humanitaires. La forme en est simple,

naïve, d'un accent grave et profond, parfois exalté comme dans *Gueules noires* :

« Nous qu'on traite comme des bêtes
« Dociles et sans volonté,
« Redressons-nous, levons nos têtes !
« Il souffle un vent d'egalité.
« Laboureurs, soldats de la terre,
« Venez à nous grossir nos rangs,
« Nous avons declaré la guerre
« Aux bourgeois devenus tyrans !

Refrain.

« Nous célébrerons nos victoires,
« Drapeaux rouges flottant au vent.
« Allons ! allons ! les gueules noires !
« Les gueules noires, en avant ! »

L'auteur de *La Révolution*, Marc Amanieux, est de ceux qui admirent la Révolution en bloc. Tour à tour il évoque Vergniaud, Condorcet, Desmoulins, Marat, Danton, Robespierre, Saint-Just, Couthon, Carnot, Hoche, etc., « et il les montre liés par l'implacable logique révolutionnaire qu'il personnifie en un héros, Carville :

« Sais-tu bien, cria-t-il, ce qui se lève en moi,
« C'est tout le moyen âge acculé dans l'effroi,
« La main-morte, le cens, la taille, la gabelle,
« Le serf blême, suant sur la terre rebelle ;
« C'est Marcel le prévôt, c'est Artweld le brasseur,
« Chaque génie en marche et chaque redresseur
« Qu'ont cloîtrés ou tués les majestés sacrées... »

C'est

« L'esprit humain rampant sous l'ombre accumulée
« Que projette le pape et que double le roi;
« Les cadavres secrets dont l'eau fait le charroi;
« La Saint-Barthélemy, gigantesque martyre
« Les fuyards aux abois sur qui Charles IX tire,
« Les révoltés roués, les paysans pendus;
« Les peuples achetes et les peuples vendus;
« C'est l'épouvante entrant toujours par quelque porte,
« C'est le pays sentant la chair humaine morte.
« Ce qui se leve en moi? Ce qui frémit en moi?
« C'est tout ce qu'on a mis hors l'Eglise et la loi,
« Tout ce qu'ont violé la force et la conquête,
« Tout ce que d'hommes purs enfouis sans enquête
« La Bastille a gardé jusqu'à leurs cheveux blancs,
« Tout ce que l'on a vu passer d'êtres tremblants;
« Tout ce que, des recoins de la glèbe et du bouge,
« Le donjon a fait noir et le meurtre a fait rouge!
« Ce qui se lève en moi, 1 uc? Ce sont les affronts
« De l'avant-dernier règne encor chauds à nos fronts!
« Nous sommes les maudits de huit siècles funèbres
« Emergeant à la fois brusquement des ténèbres,
« Cette heure où l'on entend tirer tous les verrous,
« Sonne les libertés, mais aussi les courroux.
« Ce fiel désespéré dont ma poitrine est pleine,
« C'est l'amoncellement de huit siècles de haine.
« Et si ma voix rugit comme en mer les grands flots,
« C'est qu'elle jette au ciel huit cents ans de sanglots! »

Achille Le Roy ne comprend que l'art utilitaire. L'irréel, l'idéal ne comptent que pour délasser. La brochure qui contient ses *Réformes sociales urgentes; Aux proscripteurs; le Chant des Prolé-*

taires, lui valut d'être poursuivi et condamné.

C'est aux sons du *Chant des Prolétaires* que les ouvriers de Montceau-les-Mines firent sauter en 1882 la chapelle du Bois Duverne.

La *Revanche du Prolétariat*, qui « met les socialistes en garde contre les divisions des travailleurs» et qui a « beaucoup fait pour atténuer entre militants les luttes personnelles », se termine par les accents révolutionnaires de *Louise Michel et le drapeau noir*, la *Commune immortelle*, musique de Marcel Legay, dont voici le refrain :

« Pour sortir à jamais de l'esclavage infâme,
« Levons-nous en jurant de vaincre ou de mourir !

Puis, dans une autre chanson :

« Honneur à vous, tirailleurs d'avant-garde,
« Enfants perdus qui tombez vaillamment !
« Le monde entier tressaille et vous regarde,
« Honneur à vous. « Les braves, en avant ! »

Comme poète, nous pouvons encore citer Jehan Rictus avec ses *Soliloques du Pauvre*, et comme chansonniers Aristide Bruant, Jules Jouy, Maurice Boukay, Xavier Privas.

« Maurice Boukay, dit M. Albert Livet, appartient à cette génération républicaine que nous avons vue, par idéalisme et par générosité de

cœur, incliner vers la démocratie et insensiblement s'acheminer vers le socialisme. »

Dans les *Chansons rouges,* essai de rénovation des chansons de métier, notons la *Chanson de l'Aiguille*, la *Chanson des Laboureurs*, la *Chanson des Rémouleurs*, des *Maréchaux ferrants.* C'est aussi un recueil de révolte et de pitié, d'aspirations vers l'idéal humanitaire. Citons de la *Reine du Monde :*

« Reine du monde, ô science, ô patrie,
« Toi qui reçus le bon grain des cerveaux,
« Où, sous quels cieux, dans quels sillons nouveaux,
« Cueillerons-nous la moisson d'or fleurie ?
« Quand verrons-nous le pain de vérité
« Servir de pâque aux familles entières ?
« Quand verrons-nous les esprits sans frontières
« Communier au pain d'humanité ?

Xavier Privas, dans *Chansons de révolte*, et dans *Chansons d'Aurore,* « a consacré sa lyre à chanter la révolte et l'espérance du peuple, du peuple généreux et fraternel de la belle cité de ses rêves. » Ces deux recueils « ne sont qu'une incessante, éloquente et parfois magnifique paraphrase d'un idéal hautain et très noble d'humanité régénérée, sans vices, sans bassesses, sans misères, sans hontes, qui, sous le grand Soleil de Beauté, de Bonté et de Gaîté, coulerait des jours de félicité sans fin dans la liberté, l'équité, le travail, le repos et l'amour. »

« Peuple, réveille-toi, l'aube blanche se lève,
« Tout le mal du passé n'est plus qu'un souvenir ;
« Peuple, réveille-toi, réalise ton rêve,
« L'avenir te sourit, souris à l'avenir. »

Maurice Bouchor et tous les fondateurs, professeurs ou conférenciers des universités populaires où fraternisent le travail et la pensée, n'ont pas écouté la voix de cette raison qui prétend, parlant « au diseur de chimères », que « c'est jeter des perles aux poules », que c'est folie de vouloir cultiver des âmes pauvres pour qu'elles puissent croître dans la connaissance de la beauté. Les sciences et les arts doivent, à leur avis, pénétrer dans le peuple dont l'âme naïve est une belle gerbe de promesses.

Et Maurice Bouchor, poète et chansonnier, est allé à lui « les mains pleines de colombes » pour exalter son culte du beau, l'art n'étant pas placé en dehors de la vie publique, mais l'accompagnant, la complétant.

CHAPITRE V

LE THÉATRE

« Le théâtre est le moyen le plus actif et le plus prompt d'armer invinciblement les forces de la raison humaine et de jeter tout à coup sur un peuple une grande masse de lumière. »

Les socialistes de l'école de Jaurès, qui ne sont pas que théoriciens ou organisateurs, qui ne relèguent pas les intellectuels au grenier pour y faire des grimoires, se sont emparés de cette parole de Mercier et mènent pour l'idée socialiste au théâtre une campagne qui aurait pour but de créer des théâtres populaires un peu partout.

Vers 1887 déjà, alors qu'on ne voulait entendre parler dans les milieux littéraires que de l'art pour l'art, un club s'était fondé pour réagir contre cette manière de s'enfermer dans une Tour d'ivoire, et pour donner à l'art un pouvoir nou-

veau, un pouvoir direct sur la foule, c'était le *Club de l'art social*, avec Cladel, Rosny, Georges Renard, Tabarant, Robert Bernier, Gabriel de la Salle. Convaincus qu'il n'y a pas d'art définitif, pas plus que les sociétés ne peuvent cesser d'évoluer, ils virent dans l'art de notre temps un moyen d'exprimer ce temps. Ils ne voulaient certes pas abandonner l'idée de beauté, soleil éternel de l'art, mais ils voulaient que cette beauté fût utilisée, ne fût point stérile. Ils voulaient qu'elle enfantât dans le cœur du peuple, avec le sentiment du beau dans la vie, le sentiment de la justice. Ils voulaient voir l'art se mêler intimement à l'existence quotidienne de la foule, frissonner et palpiter dans la lutte nouvelle, montrer d'un geste certain la route à suivre en chantant à l'humanité, d'une voix inspirée, des hymnes d'espoir et de bonheur.

Dans la suite, l'impulsion donnée par le *Club de l'art social* ne fit qu'augmenter. Dix ans après, c'est elle qui pousse le roman, le drame, vers le socialisme, et aujourd'hui l'art social, loin de n'être plus qu'une risée comme aux premiers jours, est devenu l'une des préoccupations des directeurs du mouvement socialiste.

Vers cette époque de la création du *Club de l'art social*, Antoine fondait le *Théâtre Libre*, qui devait recevoir les pièces modernes ne pouvant être jouées par les maisons officielles, soit à cause

de leur réalisme, soit à cause d'une mise en scène et d'une diction peu en rapport avec l'expression dramatique surannée d'alors en usage dans les dits théâtres.

De 1887 à 1889, devant un public de privilégiés, composé des membres de la presse et des abonnés, Antoine fit connaître Ancey, Bonnetain, Rodolphe Darzens, Lucien Descaves, Gustave Guiches, Lavedan, Paul Margueritte, Oscar Méténier, Ephraïm Michaël et fit apprécier à nouveau Paul Adam, Paul Arène, Céard, Hennique, Porto-Riche, Villiers de l'Isle-Adam, Aicard, Aubanel, Banville, Bergerat, Cladel, de Goncourt, Mendès, Tolstoï, Zola. Plus tard, le *Théâtre Libre* joua des pièces d'Ibsen, aborda le drame social. Installé définitivement dans la salle des anciens Menus-Plaisirs, c'est aujourd'hui un théâtre quotidien. Nombre de ses premiers auteurs ont porté avec succès, sur les grandes scènes, officielles ou autres, le fruit du savoir acquis pendant ces dix dernières années dans cette maison.

« Depuis plus de dix ans, dit Camille Mauclair, le théâtre d'Antoine a aidé à la réflexion des jeunes hommes en montrant les dessous de la respectabilité, de la famille, des intérêts. Il a accueilli les œuvres qui dépassent la satire et s'élèvent aux régions morales supérieures. Il a accueilli François de Curel avec *la Nouvelle Idole* et le *Repas du Lion;* il a accueilli *la Clairière* où

Donnay et Descaves ont si lumineusement exposé précisément les visions étroites du marxisme, la nécessité d'une éducation morale du socialisme, et cette vision d'une société de pauvres arrivée à l'organisation économique, mais sans âme, qu'est *la Clairière*. Antoine est l'homme qui a su poser la question sociale en face de la société capitaliste, sans intermédiaire, apportant ainsi au parti grandissant un appui précieux et constant. »

L' « Œuvre », sous la direction de Lugné-Poe, donne depuis 1892 des représentations un peu partout, mais principalement au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche, à Paris.

Voici une partie de son bilan artistique, donné par le rapporteur du budget des Beaux-Arts de 1903, M. Massé :

« En dix ans l' « Œuvre » a pu révéler plus d'auteurs nouveaux, inconnus du public, qu'au Théâtre Français pendant le même laps de temps. L' « Œuvre » a enfin cherché à nous initier à la littérature un peu exotique des auteurs du Nord et il y a là de la part de jeunes gens une tentative curieuse et digne d'intérêt. Le succès d'ailleurs a témoigné aux initiateurs que le public s'intéressait à leur entreprise et prenait goût à des pièces qui, pour ne point ressembler à celles auxquelles nous sommes accoutumés, n'en ont pas moins leur valeur propre et témoignent de mérites particuliers.

« Les auteurs qui n'avaient jamais été joués et qui ont été révélés par l' « Œuvre » sont nombreux. Il convient de citer parmi eux : MM. Henri Bataille, Maurice Beaubourg, Tristan Bernard, Saint Georges de Bouhélier, Louis Dumur, René Dubreuil, Robert d'Humières, André Gide, Maxime Gray, Maurice de Faramond, A.-F. Herold, Ambroise Herdey, Alfred Jarry, Frantz-Jourdain, André Lebey, Van Lerberghe, Maurice Mæterlinck, Pierre Quillard, Quinel, Henri de Régnier, Romain Rolland, Edmond Sée, Gabriel Trarieux, Émile Verhaeren, Villeroy, Judith Cladel, Édouard Schuré, Paul Verola, Van-Zype, P. Soulaine, etc.

« Parmi les pièces qui ont eu le plus de succès, il faut citer : la *Noblesse de la Terre, Ton sang*, le *Fardeau de la Liberté*, le *Roi Candaule*, *Ubu*, *Pelléas et Mélisande*, *Monna-Vanna* , *Morituri*, le *Triomphe de la Raison*, *Fausta*, etc., etc.

« Les auteurs déjà joués dans d'autres théâtres furent infiniment moins nombreux et c'était logique. Parmi eux citons MM. Jean Lorrain, Romain Coolus, Soniès, etc.

« Le théâtre de l'« Œuvre » a procédé à des reconstitutions classiques de pièces françaises, anglaises, ou étrangères. C'est ainsi que furent joués le *Chariot de terre cuite*, *Anabella*, *Carmosine*, *Mesure pour Mesure*, *la Vérité dans le vin*, *Sakountula*. Les auteurs étrangers représentés à

l' « Œuvre » sont : Gerhardht Hauptmann, Etchegarray, Gueyerstan, Hellen Amen, Strindberg, Gogol, Henrik Ibsen, T. Bjornson, Heiberg, H. Bang, Wilbrandt, etc.

Des conférences faites par MM. T. de Wyzewa, Vigné d'Octon, Camille Mauclair, Léopold Lacour, Georges Vanor, Henry Bérenger, Fournière, Laurent Tailhade, L. Muhlfeld, Marcel Schwob, Henry de Jouvenel, Edmond Picard, etc., etc., précédèrent les représentations. Des artistes comme madame Suzanne Després ont débuté au théâtre de l' « Œuvre » . Les représentations ont eu lieu non seulement à Paris, mais en province, notamment au Havre, à Limoges, Bordeaux, Béziers, Montpellier, Marseille et Lyon et même à l'étranger. »

Dernièrement l' « Œuvre » a donné l'*Oasis* de Jean Jullien. Par la suite, Lugné-Poe se propose, ne voulant pas arrêter un programme définitif, « de choisir des pièces intéressantes, de grouper des interprètes qui pourront vaillamment seconder l'auteur, faire rendre à ses personnages tout ce qu'ils peuvent donner, tout ce que le dramaturge y a mis de vérité, de passion et de pensée, personnages synthétisant des idées, et et des idées qui, par delà le factice de la rampe, vont à la rue, font leur chemin dans les cerveaux, se traduisent par des gestes de foule. »

Les soirées d'avant-garde de l' « Œuvre » ont

été fécondes. Nous ne craignons pas de dire que si une partie de la jeunesse studieuse s'est portée vers les études sociales, si elle a voulu vivre la vie intense de notre époque au lieu de rester enfermée dans l'étroitesse de l'égoïsme bourgeois, c'est grâce à l' « Œuvre » qui a mis tout en action pour attirer cette jeunesse artiste et pensante, qui aurait pu s'attarder à de vaines formules, s'enliser définitivement, et qui s'est orientée vers l'avenir.

Le Théâtre Social de la Maison du Peuple joua, en 1894, le *Pain de la Honte* de Paule Minck : dans un ménage d'ouvriers, c'est la misère ; le mari est à l'hôpital, les enfants en bas âge souffrent de la faim. Personne pour les secourir. La mère, à l'idée de la mort, se révolte. Elle se vend.

Paule Minck a montré là une âme généreuse. Le désespoir des pauvres éclate en longs sanglots et l'indulgence y est pleine et entière « pour ce qu'il est convenu d'appeler un avilissement. »

La Pâque Socialiste de Veyrin, donnée par ce théâtre en 1894, est une œuvre éminemment socialiste. Une fille naturelle est accueillie à la mort de son père par son frère légitime, homme de grand cœur. La fortune est partagée. Lui, gros industriel, fera de ses ouvriers des amis. Mais une crise qui sévit l'oblige ou à fermer l'usine ou à se ruiner s'il continue le travail, la fabrication ne subissant que des pertes. Il choisit

la ruine. La banqueroute simple l'envoie en prison. Mais sa sœur reste debout. Sa part d'héritage devient le lot des travailleurs. Elle achète l'usine, la leur donne, leur constituant ainsi un capital qu'ils n'auront qu'à faire fructifier, « le capital au travailleur étant l'outil dans la main qui affranchit du salariat. »

« Voici donc un essai de socialisme pratique, dit M. de Saint-Auban. Devant nous s'élabore un plan de vie future. La scène s'évangélise; elle évoque l'image de la Pâque de Jésus. Autour d'une table mystique se groupent les tisserands. Micheline, leur collaboratrice, leur distribue le pain des nouvelles alliances. »

D'une part, dans cette pièce, la constatation que dans la société telle qu'elle est, l'homme ne peut faire le bien, ne peut rester socialement honnête. De l'autre, de généreuses aspirations élèvent cette donnée qui est faite pour frapper la conscience prolétarienne qui serait « seule restée pure » et pourrait « seule concevoir l'idéal de justice sociale. » A cette pièce peuvent s'appliquer ces mots de Thierry Case : « Le drame peut être comme un pressentiment des temps futurs; le poète étant, par nature, un prophète qui découvre les horizons à venir, ayant un don de seconde vue, c'est à lui de nous faire entrevoir la société future. »

Avec Octave Mirbeau et les *Mauvais Bergers*,

drame en cinq actes représenté pour la première fois sur le théâtre de la Renaissance, le 14 décembre 1897, nous entrons dans une période nouvelle : « Si vous voulez mesurer les progrès faits par la question sociale dans les préoccupations de l'esprit public, écrivait alors M. Gaston Stiegler à propos de cette pièce, jetez les yeux sur les affiches des théâtres. Elle s'impose à tous : elle sort des livres théoriques où l'étude en est née, des journaux, des assemblées délibérantes ; elle se répand à travers les œuvres d'art, dans les romans ; la voilà maintenant qui s'affirme sur la scène, non plus à la rampe des théâtres irréguliers, mais à celle des théâtres littéraires et mondains, et elle y trouve, pour jeter son verbe à la foule, des interprètes parmi les plus célèbres acteurs de l'époque. Comptez les ouvrages qu'elle a suscités en France et à l'étranger depuis dix ans ! Cette succession de pièces importantes prouve combien l'attention générale est attirée par des sujets qui jadis ne trouvaient même pas d'expressions et étaient passés sous silence.

Quel changement! *Lorsque les hommes s'habituent ainsi peu à peu à accueillir l'exposé de certaines nouveautés qui les effrayaient d'abord, ils se familiarisent avec elles, ils en comprennent la portée, ils arrivent graduellement à les admettre, et leur cerveau se modifiant à la longue, les*

mœurs et les lois sont bien près d'accepter et de codifier ce qui a déjà pénétré les esprits. »

Octave Mirbeau, au théâtre, est anti-social, individualiste. Il conclut que « la société est un mensonge, le progrès social un leurre, que le pacte social est rompu, qu'il ne subsiste plus que l'individu, son tempérament, sa loi, sa conscience et sa volonté. »

Dans les *MauvaisBergers*, « paître un troupeau, c'est le berner. » La révolte est portée sur la scène dans toute sa fureur. Jean Roule, l'anarchiste, « qui veut la grève libre, se mouvant comme un flot qui n'obéit qu'à la tempête, prêche la lutte pour l'idée, écartant les mauvais bergers qui sont pour lui les politiciens. » Ainsi, au mot humanité, l'individualiste substitue le mot : individu. A la force des grandes combinaisons sociales il oppose la force de la personnalité. Ce Jean Roule, « cet impulsif prêt aux superbes héroïsmes, le cerveau ténébreux et brûlant, le cœur farouche et tendre, dont les pitiés alimentent la haine et qui veut tuer par amour, » est un être bien humain, bien vivant, un de ceux qui ont souffert non seulement de la faim du corps mais de la faim de l'âme, souffert de l'égoïsme des autres, de l'indifférence. Et il reporte toute sa tendresse, tout son amour sur ceux qui souffrent comme lui. Il veut les arracher à la douleur, à la misère. Il prêche la violence, la révolte. « Il aspire éperdu-

ment au bonheur, au frisson de la joie et de la volupté, au complet épanouissement, dans la gloire du plein air, dans l'ivresse du soleil et dans la fraîcheur des brises. » Il dit, pour lui et pour les autres, « qu'il faut vivre dans sa chair, dans son cerveau, dans l'épanouissement de tous les organes, de toutes les facultés, au lieu de rester la bête de somme que l'on fouaille et la machine inconsciente que l'on fait tourner pour les autres. Il faut être enfin un homme, un homme pour soi-même. »

Dans *la Poigne* de Jean Jullien, un des grands rénovateurs du théâtre, on retrouve le même procédé de mise en scène que dans les *Mauvais Bergers* au sujet de la grève, le même procédé utilisant les plus puissants éléments d'émotion dramatique. *La Poigne*, ce sont les méthodes, les goûts, les appétits autoritaires. Le personnage principal incarne la poigne, « ses aspirations, ses moyens, ses energies, ses procédés, ses états d'âme et de cerveau, sa vision des événements, des hommes et des principes, des instincts et des passions, du Progrès, de l'Equité, sa conception de la Nature, de la Justice et du Devoir. »

La Sape de Georges Leneveu, qui fut jouée au *Théâtre du Peuple* en 1899, est un manifeste de révolte contre les injustices sociales. La donnée, souvent exposée, de la situation du bâtard vis-à-vis des lois et des préjugés ne l'a jamais

été comme dans cette pièce. Dans une famille bourgeoise de province vit un jeune homme du nom de Fulbert, entre sa mère, un curé de campagne et un notaire ; ces gens-là ne sont pas mauvais, mais ils ont les idées de leur caste et de leur époque. La mère figure la famille posée. Le notaire personnifie l'être qui, ne s'occupant que de questions d'intérêt, trouve bien faites les lois au milieu desquelles il vit. Le curé représente la religion et la morale. Mais arrive l'Étranger, le bâtard, le frère adultérin du jeune Fulbert. Abandonné jadis, ayant vécu sans éducation, sans amour, ayant été aigri par le malheur, devenu révolutionnaire, jeté en prison, puis libéré, il tombe comme un obus dans la maison tranquille. Il réclame violemment sa part de bonheur. Le curé et le notaire, au nom des lois et de la morale, tâchent de lui démontrer la vanité de ses prétentions. Le débat s'élève alors et l'auteur lance ses arguments qui feront sape contre la société et qui convertissent Fulbert, lequel abandonne le notaire et le curé pour se jeter dans les bras de l'Etranger.

Vers 1894, Paul Adam et Gabriel Mourey, en pleine époque tourmentée, ont fait représenter l'*Automne*. Eux aussi ont mis en conflit, non seulement comme effet de scène, mais pour l'idée, le Capital et le Travail.

Des ouvriers réclament une augmentation de

salaire en formulant leurs doléances, en exprimant leur misère résultant de l'état social. Les patrons refusent, répondant qu'ils ne peuvent faire plus, leur capital courant des risques, la concurrence les ruinant; que les derniers sacrifices ont été consentis.

La grève éclate. Le chômage augmente la misère qui, à son comble, porte les ouvriers en masse contre la maison patronale qu'ils veulent saccager. La fusillade remet tout en état avec quelques cadavres de plus. Les patrons donnent un semblant de satisfaction en élevant un peu les salaires. Et les choses en restent là. *Le drame ainsi compris est un moyen d'exaspération. Mais il ne conclut pas.* Ici se trouvent résumés des griefs, mais il n'y a pas d'indication pour les solutions dans l'avenir. C'est uniquement la plainte et le cri suprême de la misère.

Dans la *Cage* (Théâtre Libre, 21 janvier 1898), Descaves nous montre non l'habituelle misère du peuple, mais une misère bourgeoise. D'une part la résignation au suicide chez les parents, de l'autre la révolte des enfants. Le père et la mère meurent. Mais le fils et la fille, au dernier moment, se demandent s'il n'y a pas mieux à faire que de se suicider. Relisant un passage de la lettre de Frédéric à d'Alembert : « S'il se trouvait une famille dépourvue de toute assistance et dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balan-

cerais pas à décider que le vol lui devient légitime... » ils décident de vivre, et de vivre malgré tout contre la société.

L'intention de l'œuvre est dans la dédicace : « Aux désespérés, pour qu'ils choisissent. »

Nous avons dit, en parlant du Théâtre Libre, ce qu'est la *Clairière.* Ici Descaves voit s'effondrer l'illusion de l'Eden rêvé par l'anarchiste devant la réalité des obstacles actuels dont quelques-uns sont éternels.

M. François de Curel, dans le *Repas du Lion*, n'apporte pas de conclusion. « Il étudie l'instinct socialiste aux prises avec les raisons de l'individualisme intransigeant. Au point de vue oratoire l'individualisme a beau jeu et la controverse tourne à son avantage, car l'auteur ne lui oppose que l'hésitante conviction en y ajoutant la brutalité d'un meurtre qui a plus d'éloquence et de signification. C'est à travers le prisme d'une angoisse intellectuelle que le problème est examiné ! »

A vrai dire le théâtre de Brieux n'est pas du théâtre socialiste mais du théâtre social. « C'est un vulgarisateur de premier ordre. Il est passé maître dans l'art de présenter clairement un fait social et ses conséquences. » Aussi, dit encore Camille Mauclair, « M. Brieux est l'homme sur qui le socialisme devrait faire fond, et, si j'étais leader du socialisme, je considérerais un tel auteur comme un des plus importants propaga-

teurs de l'Idée, je le mettrais en rapport avec le peuple, je l'intéresserais et l'attacherais à la cause, par tous les moyens possibles. »

Avec le Théâtre Libre, l' « Œuvre, » le Théâtre du Peuple, existent ou ont existé d'autres entreprises ayant un but plus près de la masse.

Le *Théâtre Civique* a donné des représentations et des lectures à la Maison du Peuple à Montmartre; aux Mille Colonnes, à Montparnasse; au Moulin de la Vierge, à Plaisance.

Depuis fin 1899 a fonctionné le *Théâtre du Peuple de la Coopération des Idées*, faubourg Saint-Antoine, où ont été jouées entre autres des pièces de Mirbeau, Descaves, Jean Hugues, Romain Rolland, Ibsen.

En plein Paris ouvrier, rue de Belleville, M. Berny a monté un théâtre populaire où l'on joue des pièces d'avant-garde. De même M. Beaulieu, au théâtre Moncey, à Clichy. Des tentatives intéressantes sont faites aussi en province.

Gustave Charpentier, « cet amoureux fou de la vie et de la nature », épanoui sur l'idée socialiste comme une fleur sur sa tige, représente la musique de notre temps. C'est l'âme lyrique du peuple élevée par le génie, l'âme du peuple dont on avait oublié, en musique, la langue natale, et qui chante si bellement dans *Louise*, dans ce milieu ouvrier du Paris moderne.

Rompant avec la tradition, Charpentier est allé

directement vers la foule, et la foule l'a écouté, l'a aimé.

« Pour donner au peuple le goût de l'art dramatique et lyrique, dit-il au sujet de la création d'un *Théâtre lyrique populaire*, j'ai commencé par lui distribuer des billets de théâtre ; je me suis adressé pour cela aux femmes, qui sont de miraculeux agents de propagande, et j'ai créé un public. Et maintenant je vais faire des artistes. Quand l'œuvre sera achevée, il n'y aura qu'à choisir un emplacement et à y dresser une estrade ; je mettrai, à l'entrée, l'affiche du spectacle, et le théâtre du peuple sera fait. »

Après le *Couronnement de la Muse*, symphonie exécutée en plein air et qui lui valut les acclamations enthousiastes de milliers d'auditeurs, il entreprit la fondation du *Conservatoire de Mimi-Pinson*, où l'on enseigne aux enfants de l'ouvrier le chant, la musique vocale et instrumentale.

L'âme populaire grandit ainsi. Jusqu'alors enfermée, elle pourra bientôt prendre son essor et s'envoler jusqu'aux régions de la Beauté.

Le théâtre du peuple sort donc de toute part. La campagne de presse menée depuis longtemps par Camille de Sainte-Croix, Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Jean Jullien, Octave Mirbeau, Henry Bauër, Georges Bourdon, etc., donne des résultats déjà appréciables. On s'efforce au mieux. Un projet de M. Camille de Sainte-Croix demande

la création à Paris de quatre grands théâtres populaires reconnus officiellement, où les représentations d'œuvres modernes alterneraient avec les classiques, et la musique avec la poésie.

Ainsi, dans toutes les manifestations de l'art, le socialisme est représenté. « Puisqu'il s'est imposé au monde comme un évangile social », il faut qu'à côté des systèmes qu'il établit il entretienne l'enthousiasme. Il faut qu'il se fasse aimer par l'art. Les théoriciens, les organisateurs doivent, s'ils veulent aboutir, apporter leurs encouragements à « cet élément d'évolution, à ce ferment de progrès. » Il faut qu'ils propagent les œuvres des intellectuels socialistes dans le peuple.

*
* *

Simple observateur de la loi scientifique qui est en train de changer le monde, il nous a paru utile d'*exposer* l'immense effort de la pensée socialiste qui l'accompagne depuis un siècle, et qui n'est que l'élan d'un amour universel, qu'un mouvement de bonté.

Il nous a paru intéressant de le considérer avec un esprit pareil à celui qui nous porterait *à regarder sur un plan* le mécanisme d'une machine nouvelle qui doit « aider l'humanité à réaliser ses fins supérieures. »

Ceux qui sont venus après le premier empire français, avant la révolution de 1848, ces cher-

cheurs d'idéal, ces inspirés, ces poètes, qui souffraient de toute la douleur ancestrale, retenus au rivage tumultueux par les échos mourants du passé, ceux-là ont entrevu, durant des éclaircies, des lointains de bonheur inconnus jusqu'alors.

De ces visions fugitives ils ont fait des images. Ils ont dessiné des contours, modelé des formes, fixé des couleurs, chacun suivant son âme. Mais ils avaient derrière eux des chaînes : des systèmes vrais un temps, mais devenus faux. Ils ont bien essayé de rompre ces liens. Quelques-uns ont cédé. Il a fallu ce rien dans l'éternité, un demi-siècle, pour tout briser.

Mais il reste d'eux un bel adolescent qui dirige ses pas vers des êtres gais et heureux de vivre, qu'il aperçoit dans un pays parfumé, chantant à pleine voix des hymnes de reconnaissance, et non plus soumis à cette fatalité écrasante, à cette punition de la faute originelle.

L'amour infini de la vie qui est en lui arrache maintenant au ciel les vaines promesses de félicité que les religions avaient faites au nom de Dieu, et il les présente à la terre pour qu'elles se réalisent ici-bas, pour que l'homme, ayant enfin conclu un pacte de joie avec la nature, puisse s'épanouir librement dans toute sa beauté.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DE 1830 A 1848

DEUXIÈME PARTIE

DE 1848 A LA COMMUNE

TROISIÈME PARTIE

LE MOUVEMENT ACTUEL

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

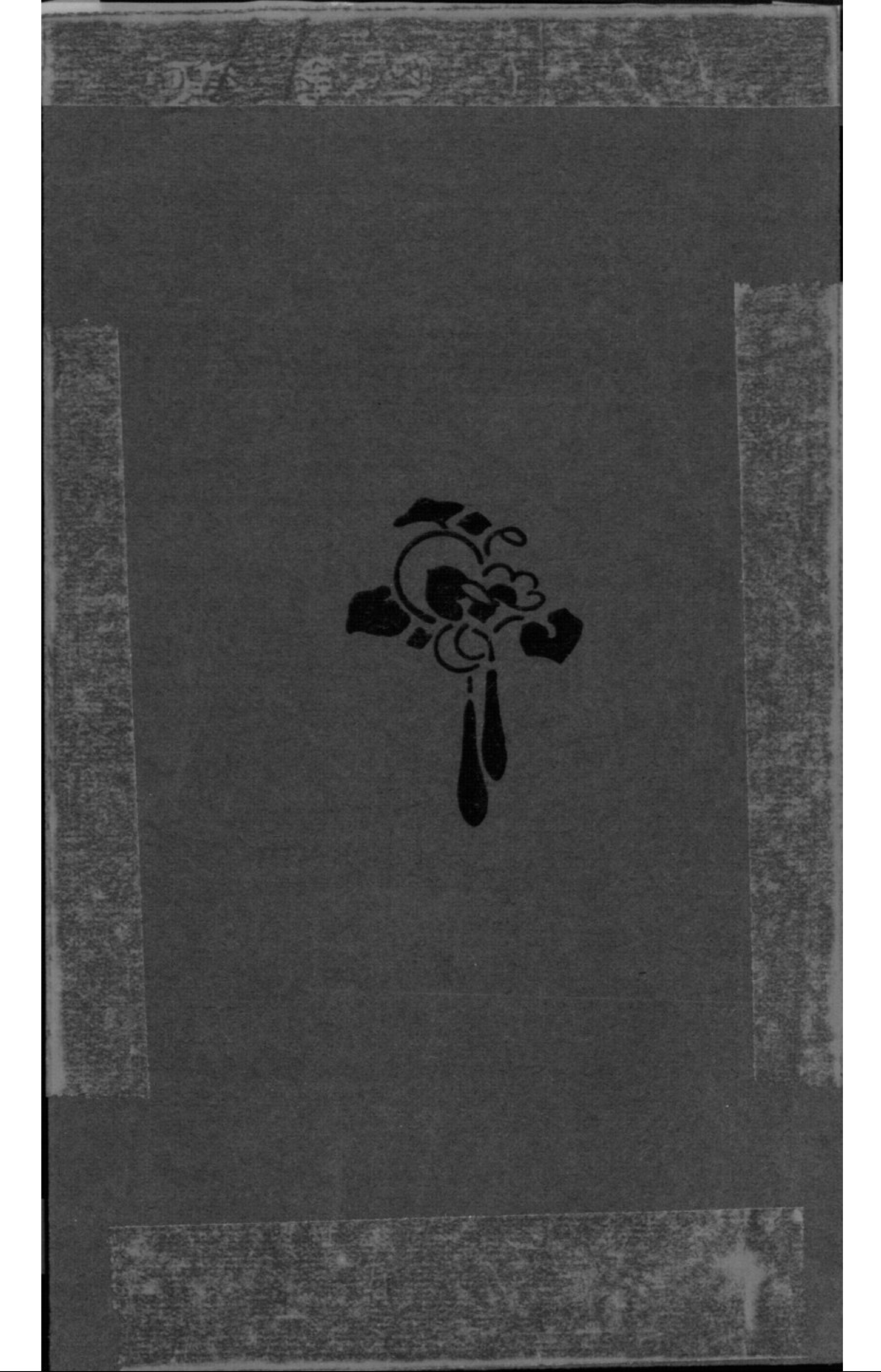


TABLE DES MATIÈRES